

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

Jean-Pierre Andrevon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN-PIERRE
ANDREVON

EMRE
ORHUN

CONTES ET RÉCITS DES HÉROS DE LA ROME ANTIQUE



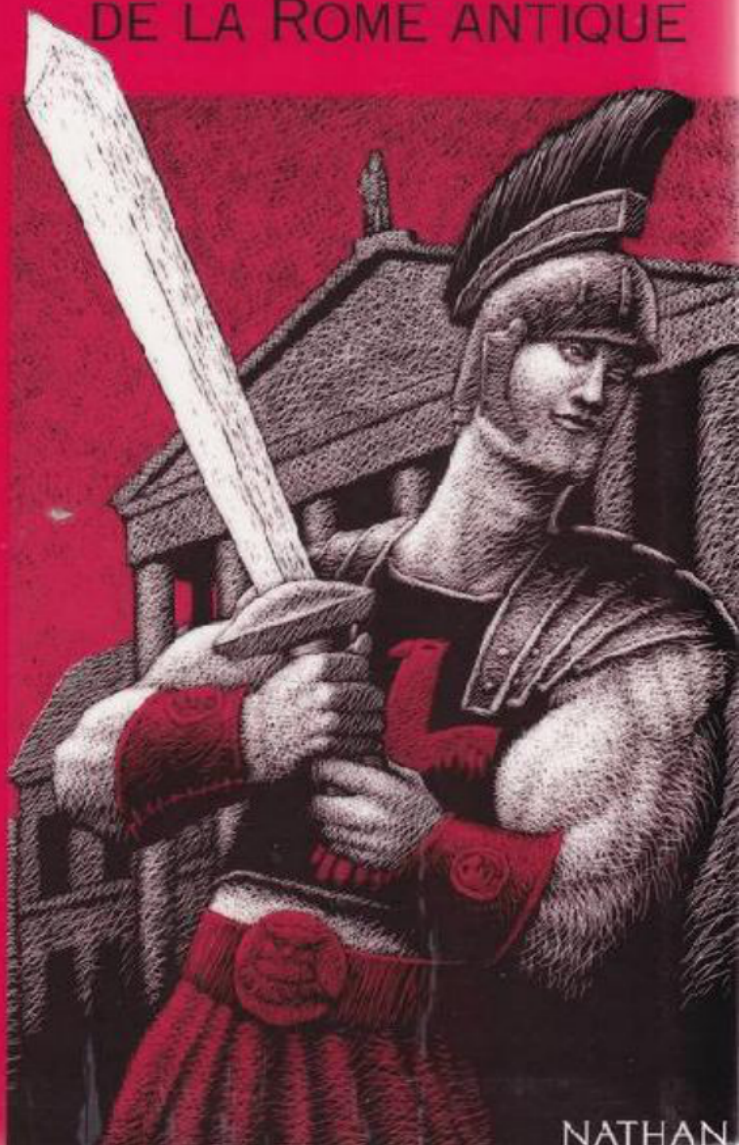
Spartacus



Néron



Pliny le Jeune



NATHAN

***Collection Contes et Légendes dirigée par Elisabeth
Gilles Sebaoun***

***© Éditions Nathan/HER (Paris-France), 2001
Conforme à la loi n° 49956 du 16 juillet 1949 sur les
publications destinées à la jeunesse***

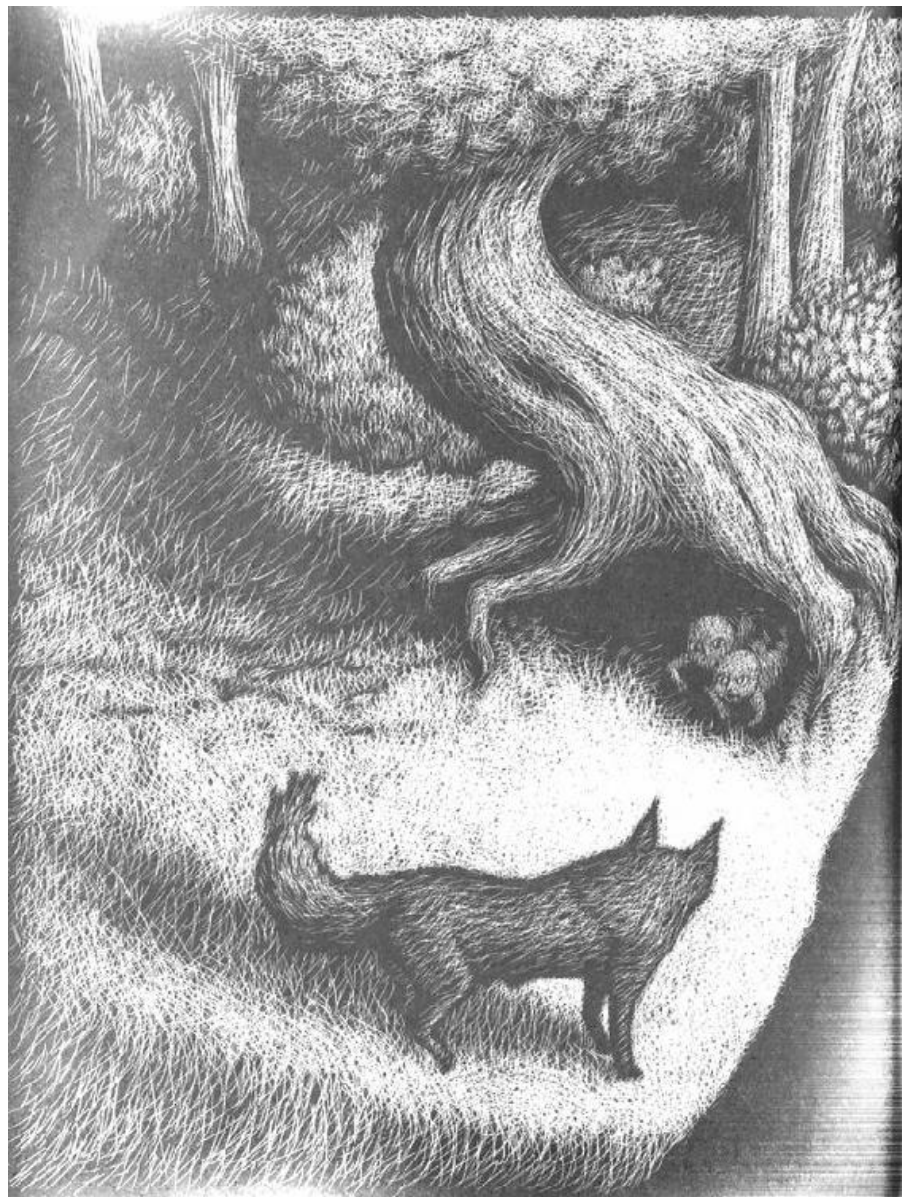
ISBN 209282025-7

Jean-Pierre Andrevon

**CONTES ET RÉCITS
DES HÉROS
DE LA ROME ANTIQUE**

Illustrations de Emre Ohrun

NATHAN



I

LES FILS DE LA LOUVE

Romulus fonde Rome (753 av. J.-C.)

TARA LA LOUVE huma l'air humide du soir.

Avec le crépuscule, elle s'était décidée à sortir des bois où elle s'était terrée après le drame. Longtemps elle était demeurée à l'abri d'un buisson, non loin de l'entrée de son terrier, le museau entre les pattes, poussant avec régularité des petits cris plaintifs.

Puis, enfin, elle s'était dressée. L'échine arquée, elle avait lancé vers les frondaisons qui commençaient à s'obscurcir un unique hurlement de désespoir. Ensuite, elle avait tourné le dos au terrier. Et, de ce trot inimitable qui caractérise son espèce, Tara avait entrepris de descendre vers la plaine.

Peu à peu, le souvenir de la tragédie s'effaçait de sa mémoire. Pourtant, ce qui venait de lui arriver était épouvantable. Même pour une louve. Parce que cette louve était une mère. Et cette mère avait trouvé, au retour d'une expédition de chasse infructueuse, ses trois nouveau-nés immobiles, baignant dans une grande flaque de sang encore frais.

Les premiers instants, Tara n'avait pas compris. Désespérément, elle avait tenté, en les poussant du museau et de la patte, de redonner vie aux petits corps qui ne bougeaient plus. Quand elle était partie en chasse, ils jouaient, se bousculaient, se mordillaient. Bien qu'encore aveugles et maladroits sur leurs pattes, ils manifestaient toujours tant de vivacité et de joie quand ils retrouvaient leur mère !

Mais plus maintenant. Maintenant, il ne régnait dans le terrier que l'immobilité, le froid, et cette enivrante odeur du sang envahissait les sinus de Tara. Alors la vérité s'abattit sur la louve : ses petits étaient morts.

Qui avait perpétré ce forfait ? Un ours ? Un de ses frères de race, solitaire comme elle l'était depuis que Gort, son mâle, avait disparu ? Elle ne reconnaissait pas l'odeur étrangère qui flottait autour des cadavres. Et sans doute comprenait-elle confusément qu'un fauve

aurait dévoré ses bébés au lieu de laisser leur dépouille intacte.

Le coupable, c'était plutôt un de ces bipèdes qui semblaient être de plus en plus nombreux dans la région – ces créatures sans pitié capables de tuer pour rien, de loin, avec des pointes de fer qui volaient dans l'air et qu'on ne voyait pas venir.

Les hommes !



Alors qu'elle émergeait du bois de chênes et de pins qui tapissaient la colline, la rage et la peine s'étaient éloignées de l'esprit de la louve. Remplacées par des besoins plus pressants : la faim, la soif. Elle fronça le museau pour capter les émanations présentes dans l'atmosphère. La plaine s'étendait devant elle, adoucie par les ombres violettes du soir. Tout semblait tranquille. Le ciel était encore clair, la courbe du fleuve scintillait, rendue un peu floue par les brumes montantes.

De son trot rapide, Tara se dirigea vers le courant, sinuant entre les buissons de laurier et les bosquets de figuiers pour rester à couvert. À cette heure, la louve le savait, les berges du fleuve dissimulaient maints animaux venus boire en toute innocence. Et chacun, sous sa dent, pouvait devenir une proie savoureuse.

Cependant, c'est une odeur insolite qui agaça ses narines lorsqu'elle atteignit le bord de l'eau. Tara écarta les babines, gronda sourdement. L'effluve qui la chatouillait était celui, fade et vaguement écœurant, des ennemis tant redoutés : les hommes. Pourtant, cette odeur possédait une particularité inhabituelle que la louve ne parvenait pas à définir.

Elle s'aplatit, avança en rampant. Ses tétines, douloureuses parce que gonflées de lait, s'accrochaient aux aspérités du terrain. Lorsqu'elle parvint à la source odorante, l'étonnement lui fit ravalier son grondement. Ce qu'elle avait sous les yeux ne correspondait à rien

de ce qu'elle connaissait.

Des *hommes* ? Ils étaient deux, allongés dans une sorte de panier d'osier que la rivière avait dû rejeter sur la berge. Le panier était pris dans les racines d'un grand arbre s'élevant en bordure d'une grotte naturelle. À l'intérieur, les deux créatures battaient des bras et des jambes. Leur peau était rose pâle, entièrement dépourvue de poils. Ils étaient hideux. Et, surtout, c'étaient les plus petits hommes que Tara eût jamais vus.

Prudente, elle s'infiltra entre les racines pour flairer les corps minuscules. Les petits s'agitaient, émettaient des bruits aigus avec leur bouche. Ces cris plaintifs rappelèrent confusément quelque chose à Tara. Oui : les cris de ses bébés lorsqu'ils réclamaient leur tétée.

Elle cligna des yeux, langue pendante, ses oreilles dressées enregistrant les pleurs qui montaient du berceau. L'odeur de la chair tendre et chaude était appétissante et lui retournait l'estomac. Comme il aurait été facile d'avancer la patte, de refermer les crocs sur... Mais non, non et non ! D'un seul coup, la louve se rendit compte que jamais elle ne pourrait se résoudre à dévorer ces êtres sans défense. Ils lui rappelaient tellement ses bébés !

Instinctivement, elle s'allongea sur le flanc contre le panier. Peu à peu, les pleurs cessèrent. Elle sentit d'abord l'attouchement malhabile de toutes petites mains sur la peau de son ventre. Puis la morsure de toutes petites bouches sans dents autour de ses tétines. Un soulagement intense la pénétra lorsque les premières gouttes de lait jaillirent dans les bouches avides.

Tara n'avait plus mal, elle ne ressentait plus la faim, ni aucune peine. Elle ferma les yeux. Les bébés humains tétaient, gorgeant leur faible corps de son lait vigoureux de louve.

Les deux enfants abandonnés étaient les fils jumeaux d'une femme à la grande beauté dont le nom était Rhéa Silvia. Cette Rhéa se trouvait être la fille du roi Numitor qui, à cette époque lointaine, régnait sur la ville d'Albe la Longue.

Numitor avait également un fils nommé Proctor. Et un frère cadet, Amulius. Ce dernier, bourré d'ambitions, se rongeaient de ne pouvoir être roi à la place de Proctor quand Numitor mourrait. Aussi conçut-il un plan machiavélique destiné à lui ouvrir en grand les portes du pouvoir.

Le perfide Amulius commença par faire assassiner Proctor au fond d'un bois. Puis, à force d'adroits discours, il convainquit son frère de consacrer Silvia à Vesta, déesse de la Terre. Il faut savoir que les servantes de Vesta, nommées vestales, étaient vouées à la chasteté. Ainsi Rhéa n'aurait pas d'enfants susceptibles de lui disputer le royaume. Et comme il était exclu que Numitor, veuf inconsolable, ait

un autre héritier, Amulius se savait désormais les mains libres.

Numitor était déjà vieux, et le chagrin d'avoir perdu son fils le consumait. Aussi abandonna-t-il progressivement le pouvoir à son frère. Mais c'était compter sans les divinités qui, en ces temps farouches, gardaient avec malice l'œil sur les humains. Ainsi Mars, dieu fort aventureux, avait-il été touché par la fraîche beauté de Rhéa Silvia. Et comme nulle règle, pas plus que la plus épaisse muraille, ne peut retenir un dieu, Mars fit la cour à Silvia et la séduisit.

Silvia se retrouva enceinte. Dans la cellule la plus reculée du temple, elle accoucha de deux enfants. Malgré le silence complice des autres vestales, le secret de cette naissance ne fut pas longtemps gardé. Amulius avait des espions jusqu'au cœur du temple. Mis au courant dès le deuxième jour, il entra dans une colère épouvantable et fit venir son plus fidèle garde, le colosse Tabor.

— Tu vas sur-le-champ te rendre au temple de Vesta et arracher à Silvia les jumeaux impies qu'elle vient de mettre au monde ! hurla-t-il. Et sans plus tarder, tu iras les noyer dans le Tibre...



Tabor n'avait pas l'habitude de discuter. En pleine nuit, il fit irruption dans le temple et, malgré les gémissements de Silvia, se saisit des bébés, les enveloppa dans sa cape, et partit comme il était venu.

En ce temps-là, Albe n'était qu'une petite ville aux maisons de bois et de torchis, blottie dans la courbe du fleuve Tibre entre les marais et la forêt. Tabor eut tôt fait de la traverser mais, au moment de jeter les deux nouveau-nés dans les eaux de la rivière, une force obscure le saisit, qui paralysa son bras.

Ses mains tremblèrent, ses yeux s'embruèrent. Il était sans doute un rude guerrier, fidèle entre les fidèles au prince Amulius. Mais il se souvenait aussi avoir été un bébé choyé par sa mère... Et sa décision fut vite prise. Avisant un grand panier d'osier abandonné sur la rive, il y déposa délicatement les deux bébés avant de pousser l'embarcation improvisée dans le sens du courant, la confiant au hasard du fleuve.

Dans la nuit ventée, Tabor laissa le berceau disparaître à sa vue avant d'essuyer, d'un geste presté de la main, cette humidité inhabituelle qui lui était montée aux yeux.

Là-haut, dans les nuées de l'Olympe, Mars sourit dans sa barbe. Ses fils étaient sauvés.

Il ne restait plus à Tabor qu'à aller affirmer au terrible Amulius que le forfait avait été perpétré.

C'est ainsi que, dès le lendemain, à quelques kilomètres en aval du Tibre, devant la grotte *Lupercal*, sous un très vieux figuier nommé *Ruminel*, Tara la louve prit sous sa protection ces enfants sauvés des eaux.

Chaque jour désormais, matin et soir, Tara livra ses télines aux petites bouches affamées. Les bébés, contre qui elle s'étendait une bonne partie de la nuit brumeuse pour les protéger du froid, perdirent leur odeur humaine pour s'imprégner de l'odeur des loups ; ainsi Tara finit-elle par ne plus faire la différence entre ces petits d'homme et les siens, qu'elle ne tarda pas à oublier tout à fait.

Quand elle n'était pas avec eux, Tara partait chasser. Et il se trouvait toujours un lapin, un faisan, parfois un mouton égaré, pour lui apporter sa ration de bonne chair rouge et de sang chaud qui permettait à son corps de fabriquer le lait pour les enfants trouvés.

Les petits hommes grandissaient, gagnaient en force. À trois mois, ils avaient la taille et le poids de bébés d'un an.

Elle les avait découverts en automne. Vite, trop vite, l'hiver arriva, qui referma sa main de givre sur la terre et les branches du figuier. Là n'était pas le pire. Le pire, c'est que les télines de Tara devinrent dures et que le lait se mit à manquer.

La louve tenta bien de présenter à ses enfants adoptifs des morceaux de gibier. Mais, à son grand étonnement, ses bizarres louveteaux sans poil répugnaient à planter leurs dents à peine sorties dans la chair vive.

À nouveau, ils présentèrent les symptômes de la faim et se remirent à pleurer.

La louve ne comprenait rien. C'est si bon, la viande rouge et chaude ! Elle avait un grave problème à résoudre.

Il fut résolu par le berger Faustulus.

Faustulus habitait, avec son épouse Acca Larentia, une cabane en rondins bâtie de ses mains, qui s'élevait sur les pentes de la colline du Palatin. La vie était rude pour le couple, qui ne possédait qu'une dizaine de brebis. Surtout qu'il ne se passait pas une semaine sans qu'un loup n'essaye de venir lui en attraper une. Et avec l'hiver, les choses ne s'arrangeaient pas.

C'est un matin, en allant pêcher pour améliorer l'ordinaire, que

Faustulus, grand gaillard barbu sans malice, aperçut de loin la louve qui émergeait d'entre les racines du figuier *Ruminel*. Lorsqu'un berger voit un loup, son sang ne fait qu'un tour. Faustulus n'était pas armé. Pourtant, brandissant sa canne à pêche de bambou, il se mit à courir vers le carnassier en hurlant :

— Qu'est-ce que tu fais là, sale bête ? Va-t'en ! Au diable ! En enfer !

Surprise par ce raffut, Tara oublia ses petits pour s'enfuir dans les fourrés. Quelle ne fut pas alors la surprise de Faustulus lorsqu'il découvrit, dans la panière prise entre les racines, deux bébés qui s'agitaient. Ils étaient nus, barbouillés de sang et de crasse, un peu maigres sans doute, mais apparemment en parfaite santé.

— Ben ça alors... ben ça alors ! ne put-il que marmonner en se grattant la barbe.

Après quoi il retourna à grandes enjambées vers sa cabane. Acca Larentia, sa femme, était en train de malaxer la pâte pour le pain de seigle. Elle écouta les explications embrouillées de son homme, avant de lever les bras au ciel.

— Tu prétends avoir trouvé deux bébés au bord de l'eau ? Et tu reviens les mains vides ! Mais comment peut-on être aussi bête ? Tu vas me faire le plaisir de retourner chercher ces pauvres petits, et plus vite que ça ! D'ailleurs non, je vais aller avec toi.

Acca Larentia s'essuya les mains dans son tablier et se précipita à la suite de son mari dans l'air froid du matin. Sous le figuier, ce fut à son tour de s'étonner, puis de s'émerveiller.

— Comme ils sont beaux ! Comme ils sont éveillés ! Comme ils sont forts ! Si ce n'est pas une misère d'avoir abandonné de telles merveilles.

— Mais... qu'est-ce qu'on va en faire ? bougonna Faustulus.

— Ce qu'on va en faire ? Et si tu faisais marcher ta tête, mon époux ? Crois-tu que nous allons les laisser à cette louve que tu as vue s'enfuir ? Nous allons les recueillir, pardi. Et les élever. Les dieux ne nous ont pas permis d'avoir des enfants. Aujourd'hui ils nous font ce cadeau. Refuse-t-on un pareil don ?

Faustulus se contenta de se gratter la tête et de hausser les épaules. La cause était entendue. Blottissant les jumeaux sous son châle, Acca Larentia reprit en riant de bonheur le chemin de la cabane. Les fils de Mars et de Silvia la vestale avaient désormais de vrais parents.

Lorsque Tara revint, avec mille précautions, dans les brumes du soir s'occuper de ses enfants, elle ne trouva qu'un berceau vide et, flottant dans l'atmosphère, une bien désagréable odeur humaine. Elle poussa un gémissement d'inquiétude et tourna un moment autour du figuier, avant de repartir en chasse. Le lendemain matin, les bébés n'étaient pas revenus. Elle refit encore deux ou trois fois le pèlerinage jusqu'à la grotte. Dans son esprit fruste, le souvenir des bébés humains s'effaça

peu à peu, comme s'était effacé celui de ses propres enfants.

Alors elle reprit sa vie libre de louve.

Les enfants grandirent. Acca Larentia les avait appelés Remus et Romulus, des noms qui se ressemblaient autant que se ressemblaient les deux frères. Remus avait les cheveux blond doré et des yeux bleus, une caractéristique qu'il devait tenir de son illustre père venu du haut des cieux. Romulus, lui, était un brun aux yeux noisette, comme sa mère. Autrement, ils étaient pareillement élancés, musclés, avec un visage d'une même mâle beauté.

Était-ce dû au lait de la louve ? Remus et Romulus étaient forts, vifs, adroits, rusés, batailleurs. Dès leur plus jeune âge, ils s'étaient lancés dans une compétition perpétuelle, pour savoir qui serait le plus rapide à la course, qui serait capable de mieux se dissimuler dans la forêt, ou d'atteindre avec le plus d'adresse des pantins de chiffon avec leur fronde.

— C'est moi ! criait Romulus.

— Penses-tu, c'est moi ! raillait Remus. Arrivés à l'adolescence, Remus et Romulus apprirent le maniement de l'épée et de l'arc.

À quinze ans, ils étaient devenus deux magnifiques adolescents qui en paraissaient vingt. Aussi purent-ils réunir autour d'eux une bande de plus en plus importante de jeunes gens des environs, comme eux fils de bergers ou de paysans, dont ils devinrent tout naturellement les chefs.

Les jeux se transformèrent en parties de chasse, en affrontements violents mais encore amicaux. Les jumeaux n'avaient pas leur pareil pour organiser des batailles rangées, des assauts de forteresses figurées par de simples remblais de terre. Tous deux restaient de force et d'astuce à peu près égales. Néanmoins, il devint évident que le blond Remus l'emportait sur le brun Romulus un peu plus souvent que l'inverse.



À ces occasions, Romulus, mauvais joueur, ne pouvait s'empêcher de tempêter.

— Pour sûr, tes soldats ont franchi mes murailles. Mais aussi, c'est la faute à cet idiot de Servius ! Il n'a pas suivi mes ordres et s'est dispensé de garnir la crête des ronces qui vous auraient empêchés de passer.

Et quand, aux épreuves de tir à l'arc, Remus mettait dans le mille une fois de plus que son frère, Romulus grommelait :

— Tiens donc ! J'avais le vent contre moi.

Ces querelles s'interrompirent à l'occasion d'une rencontre inattendue qui allait changer beaucoup de choses : celle de Numitor, le vieux roi déchu – qui était aussi le grand-père de Remus et Romulus.

On s'en souvient, Numitor avait été chassé de son trône par son frère cadet, le fourbe Amulius qui, après avoir cru s'être débarrassé des fils de Rhéa Silvia, avait relégué la pauvre vestale dans le plus sombre cachot de son palais.

Amulius, bien que l'envie ne lui en manquât point, n'était pas allé jusqu'à mettre à mort Numitor, par crainte que ses sujets ne lui en tiennent rigueur. Depuis lors, l'ancien souverain, dépossédé de tout pouvoir, avait pris pour habitude d'errer dans les rues d'Albe, la figure dissimulée sous un capuchon pour cacher sa honte et son chagrin.

Un jour, dans une ruelle des bas quartiers, Numitor vit venir à lui deux jeunes hommes de belle apparence. L'un était blond et portait une tunique blanche, l'autre brun, avec une tunique pourpre. Mais ils se ressemblaient étrangement et, dans leurs traits altiers, le vieux roi, avec une surprise indicible, reconnut ceux de sa malheureuse fille.

Était-ce possible que...

— Dites-moi, souffla-t-il en retenant les deux garçons par les bras. Je ne vous ai encore jamais vus ici. Qui êtes-vous ? Qui sont vos parents ?

Amusés par les questions de ce vieillard qu'ils prenaient pour un mendiant ou un fou, Remus et Romulus expliquèrent comment, il y avait quinze ans de cela, Faustulus le berger les avait trouvés au bord du Tibre, où paraît-il une louve les aurait allaités.

— Le fleuve... quinze années... Alors ce ne peut être que vous ! Vous, mes petits-fils, balbutia Numitor.

Et il serra les deux garçons contre sa maigre poitrine, avant de tout leur raconter. Les jumeaux, qui ne doutaient de rien, ne furent pas spécialement étonnés.

— Ainsi nous sommes tes petits-fils, souffla Romulus en échangeant avec son frère un regard qui en disait long. Donc nous sommes princes. Et un usurpateur occupe ton trône ? Eh bien, crois-moi, noble roi, il ne l'occupera plus longtemps !

Dans la même journée, Remus et son frère réunirent leur bande, donnèrent l'assaut au palais royal, capturèrent Amulius, le mirent à mort, et délivrèrent leur véritable mère. Cela s'était fait avec une grande facilité, le prince félon n'ayant jamais réussi à s'attirer l'amour de ses sujets.

Et Numitor put enfin retrouver son trône.

Mais Remus et Romulus, à qui cet exploit avait donné des idées, n'étaient pas encore satisfaits.

— Notre grand-père règne sur Albe. Fort bien ! Seulement, nous savons maintenant que nous sommes princes. Et sur quoi régnons-nous ?

Romulus, qui avait prononcé cette diatribe, fit d'un large geste du bras le tour de l'horizon, cerné par des collines couvertes d'une dense forêt, au pied desquelles s'étendaient des prairies en friches et des marais brumeux.

— Je vois ce que tu veux dire, opina Remus. Il nous faut bâtir une ville à nous. Pourquoi pas du côté du Grand Cirque, dans la plaine de l'Aventin ? Ainsi, nous serions à côté du Tibre, qui nous apporterait l'eau indispensable.

— Je ne suis pas de cet avis ! coupa Romulus. Bâtissons plutôt sur le mont Palatin. En altitude, une ville est plus facile à défendre contre les ennemis qui voudraient nous attaquer.

— Non, l'Aventin ! s'obstina Remus.

— Pas du tout, le Palatin ! criait Romulus.

— Et si nous laissions les dieux en décider ? fit Servius, resté le plus fidèle compagnon des deux frères. Acceptons leur augure. Je vous

propose ceci : Remus, tu vas te tourner vers l'Aventin. Toi, Romulus, vers le Palatin. Et, jusqu'au moment où le soleil aura atteint son zénith, vous regarderez le ciel et observerez le vol des vautours. Celui de vous deux qui en aura vu le plus décidera de la situation de notre future ville.



Il en fut ainsi. Dans le silence attentif, on entendit successivement la voix des deux frères qui comptabilisaient les oiseaux de proie traversant la vallée, qui vers la plaine de l'Aventin, qui vers le mont Palatin.

— Un !

— Deux... et trois !

— Deux, trois, quatre pour moi !

— Encore deux, ce qui fait cinq !

Lorsque le soleil eut atteint le zénith, le timbre triomphant de Romulus venait de clamer :

— Deux encore ! Douze ! J'en ai vu douze !

— Et toi, Remus ? interrogea Servius.

— Huit... je n'en ai vu que huit, grogna le perdant.

— La cause est entendue : ce sera le Palatin ! triompha Romulus. Allez, compagnons, traçons immédiatement les limites de notre future ville !

Une charrue fut aussitôt attelée à une paire de bœufs, et ce fut Romulus lui-même qui guida les bêtes. Fidèle à son projet, il creusa un sillon rectiligne qui encadrerait la colline en un carré parfait : ce serait la limite des futurs remparts, une ligne infranchissable appelée le *pomerium*.

Le soleil était en passe de basculer derrière l'horizon lorsque Romulus, en sueur, eut achevé son ouvrage, sous les acclamations de sa troupe. Remus qui, en compagnie de ses partisans, avait observé le travail dans un silence boudeur, choisit cet instant pour manifester sa mauvaise humeur.

— C'est cela, tes remparts ? Regarde comme il m'est facile de les franchir !

Et, d'une seule détente, il sauta au-dessus de l'étroit fossé creusé par la charrue de son frère.

— Et regarde comme il m'est facile de les défendre ! cria Romulus.

Il saisit une pierre pointue arrachée à la terre et en frappa son frère

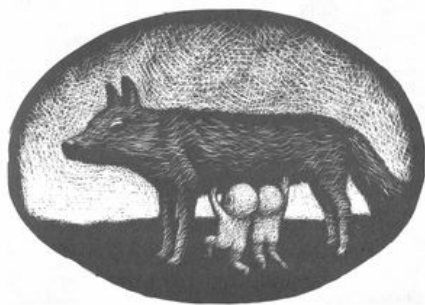
à la tempe. Il y eut un bruit de coquille d'œuf qui se brise et, sans un cri, Remus tomba de tout son long en travers du sillon. Romulus, laissant choir son arme improvisée, se baissa pour poser l'oreille contre la poitrine du gisant. Elle était inerte – Remus était mort.

Sans doute Romulus n'avait-il pas voulu tuer. Mais ce qui était fait était fait. Aussi se redressa-t-il et, levant les bras au ciel, prononça d'une voix ferme :

— Voici ce qui arrivera à quiconque franchira nos murs !

Ces murs, il ne restait plus qu'à les élever. Une fois Remus porté en terre, les compagnons s'y attelèrent dans les jours qui suivirent. L'enceinte étant parfaitement carrée, l'emplacement de la future ville fut baptisée *Roma quadrata*, ce qui veut dire : la Ville Carrée.

Ainsi naquit Rome, dont on dirait plus tard qu'elle avait été créée par un homme allaité par une louve et meurtrier de son frère.





II

ERSILIA ET TARPEIA

Ou l'enlèvement des Sabines (749 av. J.-C.)

— ROME est désormais prospère. De tous les horizons, attirés par notre force et notre richesse, des milliers d'hommes sont venus nous rejoindre. Nous comptons dans nos rangs les meilleurs soldats, les meilleurs artisans, les meilleurs maçons. Nous nous étendons peu à peu sur les sept collines, qui se couvrent de temples magnifiques et de vraies maisons en pierre. Seulement...

Le personnage vêtu de pourpre qui parlait ainsi devant ses prêtres et ses conseillers – les *optimates*⁽¹⁾ – s'interrompt. C'était un homme brun à la fois svelte et musclé, au beau visage emplí de noblesse tout autant que de hardiesse. Sa prestance était grande, bien qu'il eût tout juste atteint vingt-deux ans. Il s'agissait de Romulus, fondateur et prince de la nouvelle cité.

À l'occasion du conseil, des tentures du même pourpre que la tunique du jeune prince avaient été tendues au-dessus de la terrasse principale, pour protéger les participants de l'ardeur du soleil d'août.

Depuis que Romulus avait tracé à la charrue les limites de la première enceinte, guère plus de quatre ans avaient passé. La « Cité Carrée » avait quintuplé sa surface, tandis que sa population se multipliait par dix. Romulus et ses *optimates* habitaient maintenant le Capitole, éminence rocheuse située en face du Palatin, un lieu escarpé, facile à défendre, où une véritable forteresse avait été édifíée.

Tout semblait donc aller pour le mieux dans la glorieuse cité. Sauf qu'il y avait un problème...

— Seulement, répéta Romulus après avoir dévisagé toutes les figures attentives levées vers son trône, Rome reste désespérément vide de femmes. Je n'ai pas d'épouse, ni aucun d'entre vous. Notre cité a été peuplée par des voyageurs, des mercenaires, des marchands, des émigrants – tous hommes de valeur, robustes et courageux. Mais ces hommes sont arrivés seuls. Or, si nous voulons que Rome survive et se perpétue, nous devons fonder des familles, avoir des enfants qui à leur

tour feront des enfants. Voilà quel doit être désormais notre but. Je vous le demande donc : que devons-nous faire ?

— Nous pourrions envoyer des ambassadeurs dans les royaumes voisins, et réclamer qu'on nous cède ces femmes dont nous manquons, hasarda un conseiller.

Sa proposition fut accueillie par des rires plus ou moins discrets. Ces rires avaient une raison : bien qu'elle fut jeune, forte, glorieuse – et sans doute à cause de cela –, Rome n'avait pas bonne réputation. On savait qu'elle était peuplée de rudes guerriers pas toujours disciplinés. On n'avait pas oublié non plus que le premier acte de son jeune prince avait été d'assassiner son frère.

Alors Servius se leva. C'était le plus ancien compagnon de Romulus, et le plus écouté.

— Je ne vois qu'un moyen, déclara Servius. Ce qu'on ne nous cédera jamais par la diplomatie, prenons-le par la force. Pensez au royaume de nos voisins, les Sabins. Sa capitale, Albe la Longue, est réputée pour la beauté de ses jeunes filles. Faisons-les venir ici, et gardons-les !

— Pourrais-tu nous dire comment tu te proposes de faire venir ces jeunes filles d'une si grande beauté ? grommela avec ironie un autre *optimatus*, au milieu du brouhaha qui s'était élevé.

— Organisons une grande fête et invitons les Sabins, en insistant sur le fait que nous tenons à honorer leurs filles, poursuivit Servius. N'avons-nous pas récemment déterré dans la vallée un vieil autel consacré au dieu Consus, gardien des moissons ? Cette divinité antique est, dit-on, de bon conseil. Je crois que celui qu'elle vient de nous donner par mon humble bouche doit être suivi.

Et il en fut ainsi. Les messagers de Romulus allèrent claironner à travers tout le royaume des Sabins qu'une grande fête allait avoir lieu à Rome, le 4 août, en l'honneur du dieu Consus.

Le jour dit, oubliant leur méfiance envers ces turbulents Romains, tous les nobles, les *patriciens*, les chevaliers sabins affluèrent en grand nombre vers le centre de Rome et s'assemblèrent sur la place de l'Aventin, où la fête allait débiter. Des estrades avaient été élevées, bannières et guirlandes flottaient au vent.



Comme Servius l'avait deviné, les nobles Sabins étaient venus accompagnés de leur épouse, mais aussi de leurs filles. Sans en avoir l'air, les Romains les dévoraient des yeux. Pas de doute, elles étaient effectivement d'une grande beauté !

Il y avait là Cornelia, rousse aux yeux verts parée d'une robe émeraude, et fille du riche grainetier Mnemos ; il y avait Clelia, plantureuse blonde toute vêtue de blanc, Julia la brune, fille du chef de la garde d'Albe, et encore Fulvia, Coralia, Antinea, cent et cent autres beautés.

Il y avait aussi Ersilia, aux cheveux aile de corbeau et aux yeux myosotis. Cette Ersilia était la fille de Titus Tatius, le jeune roi des Sabins. Car le vieux souverain Numitor avait fini par s'éteindre paisiblement. Et comme son seul descendant, son petit-fils Romulus, était parti fonder sa propre cité, il avait laissé son trône à Tatius, général de ses armées.

Là-bas, sur la tribune d'honneur, Romulus leva son sceptre. Des trompes sonnèrent, des nuées de colombes s'élevèrent dans le ciel lumineux d'août. Et la fête commença. Avec les lutteurs au torse luisant d'huile, des acrobates, des lanceurs de javelots. Mais l'épreuve attendue avec le plus d'impatience était une course à cheval, où les cent meilleurs cavaliers de Rome devaient se mesurer.

Sur son trône, Romulus fit un nouveau signe. Piaffant, les chevaux s'élancèrent en un galop furieux, cravachés par leurs cavaliers, tous des jeunes gens de fort belle allure. Cette belle allure n'avait pas échappé aux Sabines et, dans les rangs des jolies spectatrices, des commentaires admiratifs se mirent à fuser :

— Tu as vu ce blond en casaque de cuir ? Quelle prestance !

— Sans doute. Mais regarde plutôt ce brun aux muscles noués comme des cordes. Je parie qu'il va se retrouver en tête !

Les cavaliers étaient en train de prendre à la corde le premier virage. Puis ils abordèrent la ligne droite. Les cris d'excitation qui montaient de la foule en majorité féminine se transformèrent en

hurlements de terreur : la horde des cavaliers, virant avec un parfait synchronisme, s'était jetée dans la masse des spectateurs. Les chevaux fracassèrent les barrières, renversèrent les bancs, caracolèrent sur les gradins. Doués d'une folle témérité, les Romains, tels des Centaures, cueillirent une à une les jeunes filles convoitées, comme ils auraient arraché toutes les fleurs d'un champ multicolore.

Les pères, les fiancés, les frères étaient désarmés. Ils tentèrent néanmoins de s'interposer avec courage. En vain ! Ils furent renversés par les chevaux, repoussés à coups d'épée, piétinés sans merci. Bientôt, les nuages de poussière soulevée furent si épais qu'on ne distingua plus rien. Parmi les spectateurs encore éberlués, des voix s'élevaient :

— Fulvia, mon enfant... où es-tu ?

— Cornelia ? Cornelia, ma chérie ! Réponds-moi, je t'en prie.

Mais personne ne répondait. Jetées en croupe ou en travers des selles, les jeunes Sabines hurlantes, plusieurs centaines, avaient été emmenées sur les sommets du Capitole, à l'abri derrière les murs solides de la forteresse.

Il ne restait plus aux soldats de la garde de Romulus qu'à repousser les Sabins, de la pointe de leur lance, hors des limites de la ville.

Le plan avait parfaitement réussi.

Ainsi les jeunes Sabines, leur visage maquillé avec art et encroûté de poussière, se retrouvèrent-elles prisonnières derrière les murs du Capitole.

Au début, elles durent habiter une vaste maison commune. Puis elles furent obligées de partager la demeure des rudes guerriers qui les avaient enlevées.

Et, peu à peu, les pleurs et les protestations des premiers jours furent oubliés. Rome était grande et belle, ses habitants joyeux. Et les « fiancés » que se voyaient attribuer les Sabines n'étaient pas si mauvais bougres que cela. Et puis... comme les Sabines n'avaient pas manqué de le remarquer pendant la course, ils étaient plutôt beaux garçons.



De leur côté, les Romains eurent à cœur de se faire pardonner et accepter. Ils s'efforçaient d'être gentils et patients avec leurs captives. Ils leur offrirent de nouvelles parures pour remplacer celles qui avaient été déchirées lors de l'enlèvement. Les femmes furent installées dans de belles chambres bien éclairées – même si elles n'avaient toujours pas le droit de quitter leur nouvelle maison.

La première union fut celle de Romulus avec Ersilia, la propre fille du roi d'Albe. Ersilia, outre sa grande beauté, était une femme intelligente et sage. Plutôt que se révolter, elle avait, dès le premier jour, adressé au prince ce discours :

— Romain, toi et les tiens nous avez ravies à notre patrie et à nos familles. Nous sommes à votre merci, et vous pourriez faire de nous ce que bon vous semble. Mais à quoi vous servirait de nous brutaliser, de faire de nous vos esclaves ? Ne serions-nous pas de meilleures épouses si nous étions bien traitées, et si nous choisissons librement nos futurs maris ?

— Voilà qui est sagement parlé ! avait répliqué Romulus en riant. Crois-moi, votre sort sera celui que tu viens de décrire. Quant à moi, il me plairait fort que tu me choisisses pour époux.

Et c'est ainsi que la fille du roi d'Albe épousa le prince de Rome. Ensuite, la rousse Cornelia choisit Talassius, le capitaine de la garde, Clelia la blonde Philippulus, un architecte fameux, Julia un archer infailible. Quant au fidèle Servius, il trouva chaussure à son pied en la personne de la timide Syra.

Ainsi, à Rome, la vie reprit un cours normal. Mais il en allait tout autrement à Albe la Longue. Humiliés et furieux, les sénateurs avaient pressé Titus Tatius de réunir le conseil.

— Cela ne peut durer ! attaqua le sénateur Livius. Ces Romains sont de jour en jour plus insolents, plus puissants, plus nombreux. Et voilà qu'ils enlèvent nos filles à notre nez et à notre barbe. Certes, ils ont épargné nos fidèles épouses. Mais ce n'est qu'une mince consolation. Il faut les réduire à merci, les écraser, les faire disparaître de la surface

de la terre. Sinon, ce sont eux qui nous enverront au néant.

— Je suis moi-même accablé par l'enlèvement de ma fille Ersilia, répondit le roi Tatius. Mais n'oubliez pas que Rome est devenue une puissance redoutable. Laissez-moi le temps de lever une armée capable d'abattre ses murailles, et d'étudier la meilleure stratégie d'attaque.

Cela fut fait en trois mois. L'armée de Tatius put alors s'ébranler, renforcée par des contingents venus d'autres peuples du Latium ayant des comptes à régler avec les Romains. Cependant, parvenus sous les murs du Capitole, les assaillants furent accueillis par une grêle de flèches et de pierres. Et les buccins⁽²⁾ n'eurent plus qu'à sonner la retraite.

— C'est un échec, conclut Tatius devant ses généraux réunis sous sa tente. Mais si nous ne pouvons pénétrer dans Rome par la force, peut-être pourrions-nous y accéder par la ruse.

Le lendemain dès l'aube, le roi, son visage dissimulé sous un capuchon, alla rôder autour de la colline, accompagné de trois seulement de ses soldats les plus fidèles. Le Capitole se dressait au sommet de rochers fort escarpés. Un seul sentier y donnait accès, si étroit qu'aucune armée n'aurait pu y grimper sous peine d'être laminée par les flèches.

Que faire ? Tatius espérait découvrir un moyen d'investir la forteresse par un passage dissimulé. Hélas, il n'existait rien d'autre que ce chemin à découvert. Dépité, il était prêt à rebrousser chemin quand, dans les brumes, il entendit un pas léger. Sans bruit, il se cacha avec ses hommes derrière un empilement de roches. Descendant le sentier, une jeune femme portant une cruche sur l'épaule approchait. Tandis que la femme remplissait son récipient à la source située à mi-chemin des murailles et de la plaine, Tatius l'observa attentivement. La jeune femme était parée de riches bijoux – colliers, bracelets, bagues. Une coquette, c'était évident. Cela donna une idée au roi.

— Je te salue, belle inconnue, fit-il en surgissant de sa cachette. Qui es-tu donc ?

— Mon nom est Tarpeia, répondit la jeune fille avec une moue quelque peu hautaine. Je suis l'épouse de Tarpeius, commandant de la forteresse que tu vois là-haut. Je suis venue quérir de l'eau pour mon mari et la garnison.

— Ça alors ! murmura Tatius en souriant à l'abri de son capuchon. Cette rencontre est une aubaine. Nous sommes de paisibles voyageurs, venus de loin dans le but de visiter Rome, et particulièrement le Capitole, qu'on dit couvert de temples magnifiques. Hélas ! la guerre qui semble régner ici nous en empêche. Mais je vois à ta ceinture un lourd trousseau de clés. Ne pourrais-tu nous ouvrir la porte donnant accès à ta cité ? Crois-moi, je saurai t'en être reconnaissant. Je vois

que tu aimes les bijoux. Je possède moi-même maintes pierreries et parures précieuses.

— Oh ! gloussa Tarpeia, les yeux brillants. Alors cela se pourrait.

Sans paraître le moins du monde effarouchée par la présence de ces inconnus surgis du brouillard, la naïve Tarpeia les examina, avant de murmurer avec un petit sourire :

— Je me contenterai de ce que toi et tes compagnons portez au bras gauche.

La jeune fille, d'un simple mouvement du menton, désignait le magnifique bracelet armorié, en or massif, que chaque soldat d'Albe la Longue avait pour coutume de porter autour du biceps.

— Il en sera donc ainsi, dit Tatius en inclinant la tête. Je te donne donc rendez-vous demain matin à la même heure.

— À demain, donc, pouffa la coquette, en hissant sa jarre pleine sur son épaule avant de reprendre le chemin du fort.

Le lendemain, alors que les brumes de novembre n'avaient pas encore dégagé les flancs de la colline, Tatius entreprit l'ascension du petit chemin serpentant au milieu des roches. Ses soldats suivaient l'un derrière l'autre, sans faire le moindre bruit. Là-haut, dans la forteresse, tout semblait encore dormir. Sauf Tarpeia, qui attendait devant la porte ouverte.

— Tu as tenu parole, prononça le roi. À moi de tenir la mienne.

Ce matin-là, les soldats, équipés pour la guerre, ne portaient pas au bras gauche qu'un bracelet – mais aussi un lourd bouclier ovale renforcé de bronze. Et c'est ce bouclier que Titus Tatius, le premier, jeta au visage de la jeune fille.

La bouche de Tarpeia s'arrondit en un O de surprise et de douleur ; puis elle s'affaissa, portant les mains à son front. Aussitôt, un second Sabin fit tomber son bouclier sur le corps qui tressaillait. Et un troisième, et un quatrième... Au bout d'une vingtaine de boucliers entassés, la malheureuse n'était même plus visible.

— Ainsi périt qui a trahi sa patrie, fit sobrement Tatius.

Ce fut la seule oraison funèbre de Tarpeia.

Puis, enjambant la pile de boucliers, les Sabins commencèrent à s'infiltrer dans le Capitole par la porte ouverte. Une dizaine de guerriers étaient déjà passés quand un cri perçant retentit au-dessus de leur tête.

— Aux armes ! À la garde ! On nous attaque !

À peine le Romain qui avait aperçu les envahisseurs venait-il de hurler qu'il s'écroulait, une flèche en travers de la gorge.

Mais la garnison du Capitole avait été mise en alerte. Tarpeius bondit de sa couche, torse nu, épée au poing. Il s'effondra, cerné de toutes parts, percé de vingt coups. Vite, la mêlée devint générale.

Romulus, qui dormait dans son palais éloigné des lieux de l'assaut, fut brutalement réveillé par Servius, qui le secoua en hurlant :

— Les Sabins sont dans la place !

Romulus revêtit en toute hâte son armure et se jeta à son tour dans la bataille. Bientôt, la place centrale du Capitole retentit du tintement des armes, du gémissement des blessés et des mourants. Dans les premières minutes, les Sabins, qui bénéficiaient de l'effet de surprise, eurent l'avantage. Puis le combat devint plus incertain.

Au milieu de la place, les hasards de l'affrontement placèrent face à face Romulus et Titus Tatius, le premier armé à la romaine d'une cuirasse légère, d'un grand bouclier rectangulaire et d'un javelot, le second plus lourdement équipé, avec un casque à cimier, une cuirasse en bronze, des jambières et un glaive.

— À moi, Romulus ! cria le Sabin.

— À moi, roi des Sabins ! cria le jeune prince.

Les deux adversaires allaient se précipiter l'un sur l'autre quand une forme souple se glissa entre eux, armée de sa seule poitrine nue et de ses bras levés.

— Arrête, mon père ! Arrête, mon mari !

D'une seule voix, Romulus et Tatius soufflèrent :

— Ersilia...

La femme de l'un, la fille de l'autre ! Réveillée par le fracas du combat, elle s'était élancée au milieu des guerriers. Elle, et toutes les autres Sabines – Cornelia, Clelia, Julia, Fulvia, Syra – qui se jetèrent de la même façon entre un mari et un père ou un frère, offrant leur tendre chair à l'acier des épées et des lances.

En peu de temps, la rage des armes s'apaisa. Bras écartés, les mains posées sur la poitrine cuirassée de Romulus et de Titus Tatius, Ersilia clama :

— Pourquoi cette guerre insensée ? Vous voulez donc tous mourir, et nous faire à notre tour mourir de chagrin ? Nous, filles d'Albe, nous aimons tendrement, nos pères et nos frères. Mais nous aimons pareillement nos maris. Alors réconciliez-vous. Laissez tomber vos armes, embrassez-vous. Et que, grâce à nous, il n'y ait plus deux peuples et deux villes, mais un seul peuple, une seule ville !

Dans le grand silence qui suivit, on n'entendit plus que le choc métallique des glaives, des épieux et des boucliers heurtant le pavé.

— Puisque c'est la volonté de ma fille, c'est ma volonté, dit Tatius. Nous ferons donc la paix.

— Nous ferons la paix par la volonté de ma femme, appuya Romulus. Pour t'en remercier, Ersilia, demande-nous ce qu'il te semblera bon, et cela te sera accordé, ainsi qu'à toutes tes sœurs d'Albe.

— Je demande donc ceci, fit Ersilia d'une voix ferme : que, dans nos

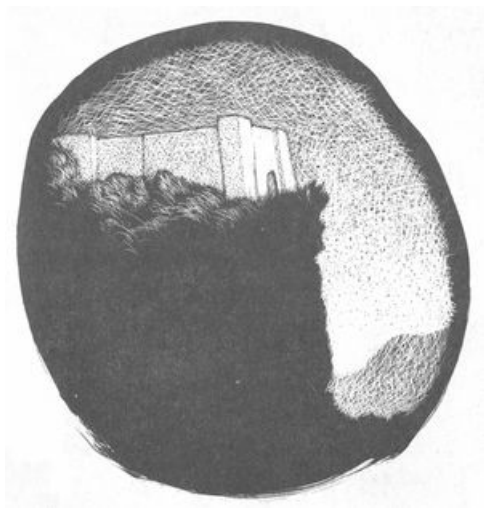
demeures, nous n'ayons d'autre devoir que filer la laine. Tout autre travail que nous serions amenées à faire, nous ne le ferons que parce que nous le voudrons bien, sans que personne ne puisse nous y contraindre. Nous étions de bonnes épouses, mais des épouses soumises. Désormais, et il en sera de même avec les Sabines, nous serons seules responsables de nos foyers.

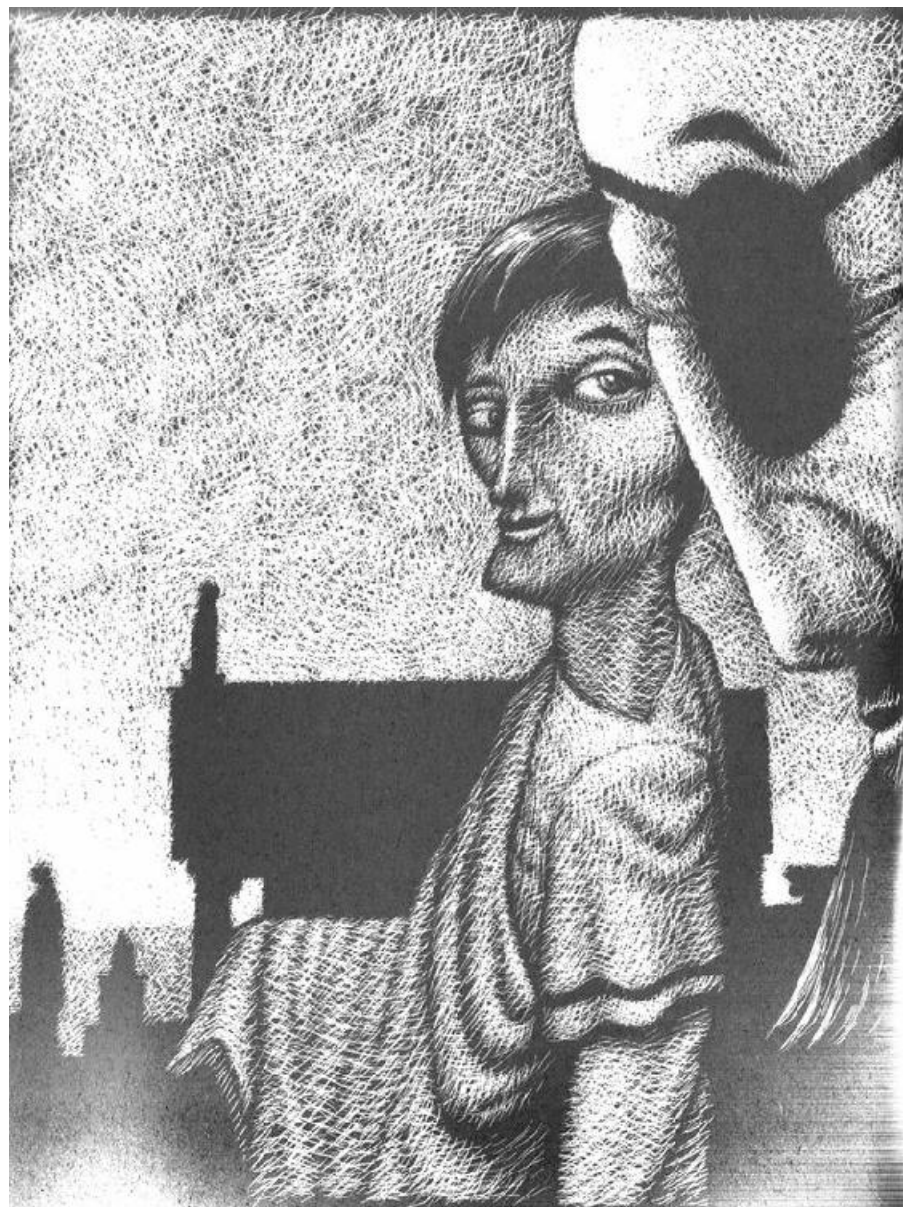
— Qu'il en soit ainsi, conclut Romulus.

À partir de ce jour de paix, les Romaines devinrent maîtresses chez elles. Et leurs maris respectèrent cette autonomie chèrement gagnée.

Roma Quadrata, la Ville Carrée, fut baptisée *Germinata Urbs*, la Ville Double. Chaque année au mois d'août, on continua à fêter le dieu Consus, le dieu du « bon conseil ». Ces fêtes furent appelées les *Consiliae*.

La falaise sous laquelle la malheureuse Tarpeia avait trouvé la mort, écrasée par les boucliers, fut appelée la roche Tarpéienne. Par la suite, et pour des siècles, les Romains prirent l'habitude de jeter certains de leurs ennemis prisonniers du haut de cette falaise.





III

RENCONTRE D'UN BORGNE AVEC UN MANCHOT

Rome contre les Étrusques (509 av. J.-C.)

— Ne serais-tu pas Mucius, celui qu'on nomme Mucius Scaevola ?

— Et toi, ne serais-tu pas le fameux Horatius, qu'on appelle Horatius Cocles ?

— C'est bien moi, Horatius Cocles ! répondit en hochant la tête l'homme qui avait parlé en premier.

— Et moi, je suis effectivement Mucius Scaevola, approuva le second en levant le bras droit.

Il s'agissait d'un homme encore jeune, aux traits volontaires, aux cheveux blond doré. Son bras, qu'il avait jusqu'alors tenu dissimulé dans un pli de sa toge, avait une particularité : il était tranché net au niveau du poignet.

Le second homme était un peu plus âgé ; il avait les traits burinés, le bas de son visage était couvert d'une barbe drue tissée de fils blancs. Lui aussi possédait une particularité physique remarquable au premier regard : il était borgne de l'œil gauche.

Cette rencontre avait lieu en plein Forum, devant le temple de Saturne – le tout premier à avoir été bâti sur ce grand espace rectangulaire pavé de galets, où les Romains avaient l'habitude de se promener et où, certains jours, se tenait le plus important marché de la jeune capitale. L'hiver approchait, mais l'air était encore doux.

Depuis que Rome et Albe la Longue étaient devenues une seule et même ville, la puissance du jeune État n'avait cessé de s'affirmer et de croître. Albe était oubliée, on ne parlait plus que de Rome, qui dans son expansion continue avait englobé bien d'autres petits royaumes. Jusqu'à se heurter sur sa frontière nord à un ennemi puissant : les Étrusques(3).

Le borgne saisit le bras gauche du manchot dans une étreinte amicale. Il murmura :

— Je suis heureux de rencontrer enfin un des héros grâce à qui, ainsi qu'il est devenu courant de le répéter, *Rome est encore dans*

Rome !

Le manchot eut un sourire modeste.

— Si Rome est encore dans Rome, si notre capitale n'est pas tombée dans les mains de nos ennemis, c'est aussi parce que tu es là, Horatius. Que je suis heureux de faire enfin ta connaissance ! Nous sommes tous deux Romains, nous avons vécu les mêmes événements, mais jamais nous ne nous sommes trouvés ensemble sur le champ de bataille. Alors puisque le hasard nous met en présence, voudrais-tu me raconter l'exploit qui te vaut ta célébrité ?

— Bien volontiers, répondit Horatius après un instant d'hésitation. Mais à une condition : que tu me racontes ensuite ce qui est réellement arrivé au camp de Porsenna.

Mucius fit un signe d'assentiment ; son compagnon l'entraîna vers les marches du temple, et tous deux s'assirent en bordure de la place, comme beaucoup d'autres Romains qui avaient profité de la température clémente du plein midi pour sortir de chez eux.



— Voilà, commença Horatius en fourrageant dans sa barbe. C'était il y a six mois. Nous, citoyens de Rome, avions comme tu le sais chassé Tarquin dit le Superbe, ce roi étrusque qui avait – que les dieux le maudissent ! – si longtemps occupé le trône de notre cité. Tarquin, décidé à reconquérir sa place, avait noué alliance avec Porsenna, étrusque comme lui, et roi de Clusium. Mais tu sais tout cela, bien sûr.

— Certes. Porsenna a réuni une armée bien plus forte que la nôtre et a marché sur Rome. Ainsi, ces satanés Étrusques sont arrivés en vue de nos remparts.

Horatius fit une grimace ; son œil éteint, que traversait une vilaine balafre, se plissa.

— Comme tu dis ! Ah ! je les vois encore comme si c'était hier, avec leurs chars de guerre aux roues hérissées de faux, leurs fantassins

protégés par une lourde cuirasse de bronze et un haut bouclier, leurs archers au casque pointu. Et au milieu, debout sur le char le plus richement paré, Porsenna lui-même, avec son armure dorée et sa cape de pourpre. C'est sûr qu'ils avaient belle allure. Cependant, nous les attendions de pied ferme. Mais tu n'étais pas là, n'est-ce pas ?

— Je le regrette, soupira Mucius. À cause de mon inexpérience, mes chefs avaient préféré que je reste de garde à l'intérieur des murs.

— Je vois. Je dois donc te préciser que la légion dont je faisais partie était commandée par le consul Lucretius – un général courageux, mais qui n'avait pas grand sens de la tactique. Lucretius nous avait fait franchir le Tibre pour nous porter au-devant de l'ennemi. Lorsque ces brigands ont entrepris de charger, nous n'avons pas bougé d'un pas. Pourtant, ces maudits Étrusques semblaient invincibles, et j'ai vu plus d'un de mes compagnons frémir lorsqu'ils ont entonné d'une seule voix leur chant de guerre : *Gloire au pays d'Étrurie où croissent les héros et les fleurs* !

« Je dois à la vérité de t'avouer que nos rangs ont été disloqués dès la première charge de leurs chars. Un désastre ! Surtout que nous avions déjà été sévèrement étrillés par leurs flèches, qui traversaient comme de rien nos boucliers de bois et nos casaques de cuir. Lorsque Lucretius est tombé, ce fut la débandade.

« Ah ! ils couraient, nos courageux soldats... Mais dos à l'ennemi ! Je te l'ai dit, nous étions sur la mauvaise rive du Tibre. Comme tu le sais, seul le pont Sublicius donne accès à la citadelle de Rome. C'était donc à qui passerait avant l'autre sur le pont pour regagner au plus vite l'abri des remparts. Un bien triste spectacle.

— Et c'est alors que tu es intervenu, coupa le manchot.

— C'est vrai. Le pont, tu l'as bien remarqué, est fort étroit. Je me suis fait la réflexion que quelques hommes seulement pouvaient le tenir. J'ai appelé près de moi deux compagnons courageux et fidèles, Spurius Marcius et Titus Herminus. Nous nous sommes plantés au milieu du pont, et j'ai ordonné aux fuyards de le couper derrière nous par le fer, par le feu – tous les moyens possibles – pendant que nous retiendrions nos adversaires.

« À ce moment, les Étrusques sont arrivés avec leurs grandes épées et leur visage couvert par une visière de métal noir. Mais ils ne pouvaient passer qu'un de front. J'ai abattu le premier. Marcius en a abattu un second, Herminus un troisième. Après, je te prie de croire que, dans ces moments, on ne compte plus ! Lorsque j'ai entendu derrière moi le pont craquer et que j'ai senti les traverses danser sous mes pieds, j'ai ordonné à mes deux compagnons de dégager. C'était sûrement de l'orgueil mais, avant de me retirer, je voulais abattre un ou deux Étrusques de plus.

« C'est ce que j'ai fait, pendant que le pont commençait à

s'effondrer. Malheureusement, c'est à ce moment que, profitant de ce que je traversais de mon épée le ventre d'un fantassin, un mercenaire ombrien(4) plus légèrement armé a réussi à se glisser contre le parapet pour me porter au visage ce coup qui... heu...

— Ce coup qui t'a éborgné, et t'a valu le surnom de Cocles(5).

— C'est cela même, soupira Horatius. Mais, quand il s'agit de sa patrie, doit-on s'appesantir sur la perte d'un œil ? Les dieux nous en ont donné deux, n'est-ce pas ? En tout cas, le pont était en train de s'écrouler tout à fait, mais Rome était sauvée. Malgré le sang qui m'aveuglait, j'ai sauté dans le fleuve en criant.

Mucius interrompit son compagnon pour réciter :

— *Tibre, notre Père, c'est toi, dieu saint, que je prie. Reçois ces armes et ce soldat avec faveur dans ton cours*(6). Ces mots sont désormais gravés dans la mémoire de tout Romain.

— Sans doute, sans doute, marmonna Horatius Cocles, qui n'aimait visiblement pas les compliments. L'important, c'est que j'aie pu traverser le fleuve malgré le poids de mon armure et rejoindre la garnison derrière les murs de la citadelle. Mais j'ai bien assez parlé de moi. J'ai maintenant envie d'écouter le récit de mon jeune ami Mucius.

— Mon récit est moins glorieux que le tien, j'en ai peur, chantonna le jeune homme. Mais puisque tu insistes.

« Comme tu le sais, Horatius, après la bataille où tu t'es illustré, les Étrusques avaient décidé de nous assiéger. Nous étions certes à l'abri de nos murailles, mais la famine menaçait. Et lorsque Tarquin et Porsenna envoyèrent des émissaires pour nous prier de nous rendre, tu connais la réponse que leur ont tenue nos sénateurs.

— *Mieux vaut mourir de faim que de honte !*

— Exactement. De belles paroles, certes, mais qui n'épargnaient pas les souffrances à notre peuple. C'est alors que j'ai décidé d'agir. Jusqu'alors, à cause de mon manque d'expérience et de mon jeune âge, je n'avais participé à aucun combat. Et j'en ressentais cette honte évoquée par les sénateurs. Je n'avais rien fait pour Rome, il était temps que j'agisse. J'ai donc mûri mon plan et...

— D'après ce que je crois savoir, c'était un plan fou, mon jeune ami !



— Ce sont ceux-là qui, parfois, réussissent mieux que tout autre. Donc, par une nuit sans lune, je me suis glissé hors de la citadelle et, comme toi, j'ai traversé le Tibre à la nage. Mais en sens inverse, et sans armure ! Une fois la rive atteinte, j'ai dépouillé le cadavre d'un Étrusque de sa cuirasse et de sa tunique, et m'en suis vêtu.

Le manchot s'interrompt un instant, laissant s'apaiser Horatius, qui venait d'être agité par un rire tonitruant.

— Je constate que je t'amuse, murmura le manchot avec un petit sourire. Mais attends la suite. Ainsi déguisé, je me suis glissé dans le camp de Porsenna, où personne n'a fait attention à moi. Parvenu non loin de la tente du général, que j'ai reconnue à cause de ses bannières, j'ai aperçu une longue file de soldats qui patientaient. Par hasard ou par chance, j'étais arrivé au moment où Porsenna payait la solde de ses mercenaires.

« J'ai pris place à l'extrémité de la file, attendant mon tour. À l'entrée de la tente se trouvaient deux hommes, pareillement vêtus de lin blanc. Qui était Porsenna ? J'ai hésité, et c'est là que j'ai commis la plus grossière erreur de ma vie de soldat. Porsenna ne pouvait être que l'homme qui distribuait les pièces à la troupe, ai-je pensé. Aussi, quand je suis arrivé devant lui, j'ai sorti mon glaive du fourreau et l'ai plongé dans sa poitrine.

« J'ai été immédiatement maîtrisé, ce qui ne m'a pas empêché de crier :

« – Mon nom est Mucius Cordus ! Retenez-le bien, car c'est celui du Romain qui vient d'abattre le tyran Porsenna !

« Alors le second homme en blanc a ricané et a proféré ces paroles :

« – Vraiment ! Eh bien j'ai l'honneur de t'apprendre que Porsenna, c'est moi. L'homme que tu as lâchement assassiné est Tinach, mon scribe. Pour ce forfait, tu vas subir les tortures les plus cruelles !

« À cet instant, je peux te jurer, ami Horatius, que la déception a

failli me faire perdre tout courage. Mais je me suis vite ressaisi et, sous le coup d'une inspiration subite, j'ai lancé :

« – Fais ce que tu as à faire ! Mais sache-le, Porsenna : il y a dans Rome trois cents jeunes gens de ma trempe qui, tour à tour, chercheront à te tuer, jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse. Quant à moi, les tortures ne me font pas peur. D'ailleurs, je vais te prouver que le corps a peu d'importance pour celui qui désire la gloire éternelle !

« J'ai pu me dégager et...

Mucius Scaevola sortit brusquement de sa toge son bras veuf de la main droite, haussa les épaules, eut un sourire bravache et reprit :

— Dans la confusion, j'ai arraché de la main gauche l'épée d'un garde et je me suis tranché la main droite. Immédiatement, malgré la douleur, j'ai placé mon moignon sanglant au-dessus d'un brasier qui brûlait, en attente des sacrifices rituels. Les flammes ont cautérisé la plaie. Voilà. C'est tout.

— C'est tout ! souffla Horatius Cocles. Et tu prétends que ta gloire n'est rien à côté de la mienne ? Elle la vaut cent fois ! Mille fois !

— Allons, ami, la patrie ne vaut-elle pas la perte d'une main ? Les dieux nous en ont donné deux, n'est-ce pas ? Et puis j'ai agi sur une impulsion irraisonnée, sans penser aux conséquences de mes actes. Si je devais le refaire, il est probable que j'y réfléchirais à deux fois. Je te l'ai dit, j'étais un jeune homme sans expérience qui n'avait sans doute pas sa tête solidement plantée sur les épaules. Néanmoins, je reconnais que Porsenna a été tellement impressionné par mon... sacrifice, qu'il m'a laissé partir après m'avoir fait panser par ses médecins.

— Et c'est ainsi que tu as hérité du surnom de Scaevola(7), sourit Horatius Cocles. Quant à Porsenna, il a fini par lever le siège.

— Certes. Mais la campagne commençait à être bien longue, sans résultats prévisibles. Alors notre adversaire a préféré traiter avec Rome, et se retirer sans dommages.

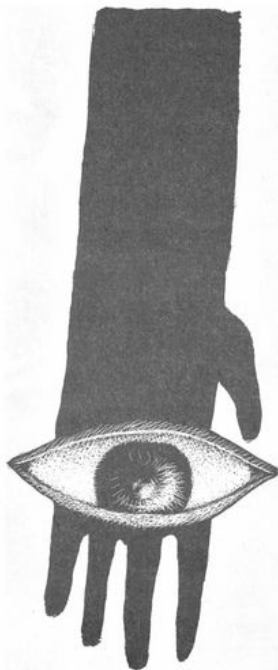
— Bien sûr. Il a quand même dit de nous : « Ce peuple a subi bien des revers, il ne s'est jamais déclaré battu. Il porte en lui le présage d'un grand destin. À quoi bon le combattre ? » Et il a tenu parole. Rome est libre, elle a retrouvé sa souveraineté, les Étrusques sont devenus nos alliés. Quant au tyran Tarquin, comprenant qu'il ne remonterait jamais sur le trône, il s'est enfui en Grèce.

Mucius laissa passer un instant de silence, puis il jeta d'un ton insouciant :

— Un borgne, un manchot... Nous faisons une belle paire de héros, tu ne crois pas ?

— Et alors ? conclut Horatius. C'est peut-être à cause de ce que nous avons perdu que le peuple de Rome gardera le souvenir de nos noms à travers les générations innombrables.

Précisément, il en fut ainsi.





IV

« VAE VICTIS ! »

Rome et les Gaulois (390 av. J.-C.)

- REGARDEZ, les voilà !
- Par Jupiter, je n'aurais jamais cru qu'ils seraient si nombreux !
- Ils sont effrayants ! Et pourquoi poussent-ils ces cris ?
- Pour nous faire peur, pardi !
- Eh bien, ils ont réussi, j'en ai la chair de poule.
- Il y a de quoi ! Ils vont nous massacrer.

De qui parlaient les centaines et les centaines de citoyens rassemblés en ce chaud après-midi d'été sur les remparts de Rome ? De ces farouches cavaliers qui, sortant de la forêt de pins ceinturant la plaine, étaient en train d'avancer en direction du Tibre. Des guerriers de haute stature, dont la plupart avaient la poitrine nue et luisante de sueur. Leurs cheveux étaient blonds, tressés en nattes leur tombant dans le dos ou sur les tempes. Tous étaient coiffés d'un casque de bronze pointu, orné de cornes d'aurochs ou de cerfs. Beaucoup portaient des colliers ou des bracelets d'or étincelant au soleil.

Certains brandissaient des enseignes de fer forgé représentant les animaux hantant les sombres forêts de leur pays : loups, ours, sangliers. Tous étaient armés d'une épée à large lame, d'une hache à double tranchant, d'une longue pique. Comment se nommaient ces effrayants envahisseurs ? Les Gaulois, peuple celtique issu du cœur de l'Europe et qui, plusieurs siècles auparavant, avait commencé à se répandre vers l'ouest et le sud.

Ces Gaulois étaient divisés en plusieurs nations au nom étrange : Boïens, Cénomans, Insubres. Mais les plus belliqueux étaient les Sénons, qui avaient franchi les Alpes pour mettre à sac la plupart des villes étrusques.

Et maintenant, ils arrivaient sur Rome !

— Allons, nous sommes des Romains, quand même ! fit d'une voix tremblante un vieil homme à cheveux blancs. Faisons confiance en nos dieux !

— Nos dieux ? répliqua un jeune noble. Je préfère compter sur notre armée.

— Ah oui ! grommela un robuste artisan en tablier de cuir. Parlons-en de notre armée ! Le sénat a nommé Quintus Fabius chef de nos légions. Et que fait-il ? Il s'est borné à parlementer avec nos ennemis.

— Oui, avec leur chef, ce fameux Brennus, fit d'un ton amer une femme élégante au visage en partie dissimulé dans les plis de sa toge. Lorsque Fabius lui a dit que Rome avait le droit pour elle, vous savez ce que Brennus lui a répondu ? « Le droit, je le porte à la pointe de mon glaive ! » Et Fabius a piteusement battu en retraite.

— Ah ! si Camille était parmi nous, soupira une femme plus âgée.

— Chut... taisez-vous ! souffla avec nervosité l'homme aux cheveux blancs.

Des pas saccadés venaient de retentir sur le chemin de ronde. Les observateurs s'écartèrent pour laisser passer une demi-douzaine d'officiers revêtus de la cuirasse de combat en bronze doré et portant le lourd casque à cimier. À leur tête marchait un homme maigre, de petite taille, au visage sévère.

— Fabius, c'est Fabius ! murmurèrent plusieurs voix étouffées.

Le consul n'avait pas paru entendre les paroles peu aimables prononcées à son encontre. Impassibles, lui et ses officiers allèrent se pencher sur les remparts. Une épaisse poussière grise, levée par les sabots des chevaux, noyait les confins de la plaine. Mais les Gaulois semblaient avoir cessé d'avancer. Même leurs cris s'étaient tus. Peut-être étaient-ils intrigués par ces cuirasses brillantes apparues au sommet des murailles.

— Qu'on se le dise ! fit à cet instant Fabius. Dès demain, je rassemble mes légions et je pars combattre ces Gaulois. Les dieux m'en sont témoins, ces barbares disparaîtront aussi vite qu'ils sont venus.

Puis le consul et ses officiers s'écartèrent des remparts et, d'un pas martial, quittèrent le chemin de ronde.

— Ça, c'est parler ! souffla le jeune noble.

Hélas, ces mots pleins de courage et de solennité ne devaient pas être suivis d'un résultat bien brillant.

Ce fut même tout le contraire.

Dans sa hâte à prouver qu'il était un chef digne de la confiance de Rome, Quintus Fabius accumula les bévues.

La coutume voulait qu'avant de partir au combat, on offrît aux dieux le sacrifice d'un bœuf blanc. Quintus ignore cet usage et, dès l'aube, sortit de l'enceinte de la ville à la tête de ses troupes, dans le roulement des tambours et le mugissement des trompettes.

Les Gaulois n'étaient plus en vue, s'étant retirés pendant la nuit à

bonne distance de Rome. Fabius franchit le Tibre et fit avancer les légions à marche forcée en direction de la rivière Allia, derrière laquelle ses éclaireurs lui avaient appris que les envahisseurs avaient établi leur campement.

La prudence aurait voulu que le consul consolidât ses positions en faisant creuser des fossés et élever des palissades. Ou qu'au moins, il rassemblât ses légionnaires en tortues(8).

Mais, sûr de sa force, il se contenta de parader le long de la rivière. Et, lorsque la cavalerie gauloise surgit brusquement de la forêt voisine en poussant ces cris épouvantables qui glaçaient le sang, il n'eut pas le temps de tenter la moindre manœuvre.



À la tête de ses troupes, Brennus, le fameux Brennus, se dressait sur son char de guerre tiré par deux chevaux noirs comme l'ébène. Il était plus grand, plus fort que le plus grand et le plus fort de tous ses guerriers. Ses tresses et ses longues moustaches blondes volaient au vent de la charge. Il n'avait même pas cherché à protéger son buste puissant par une cuirasse. À deux mains, il brandissait la lourde épée de bronze qu'affectionnaient les Gaulois.

Et ce fut lui qui porta le coup fatal à Fabius.

Les Romains, bien que submergés par le nombre et désorientés par la violence de l'assaut, avaient commencé à se battre avec courage. Cependant, quand les hommes proches du consul virent leur chef vider les étriers, ce fut la débandade.

— Fabius est mort ! Fabius est mort !



Comme la foudre, la nouvelle se répandit à travers les rangs. Les légionnaires encore en vie rompirent le combat et s'enfuirent en désordre, sous le regard moqueur des Gaulois qui ne cherchèrent même pas à les poursuivre. Certains trouvèrent refuge dans de petites cités avoisinantes, quelques centaines parvinrent à regagner Rome à la tombée du jour.

Alors que la nuit s'étendait sur la plaine, les Romains, rassemblés craintivement sur les remparts, purent voir des feux innombrables s'allumer derrière la courbe du Tibre. Que projetaient ces brutes sanguinaires qui n'avaient fait qu'une bouchée de Quintus Fabius et de ses légions ?

— Ah ! si Camille était parmi nous... soupira un riche marchand.

Autour de lui, ils furent plusieurs à hocher la tête avec une gravité accablée.

Qui était donc ce Camille dont le nom, depuis l'arrivée des Gaulois, ne cessait de voler de bouche en bouche ?

Noble Romain appartenant à une famille très riche, le sénateur Camille, une quinzaine d'années auparavant, avait été nommé chef des armées de Rome. À l'époque, les principaux ennemis de la cité restaient les Étrusques, ces redoutables voisins du nord déjà puissants alors que Rome n'était encore qu'un village de bois et de torchis.

Il avait fallu s'en débarrasser, une bonne fois pour toutes ! Camille y était parvenu, au bout d'une guerre de onze ans achevée par la prise de Véies, capitale de l'Étrurie. Les Romains s'étaient montrés à cette occasion d'une grande ingratitude. Certes, ils avaient couvert Camille d'honneurs. Après quoi ils l'avaient chassé de la ville, craignant que le jeune et glorieux général ne prît goût au pouvoir et établît la

dictature.

Beau joueur, Camille s'était retiré avec ses troupes en Ardée, à plusieurs centaines de kilomètres au sud de Rome. Il savait bien que son heure reviendrait.

En attendant, les Gaulois étaient là, presque au pied des remparts. Plusieurs jours durant, ils se bornèrent à festoyer, faisant rôtir sangliers et aurochs, buvant, hurlant leurs terribles chansons.

Terrifiés, la plupart des Romains préférèrent abandonner leur belle cité. À la faveur des trois premières nuits, alors que les Gaulois étaient trop ivres pour remarquer quoi que ce fût, femmes, enfants, vieillards, prêtres et vestales se faufilèrent hors de la ville pour aller se cacher dans les bois couronnant les monts Albains.

Et Rome, pour la première fois depuis sa fondation, demeura déserte, ou presque. Car il restait tout de même les quelques centaines de soldats rescapés du désastre de l'Allia, qui s'enfermèrent dans la forteresse du Capitole. Et les quatre-vingts sénateurs qui, mortifiés, avaient décidé d'attendre les envahisseurs, espérant racheter par leur mort le salut de la ville.

Ainsi s'étaient-ils tous rassemblés dans la curie, bâtiment situé en bordure du Forum, où le sénat avait coutume de tenir ses assises. Et ils attendirent.

Ce ne fut que le matin du quatrième jour que les Gaulois se répandirent dans les rues de Rome.

Si Brennus avait hésité, c'est que cette ville en apparence déserte, aux remparts désormais vides et aux portes grandes ouvertes l'inquiétait, le troublait. Les Romains avaient la réputation d'être un peuple courageux. Un piège redoutable n'attendait-il pas ses troupes derrière les hauts murs gris ?

Quelques espions envoyés en avant-garde rassurèrent Brennus : la ville semblait bel et bien désertée. Alors le chef des Sénons donna le signal. Dans le silence, le martèlement furtif des chaussures de peau tannée et le choc plus rude des sabots non ferrés résonnèrent sur les pavés. Les Gaulois retenaient leur souffle. Ces belles maisons de pierre blanche, ces temples à colonnades les impressionnaient.

À la tête de la horde, Brennus chevauchait son coursier blanc. Pour la circonstance, il avait revêtu une cuirasse en écailles de cuivre rehaussée d'or. Ses lieutenants l'entendirent grommeler :

— Où sont donc passés les soldats romains ? Je m'attendais à livrer une bataille décisive, et je ne trouve devant moi qu'une ville plus vide qu'une coupe de vin que je viens de me renverser dans le gosier !

Enhardis, les Gaulois commencèrent donc à faire selon leur habitude : pénétrer dans les maisons et piller. Ils éprouvèrent la surprise de leur vie peu après leur arrivée sur le Forum, lorsqu'ils

pénétrèrent dans la curie.

Sur les gradins de marbre, drapés dans leur toge blanche à liseré pourpre, chacun tenant un bâton d'ivoire, étaient assis quatre-vingts vieillards rigoureusement immobiles.

Étaient-ce des êtres de chair et de sang, ou des statues ?

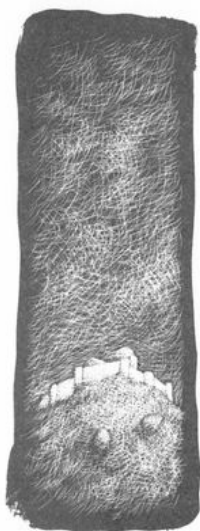
Pour en avoir le cœur net, un des soudards de Brennus avança la main et tira sur la longue barbe grise de la « statue » la plus proche. Aussitôt, celle-ci reprit vie en lui assénant sur le crâne un maître coup de son bâton. Cette statue vivante était le sénateur Marcus Papirius.

Mal lui en prit. Furieux, le guerrier décapita le noble Papirius d'un seul revers de sa large épée. Ce fut le signal du massacre. En quelques minutes, le sang des quatre-vingts sénateurs formait un lac vermeil sur le sol de la curie.

Les Gaulois s'installèrent. L'automne vint, puis l'hiver, qui s'annonça particulièrement rude. Pourtant, dédaignant les maisons qu'ils avaient pillées et incendiées, les envahisseurs continuaient de camper en dehors de la ville, ravageant la campagne environnante pour y chercher de quoi se nourrir.

La population romaine qui, dans un premier temps, s'était réfugiée sur les monts Albains, avait réussi à trouver un abri dans des cités encore épargnées.

Restait le Capitole.



Dressé en plein centre de Rome sur son soc rocheux, il résistait toujours, même si sa garnison était bien trop peu nombreuse pour tenter une contre-attaque. En outre, les vivres manquaient cruellement, et les soldats romains en étaient réduits à manger le cuir de leurs sandales et la moindre brindille d'herbe poussant dans les lézardes des murs.

Les Gaulois, qui s'étaient tardivement rendu compte que cette

forteresse naturelle était occupée, lançaient régulièrement des attaques contre elle. Régulièrement, ils étaient repoussés.

Jusqu'à une certaine nuit sans lune où, tandis que la petite garnison – des hommes épuisés et squelettiques – dormait sur la paille des casernes, quelques hardis Gaulois entreprirent d'escalader les rochers de cette insolente place forte.

Il s'en fallut de peu que, cette nuit-là, Rome perdît son dernier bastion. Et c'est alors qu'un véritable miracle se produisit.

Au sommet du Capitole, deux temples s'élevaient. Celui de Jupiter, père des dieux, et, plus modeste, celui de Junon, déesse de la Fertilité et des Moissons.

Selon la tradition, des oies sacrées s'ébattaient librement dans la cour du temple. Ces oies soulevaient la convoitise des ventres creux. Mais, jusqu'alors, les gardiens du temple étaient parvenus à les sauver. Entendant les pierres rouler sous les pieds des Gaulois, les oies se mirent à jacasser, à piailler, à mener un tapage de tous les diables. Ce tapage éveilla Manlius, jeune serviteur du temple qui, plus que tout autre, s'était battu pour sauver les volatiles du couteau des affamés.

Le brave Manlius, épée à la main, courut aux remparts, juste à temps pour apercevoir la silhouette d'un ennemi apparaître entre deux créneaux. Il traversa le grimpeur de son épée puis, s'arc-boutant, repoussa la première échelle qu'escaladait un groupe de guerriers lourdement armés.

Le tapage tira enfin du sommeil les soldats, qui purent refouler les assaillants sous une grêle de flèches.

Le Capitole était sauvé une fois de plus. Et Manlius, pour son acte de bravoure, reçut le surnom de Capitolinus.

D'autres mois encore passèrent. L'hiver recula, le printemps verdit, annonçant l'été.

Les Gaulois étaient toujours là, bien décidés à prendre d'assaut ce petit rocher et à vaincre cette poignée d'obstinés qui leur résistaient envers et contre tout.

— Ah ! Si Camille était là !

— Patience, patience, il viendra.

— Peut-être. Mais quand nous serons tous morts.

Voilà le genre de conversation qu'on entendait derrière les remparts du Capitole. Camille, toujours Camille !

Il faut préciser que le tribun Sulpicius, chef des assiégés, avait envoyé plusieurs volontaires chargés de contacter l'illustre exilé pour lui faire la proposition suivante : s'il levait une armée et venait au secours de Rome, il obtiendrait ce qu'on lui avait jadis refusé – il serait nommé dictateur(9).

Ces hommes étaient-ils parvenus à franchir les lignes gauloises ?

Avaient-ils été capturés et mis à mort ? On n'en savait rien. Et l'attente s'éternisait.

Alors, la rage au cœur, et en toute dernière extrémité, Sulpicius se décida à proposer un accord à Brennus en personne : acheter, à prix d'or, le départ de ses troupes.

Brennus ne réfléchit pas longtemps. Dans son camp aussi les vivres manquaient. Et ses Gaulois, batailleurs et indisciplinés, commençaient à trouver le siège bien long.

— J'accepte, fit-il répondre. Mon prix est de mille livres pesant d'or.

Le paiement de la rançon eut lieu par une étouffante journée d'été, dans un champ au bord du Tibre. Les assiégés avaient réuni tout ce que le Capitole comptait de métal précieux, lingots sauvés du trésor d'État, bijoux abandonnés par les fuyards, et jusqu'à la moindre pièce d'or grattée au fond des bourses.

Les mille livres sonnantes et trébuchantes furent versées dans un des plateaux de la grande balance assemblée devant la tente de Brennus. Mais, sous l'œil du tribun Sulpicius qui surveillait la tractation, les plateaux demeurèrent immobiles.

— Je proteste ! rugit Sulpicius. Les poids sont faux !

Il ne s'attira qu'un ricanement hautain de Brennus qui, saisissant sa lourde épée, la jeta dans le plateau, par-dessus les poids. Puis le chef gaulois prononça en latin deux mots devenus tristement célèbres dans l'histoire de Rome :

« *Vae victis !* » – autrement dit : « Malheur aux vaincus ! »

C'est à cet instant tragique qu'on entendit au loin sonner des trompettes et rouler des tambours. Des soldats en cuirasse scintillante étaient en train de s'aligner en position de combat sur les collines.

Un seul nom, toujours le même, fleurit entre les bouches :

— Camille, voilà Camille !

C'était bien Camille, que les envoyés de Sulpicius avaient réussi à contacter, et qui avait pu réunir trois légions. Désorientés, les Gaulois se débandèrent – oubliant même d'emporter leur butin.

Camille fut acclamé. Devant les défenseurs du Capitole, il prononça ces autres mots, non moins célèbres :

« *Non auro, sed ferro, recuperanda est patria* » – « C'est par le fer, non par l'or, qu'on rachète sa patrie. »

Il ne restait plus aux Romains qu'à tenir leur promesse : nommer Camille dictateur. Ce ne fut pas un mauvais parti. Camille pourchassa les Gaulois jusqu'à leur faire repasser les Alpes, puis s'attela à la reconstruction de Rome.

Il parvint si bien à embellir la ville rénovée que les citoyens n'hésitèrent pas à le surnommer « le Nouveau Romulus ».

Cinq fois de suite, le sénat accorda sa confiance au vaillant général.

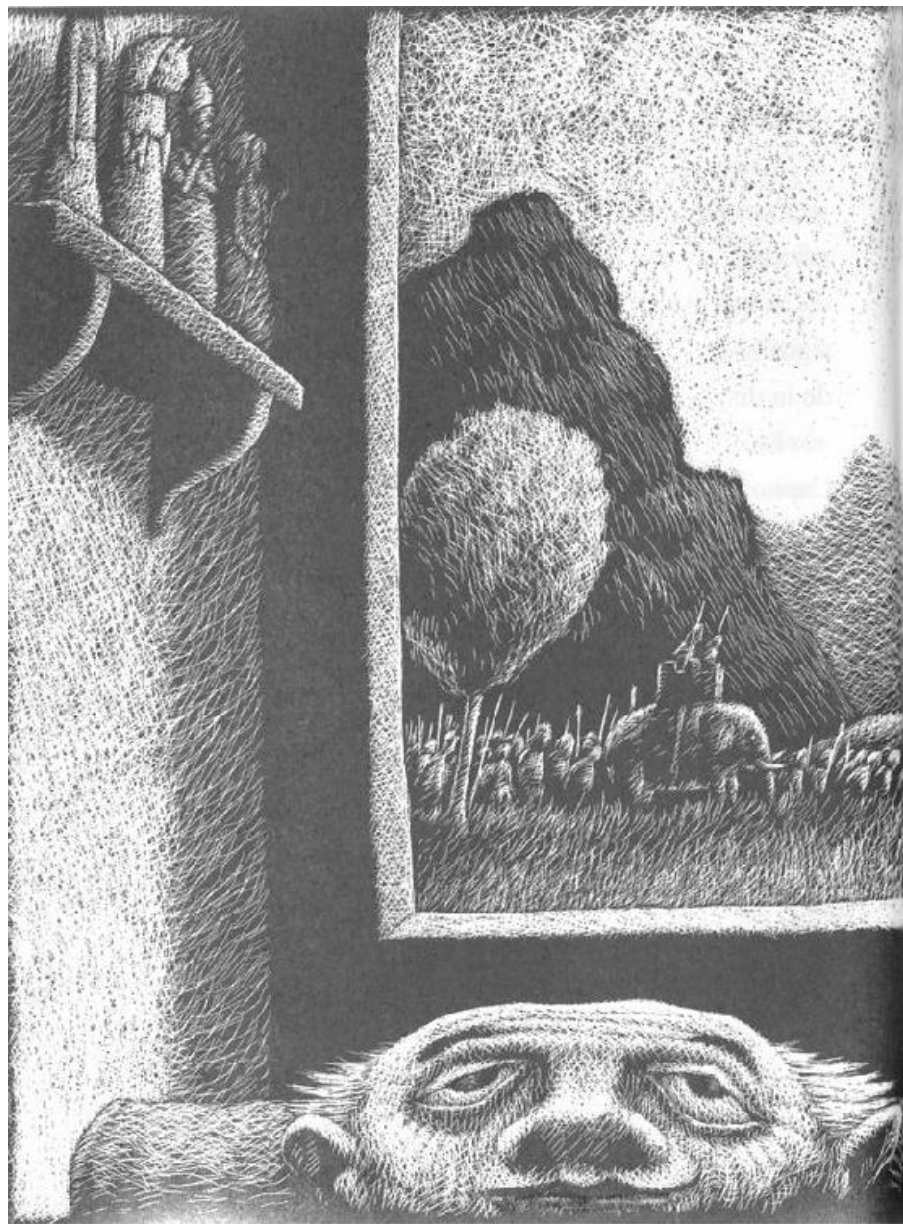
Et Camille mourut dans son lit à quatre-vingts ans passés – un très grand âge pour l'époque.

Mais qu'était-il arrivé au second héros de cette histoire, le brave Manlius Capitolinus ? Son sort, hélas, ne fut pas aussi glorieux. Manlius avait dérobé une partie de l'or de la rançon pour racheter les dettes que les plébéiens(10) avaient accumulées envers la noblesse. Arrêté, il fut condamné à mort par Camille, qui le fit décapiter. Après quoi, selon la coutume, son corps fut jeté du haut de la roche Tarpéienne.

Ce qui donna lieu au dicton suivant, qui signifie que la gloire est bien souvent suivie de la disgrâce :

« La roche Tarpéienne est toujours près du Capitole. »





V

LES GUERRES PUNIQUES (1)

Le Lion de Libye (218-216 AV. J.-C.)

APPIUS PUBLICOLA était maintenant un très vieil homme – pas loin de soixante ans. Il était étendu sur son lit, la tête enfoncée dans le traversin, son maigre corps recouvert d'une simple couverture de laine marron. À côté du lit, sur une petite étagère fixée au mur, les statuettes de terre des dieux lares⁽¹¹⁾ montaient la garde. Dans le cadre de la fenêtre, les champs d'orge dans la pleine force d'août resplendissaient.

Mais ce spectacle ne pouvait être d'aucun réconfort pour le vieil homme. Car il ne faisait de doute pour personne qu'Appius allait mourir. Pas d'une maladie précise, mais épuisé par la longue vie qui s'achevait paisiblement sur ce lopin de terre de Romagne.

Calpurnia, l'épouse du vieillard, était morte depuis plusieurs années. Cependant, en ces heures qu'il savait dernières, Appius n'était pas seul. À son chevet se tenaient deux de ses fils, Brutus et Pompilius, paysans comme leur père. Une seule de ses belles-filles, Octavia, femme de Brutus, avait accompagné son mari. Et trois de ses petits-enfants, une fille et deux garçons, se trouvaient également auprès de lui. Aurélius – cinq ans – qui, depuis un moment, se tortillait sur son tabouret, osa poser la question qui le taraudait depuis longtemps :

— Dis, grand-père, puisque tu vas bientôt te retrouver sur l'Olympe, tu ne pourrais pas nous raconter tes guerres ?

Un soupir fusa d'entre les lèvres craquelées du vieil homme. Mais l'œil qu'il leva vers le garçonnet aux cheveux ébouriffés était toujours vif, d'un bleu limpide.

— Mes guerres ? commença-t-il d'une voix qui chevrotait. Je comprends qu'un garçon de ton âge s'y intéresse. Moi aussi, quand j'étais jeune, je ne rêvais que de coups d'épée, de gloire, et de la grandeur de Rome. Cependant, quand on est au milieu du combat et qu'on voit ses compagnons tomber, je te prie de croire qu'on ne regarde plus la guerre avec les mêmes yeux. Mais je sais bien que ce

n'est pas cela que tu veux entendre. Alors écoute.

Le vieil homme, avec un effort visible, se redressa sur son traversin et entama son récit :

— J'ai été mobilisé en 534(12). À l'époque, je venais tout juste d'avoir dix-sept ans, l'âge légal pour servir dans les légions. La raison de cette mobilisation était Carthage(13). Tu connais un peu l'histoire de ton pays, n'est-ce pas, Aurélius ? Je vais quand même tâcher de te rafraîchir la mémoire.

« Cinquante ans avant l'histoire que je suis en train de te raconter, une guerre terrible avait opposé Rome à Carthage pour la maîtrise de la Méditerranée. On l'a appelée la "première guerre punique", à cause de l'origine phénicienne de nos adversaires, les *Poeni*. Cette guerre s'est étendue sur vingt-quatre longues années. C'est que chacun des deux États la voulait pour lui tout seul, cette mer !



« Après des combats farouches, ce fut Rome qui emporta la victoire, en prenant aux Carthaginois trois îles importantes : la Sicile, la Sardaigne et la Corse. Ainsi, leur principal axe maritime de commerce coupé, nos ennemis se trouvaient très affaiblis économiquement. Néanmoins, le temps passant, les Carthaginois renouvelèrent leurs forces, et voulurent reconquérir ce qu'ils avaient perdu.

— Grand-père, grand-père, tu m'ennuies avec ces histoires, grommela Aurélius d'un ton chagrin. Raconte tes batailles !

— Mais ces histoires, c'est de l'Histoire, mon garçon. Tu devrais m'écouter avec un peu plus d'attention, si tu veux comprendre quelque chose.

Le vieil homme, sourcils froncés, faussement sévère, s'était redressé un peu plus et menaçait de l'index son petit-fils. Mais l'effort était trop grand, et il retomba vite sur le traversin.

— Où en étais-je ? Tu m'as fait perdre le fil, à cause de ton impatience. Ah oui ! J'ai donc été mobilisé, et j'ai rejoint une caserne

aux environs de Rome. Là, j'ai passé six mois d'entraînement si durs que tu ne peux pas en avoir une idée. Le maniement du glaive et du *pilum*(14), creuser des tranchées, élever des palissades. Et les marches ! Des marches de cinquante kilomètres en plein soleil, avec notre équipement complet sur le dos, soit quarante bons kilos.

— Quarante kilos !

— Pas un de moins, mon garçon. La cuirasse en lanières de cuir doublé d'acier. Le casque en cuivre. Le bouclier rectangulaire formé de deux planches de pin renforcées de métal. Le glaive court. Trois ou quatre *pila*. Une gourde avec trois litres d'eau. Le baluchon avec une semaine de vivres. Les couvertures pour la nuit. On atteint vite le compte, je te prie de le croire.

« Mais enfin, au bout de six mois, je crois que je faisais un légionnaire honorable. Il était temps, parce que nos ennemis les Carthaginois arrivaient. Ils n'avaient pas attaqué par la mer, comme lors de la première guerre. Mais en passant par l'Espagne et en traversant la Gaule. Déjà, ils s'apprêtaient à franchir les Alpes pour attaquer Rome. Et qui était à la tête de leur armée ? Hannibal !

— Hannibal ? Le lion de Libye ? cria triomphalement le petit Aurélius.

— Eh bien, mon garçon, je constate que tu connais tout de même un peu l'histoire de ton pays, souffla le vieux légionnaire. Tu as raison, c'est bien le surnom qu'on a donné au chef des Carthaginois. Aujourd'hui, beaucoup de temps a coulé. On considère Hannibal à la manière d'une grande figure du passé, un valeureux adversaire. Mais à l'époque de mes dix-sept ans, je te jure que le seul énoncé de son nom faisait trembler les plus courageux.

— Parle-moi encore de lui, grand-père !

— Mais que pourrais-je te dire de plus ? Je n'ai jamais rencontré Hannibal en face, sinon il est probable que je n'aurais pas vécu jusqu'à cet âge avancé. D'ailleurs, Hannibal ne se distinguait en rien de ses soldats. Il était vêtu comme eux, armé comme eux. Il mangeait la même nourriture que la troupe, dormait enroulé dans une simple couverture, entre les sentinelles. Mais à la bataille, il se tenait toujours au premier rang, de même qu'il était le dernier à tourner bride à la fin des combats.

« Mais assez, avec cet Hannibal de malheur ! J'étais en train de te raconter que l'armée de Carthage était sur le point de traverser les Alpes avec l'intention de marcher sur Rome. Une armée grosse de soixante mille hommes, dont dix mille cavaliers, avec trente-sept éléphants de guerre.

— Des éléphants ?

— Mais oui, Aurélius. Des bêtes venues d'Afrique, aussi grandes qu'une maison, qui pouvaient porter sur leur dos une demi-douzaine

d'archers, possédaient une trompe capable de projeter un homme à vingt pas, et des défenses plus meurtrières que l'épieu le plus aiguisé.

— Tu les as vus de près, grand-père ?

— Oh ! De bien assez près, tu peux me croire. Mais quand même dissimulé derrière des rochers. Car je faisais partie d'un groupe d'avant-garde que notre consul, Caius Flaminius, avait envoyé dans les contreforts des Alpes pour surveiller l'avance de l'ennemi. Un ennemi impressionnant, car les Carthaginois, reconnaissables à leur armure de bronze et leur casque pointu, étaient accompagnés de mercenaires venus de nombreux pays : hoplites grecs avec leurs longues piques, frondeurs baléares aux besaces gonflées de lourdes boules d'argile, archers africains au corps couvert de tatouages effrayants, et même des colosses blonds qui avançaient torse nu : nos vieux ennemis les Gaulois !

— Je comprends, tu as dû avoir une peur de tous les diables, grand-père !

— Peur ? Un soldat de Rome n'éprouve pas la peur, jeune homme, sache-le ! Et puis, nous avons reçu le secours d'un allié. Un allié qui s'appelle l'hiver. Les Alpes sont de très hautes montagnes, et les sentiers suivis par Hannibal à travers les cols plafonnaient jusqu'à trois mille mètres. À la fin septembre, l'armée carthaginoise piétinait encore sur les sommets. Un vent froid s'est mis à balayer les cols, et la neige est tombée, de plus en plus drue.

« Les mules et les chevaux des envahisseurs glissaient, chutaient dans des ravins. Les hommes, pour une bonne part venus de pays chauds, maugréaient, tombaient malades. Et, surtout, les éléphants moururent en grand nombre. En si grand nombre que, lorsque Hannibal parvint enfin dans la plaine du Pô, à la fin de l'hiver, un seul avait survécu.

— Alors vous avez gagné la guerre, grand-père ? balbutia le petit Aurélius, un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

— Hélas, même en comptant les pertes considérables causées par la traversée des Alpes et la neige, les Carthaginois étaient encore forts. Et apparemment plus que jamais décidés à venger leur défaite passée en forçant les portes de Rome.



« Flaminius avait mis en branle son armée, avec le projet d'attaquer tandis qu'Hannibal se déployait en Etrurie. Moi, j'avais rejoint le gros de la troupe. Déjà un ordre passait de rang en

rang : “Repérez le borgne et tuez-le !”

— Le borgne ?

— Oui, Hannibal en personne ! Il venait, dit-on, de perdre un œil dans les marais malsains du nord de l'Étrurie. Une infection mal soignée. Ainsi, il serait repérable. Malheureusement, lorsque nous l'avons reconnu, il fondait déjà sur nous, à la tête de sa cavalerie. C'était un jour où le brouillard levé des marais était à couper au couteau. Les Carthaginois, selon une vieille tactique, avaient enveloppé de chiffons les sabots de leurs chevaux. Nous ne les avons pas entendus venir. Et ce fut le désastre.

« Bousculées, piétinées, les légions ont rompu leur bel ordre de marche. Nous avons dû nous battre par petits groupes isolés, sans ordre de nos chefs, harcelés par des guerriers hurlants qui semblaient surgir de nulle part. J'ai reçu une première blessure au flanc, un javelot. Puis une seconde, cette fois un coup d'épée, qui m'a emporté un morceau d'épaule. Quand j'ai appris par un fuyard que le consul venait d'être tué, je me suis enfui à mon tour, rampant parmi les morts et les mourants. Et ce n'est sans doute qu'à un miracle que je dois la vie.

« Cette déroute sanglante fut par la suite appelée la bataille du lac Trasimène. Un souvenir qui a du mal à remonter à ma mémoire, mes pauvres enfants.

Le vieil homme se tut, ferma les yeux. Ceux qui l'entouraient purent un instant le croire mort. Mais un long soupir échappé de la bouche à moitié édentée rassura la famille assemblée. Appius battit des paupières, et sa voix chevrotante reprit le fil de son récit.

— Pour une raison inexpiquée, les Carthaginois ne profitèrent pas de leur victoire pour fondre sur Rome. Sans doute avaient-ils eux aussi subi de lourdes pertes et Hannibal, en bon général qu'il était, préférait attendre que ses hommes se soient reposés et les blessés guéris. Sans doute espérait-il aussi recevoir des renforts. Aussi s'établit-il dans la plaine du Pô et, selon une tradition bien établie, s'employa à piller tout le nord de l'Italie.

« Rome, de son côté, reconstituait ses forces. C'est ainsi que, deux ans plus tard, je me suis retrouvé au sein d'une nouvelle légion, sous le commandement du consul Émile. Nous étions quatre-vingt-dix mille ! Et nos ennemis, cinquante mille seulement, car les renforts espérés par Hannibal ne sont jamais arrivés. La rencontre que nous pensions décisive eut lieu en Apulie, près de la petite cité de Cannes(15). Alors... alors...

— Quoi, grand-père ? Quoi ?

— Quoi ? Même après tout ce temps, les mots ont du mal à franchir mes lèvres. À tel point que je me refuse à vous conter le détail du combat. Sachez seulement que ce qui s'était passé à Trasimène se

reproduisit à Cannes. Cet Hannibal était bien un démon ! Avec des forces presque deux fois inférieures en nombre, il a fondu sur nous comme la foudre, nous a encerclés, laminés. J'ai encore reçu trois blessures avant de m'effondrer. Autour de moi gisaient les corps de cinquante mille Romains. Quatre-vingts sénateurs avaient péri, ainsi que nos deux consuls, Émile et Varron.

« Cannes est considérée aujourd'hui encore comme la plus grande défaite romaine. Dans la ville où j'avais trouvé refuge avec les autres survivants, tous les citoyens gémissaient, et les hommes se couvraient la tête de cendres. Pour se concilier les dieux, les prêtres ont ordonné des sacrifices – y compris humains.

— Tu veux dire qu'on a égorgé des hommes de la même façon qu'on égorge des bœufs, grand-père ?

— Eh bien, quatre prisonniers seulement. Deux Gaulois et deux Numides(16). Fut-ce grâce à ces sacrifices ? Ou parce qu'Hannibal était aussi épuisé que nous ? À cette occasion encore il ne se risqua pas à attaquer Rome. Au contraire, il est passé au large de nos murs, poursuivant son chemin vers la Grèce, pour des conquêtes qu'il devait espérer plus faciles. Cela a permis à Rome de reprendre une nouvelle fois des forces et de lever de nouvelles légions.

— Il va y avoir encore des batailles ? Raconte, grand-père ! Raconte !

— Un peu de patience, mon petit. Quelqu'un ne pourrait-il aller me chercher un gobelet d'eau au puits ? J'ai grand soif, à parler ainsi.

Ce ne fut que lorsque Octavia eut apporté l'eau fraîche qu'Appius, après s'être longuement désaltéré, reprit le fil de son histoire...





VI

LES GUERRES PUNIQUES (2)

L'enfant chéri des dieux (214-202 av. J.-C.)

LE VIEIL homme venait de boire à petites gorgées, dans un gobelet de grès, l'eau qu'Octavia était allée quérir au puits. Il respirait avec difficulté et, lorsqu'il reprit son récit, sa voix était si faible que toute la famille dut se serrer autour du lit afin de pouvoir entendre.

Aurélius descendit même de son tabouret pour s'agenouiller le plus près possible de son grand-père, le menton dans les mains, les coudes appuyés sur la couche où le moribond mobilisait ses dernières forces. Enfin, la seconde partie du récit commença.

— Quatre ans ont passé depuis la terrible défaite de Cannes. Hannibal est toujours en Europe, où il guerroye dans le Péloponnèse⁽¹⁷⁾. À Rome, un nouveau consul a été nommé, Marcellus. Ce Marcellus avait réussi à convaincre le sénat de le laisser monter une expédition maritime contre Syracuse.

— Syracuse, grand-père ?

— Oh ! tu devrais connaître au moins ce nom. C'est, ou plutôt c'était une grande et belle ville fortifiée, située sur la côte de la Sicile. Un port édifié à l'origine par les Crétois, il me semble, mais, depuis longtemps, les Carthaginois l'occupaient et en avaient fait une place forte réputée imprenable, d'où ils lançaient leurs raids de pirateries contre nos côtes et nos convois. On disait à l'époque que Syracuse était un pont entre l'Europe et l'Afrique. Ce pont, il fallait le couper.

« Nous avons donc embarqué sur une armada de cent quatre-vingts trirèmes – ces vaisseaux de guerre mus par trois rangées de rames manœuvrées par des esclaves. Nous n'étions que deux légions, vingt mille hommes. Le sénat, à ce qu'on murmurait, ne croyait pas véritablement en la réussite du plan de Marcellus.

— Et toi, grand-père ?



— Moi ? Je suis un paysan, tu le sais, comme tous les soldats de Rome. Des hommes de la terre, pas des marins. C'était la première fois de ma vie que je prenais la mer, la plupart des légionnaires aussi. Alors, durant les trois jours que dura la traversée, je n'ai pas fait autre chose que me cramponner au bastingage et vomir quand ça secouait trop ! Mes compagnons ne faisaient pas mieux. Et, lorsque la mer se calmait, nous étions bien assez occupés à laisser notre estomac se dénouer pour penser au sort de Rome et à la prochaine bataille.

« Quand, au soleil levant, les murailles roses de Syracuse se sont dégagées de la brume devant la proue des bateaux, je te prie de croire que nous étions soulagés. Tout, plutôt que demeurer une heure de plus sur ces maudits bateaux !

« L'escadre s'est mise en formation d'abordage. Mes camarades et moi étions au coude à coude, la main droite crispée sur la hampe du *pilum*, le bras gauche rendu douloureux par le poids du bouclier. Des cris d'excitation retentissaient. Des nuées de mouettes jacassantes nous survolaient, semblant nous répondre. Nous n'étions plus qu'à moins d'un mille nautique des remparts. Et c'est alors qu'un événement épouvantable s'est produit.

— Quoi, grand-père ? Quoi ??

— S'il te plaît, laisse-moi souffler, gémit le vieillard d'une voix à peine perceptible.

Sa main tremblante se porta à son front et couvrit un instant ses yeux, comme si l'homme voulait échapper à de terribles visions venues du passé.

— D'un seul coup, l'ensemble de la flotte fut enveloppé d'une lueur fulgurante. On aurait dit que la foudre de Jupiter lui-même frappait nos vaisseaux. Beaucoup s'enflammèrent, aussi facilement qu'une brassée de bois bien sec. Les voiles s'embrasaient en un clin d'œil, les mâts s'abattaient, marins et soldats n'avaient pas d'autre solution que sauter à l'eau pour échapper au feu.

« Ce fut... terrible, affreux. En quelques minutes, des milliers périrent, brûlés vifs, ou entraînés dans les fonds à cause du poids des

armures et de l'équipement. Épargné par les flammes, j'ai réussi à m'accrocher à un morceau de mât qui flottait. C'est ainsi que je fus parmi ceux qui réussirent à toucher la rive à peu près indemnes. Là, nous vîmes ce qui lançait ces éclairs.

« Non pas la main du roi des dieux, mais de grands miroirs alignés le long des remparts, de gigantesques miroirs de cuivre qui reflétaient la lumière du soleil et la renvoyaient en rayons ardents d'une intensité mortelle. Nous avons dû les briser un par un, ou les jeter au pied des murailles, au prix d'un combat au corps à corps acharné avec les défenseurs.

« Les Carthaginois, heureusement, n'étaient pas très nombreux. Le gros de leur armée se trouvait en Grèce et au sud de l'Italie. Et les soldats qui restaient pensaient sans doute que leur arme secrète suffirait à nous repousser. Cela n'a pas été le cas. Il n'empêche que nous avons dû nous battre de ruelle en ruelle, de place en place, avant que Syracuse ne soit prise. Notre première victoire sur les Carthaginois depuis des lustres !

— Grand-père, ces miroirs qui ont brûlé les bateaux, c'était une invention des Carthaginois ?

— Pas exactement, mon petit. Il s'agit de l'invention d'un seul homme, un savant carthaginois nommé Archimède(18). Cela, je ne l'ai su que plus tard. On affirme maintenant que ce savant était un génie, qui a découvert certaines mystérieuses propriétés de la nature. C'est bien possible. Mais, à l'époque de la prise de Syracuse, ce n'était qu'un ennemi ayant causé la mort de milliers des nôtres.

« D'ailleurs, lui aussi a trouvé la mort au cours de cette journée. Un de nos soldats a découvert cet Archimède dans son jardin, alors qu'il était en train de tracer des formules sur le sable avec sa canne. Peut-être ignorait-il la réalité des combats. En tout cas, le vieux savant était si préoccupé qu'il n'a pas entendu approcher le légionnaire. Et il a péri cloué au sol d'un coup de lance. C'est un fait que j'ai entendu raconter le soir de la bataille. Sans doute n'est-il pas très glorieux. Mais c'était la guerre, n'est-ce pas ?

« En outre, pour effacer toute trace des inventions maléfiques d'Archimède, Marcellus a ordonné que la bibliothèque de la ville soit incendiée. Il paraît que c'était la plus importante du monde. Pendant la nuit, le feu s'est communiqué aux bâtiments voisins, et Syracuse a entièrement brûlé. La guerre, mes enfants... la guerre.

« Mais je m'épuise. Me permettez-vous une nouvelle pause ? Je vous le promets, ce sera la dernière.



Cette fois, le vieil homme demeura longtemps paupières closes, si immobile et roide qu'il semblait ne même plus respirer. Enfin, alors que le soleil baissait sur la riche plaine de Campanie, le visage flétri s'anima à nouveau.

— Je dois me hâter de terminer, si vous voulez entendre la fin de mes aventures guerrières. Même ma mémoire me joue des tours. Où en étais-je ?

— Syracuse, grand-père, Syracuse !

— Bien sûr, la fin de Syracuse. Le moment est donc venu de faire monter sur scène l'un des plus glorieux consuls de toute l'histoire de Rome. Le plus glorieux, peut-être.

« Tandis que brûlait la ville d'Archimède, ce consul, âgé de tout juste vingt ans, avait réussi à emporter une autre citadelle carthaginoise, en Espagne cette fois : le port de Carthagène. Encore une forteresse réputée imprenable, parce que bâtie sur une colline, entre un lac et la mer. Avant de donner l'assaut, le jeune consul avait attentivement étudié le mouvement des marées, et déterminé le moment du reflux où son armée pourrait passer presque à pied sec. Aussi déclara-t-il à ses troupes :

“Soldats, je suis le protégé de Neptune ! D'ici peu, le dieu qui veille sur moi ordonnera aux flots de reculer. Ainsi, nous pourrons investir cette citadelle sans éveiller la méfiance de nos ennemis !”

« Effectivement, les flots reculèrent, Carthagène fut prise, et Rome célébra bientôt la gloire du protégé de Neptune. Mais je crois bien que je n'ai pas encore prononcé son nom. Il s'appelait...

— Publius Cornélius Scipion, l'enfant chéri des dieux !

Le vieillard eut un sourire silencieux et tendit un bras tremblant pour ébouriffer la tignasse du garçon penché vers lui.

— Je constate que la gloire survit aux années. Tu as raison, mon garçon. C'est bien ainsi que l'on a surnommé cet astucieux général. Un surnom dont il ne devait jamais démeriter car, par la suite, Scipion

remporta de nombreuses autres victoires en Espagne, jusqu'à en chasser à tout jamais les Carthaginois.

« Mais ce n'était pas suffisant. Afin de vaincre définitivement Carthage, il fallait porter la guerre sur son territoire – en Afrique. Pour cette expédition décisive, Scipion réunit quatre-vingt mille hommes. J'en étais. Mais ce devait être ma dernière campagne. Dix-sept ans étaient passés depuis mon enrôlement. À trente-quatre ans, j'avais récolté pas moins de douze blessures. J'étais épuisé, usé. Pas tant qu'aujourd'hui, certes ! Mais je me sentais bien fatigué quand même.

« Oh ! je ne me plaignais pas. Ou le moins possible. Je ne faisais que mener la vie d'un légionnaire ordinaire. Combattre, marcher, se battre encore, et marcher, marcher sous le soleil et dans la pluie, à travers les montagnes alpines et les déserts brûlants d'Afrique, en portant mes quarante kilos sur le dos, comme une tortue sa carapace...

« Scipion nous menait durement. Mais nous le vénérions à l'égal d'un dieu. Il était jeune, beau, fort, juste, pieux. Quand il passait parmi nous sur son cheval blanc, avec sa cuirasse dorée et son casque à cimier écarlate, comme nous l'acclamions !

« Mais il fallait bien que sonne l'heure de la bataille. Hannibal, le fameux Hannibal, était revenu de Grèce. C'est lui – le Lion de Libye – que nous allions affronter.

« Il y eut entre les deux généraux, dans la tente de Scipion, une entrevue qui demeurerait toujours secrète. D'ultimes pourparlers pour une paix impossible, murmurait-on. Ces pourparlers échouèrent mais, ce qui est sûr, c'est que les deux chefs s'apprécièrent. Néanmoins, plus rien ne pouvait empêcher le combat. Il se produisit sur la plaine de Zama. Nous étions en été 551(19). Une saison étouffante de chaleur sèche et cuisante. Scipion avait fait alliance avec le prince numide Masinissa, qui aligna à nos côtés vingt mille cavaliers, des guerriers impitoyables, au corps entièrement recouvert de mailles d'acier noir, et maniant comme personne un arc à double courbure.

« La bataille s'engagea. Ce qui avait fait jusqu'alors la force des Carthaginois, c'était justement leur cavalerie, qui réussissait toujours à envelopper nos lignes pour les disloquer sous des charges incessantes. Mais Scipion avait depuis longtemps percé à jour cette tactique. Il nous avait scindés en petits groupes plus mobiles et, grâce à l'aide efficace des cavaliers numides, nous avons tenu bon. Je vous prie de le croire, ce fut une rude bataille. Elle dura jusqu'à la tombée de la nuit. J'y récoltai un méchant coup d'épée, ma treizième et dernière blessure, à laquelle je dois ces douleurs dans les reins qui, la vieillesse venue, ont fini par me clouer définitivement sur ce lit.

« J'ai vu de mes yeux vu, dans le tumulte du combat, Hannibal et Scipion s'affronter en combat singulier, le premier sur son cheval arabe noir comme la suie, le second sur son destrier blanc. Leur

seconde rencontre, moins amicale que la précédente !

« Hannibal était alors âgé de quarante-six ans. À la suite de la perte de son œil, il était, disait-on, presque aveugle. Cela ne l'empêchait pas de se battre comme un jeune homme. Il réussit à porter un coup si rude à Scipion que notre général fut désarçonné. Mais les dieux surent protéger leur enfant chéri. Un groupe de Numides arriva à point nommé, et Hannibal dut rompre le combat. La bataille tournait à notre avantage, les troupes de Carthage, disloquées, s'enfuyaient dans la plaine. Personne ne revit Hannibal qui, ainsi qu'on l'apprendrait plus tard, s'était réfugié en Grèce, où il devait un peu plus tard terminer sa vie.

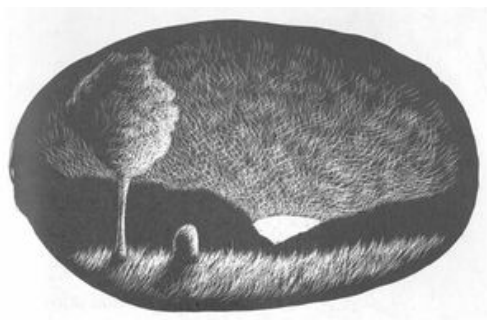
« Du jour de cette éclatante victoire, notre consul reçut le nom de Scipion l'Africain. Jusqu'à sa mort, voici peu d'années, il demeura comme vous le savez le plus populaire de nos généraux. Il devint aussi très riche. Quant à moi...

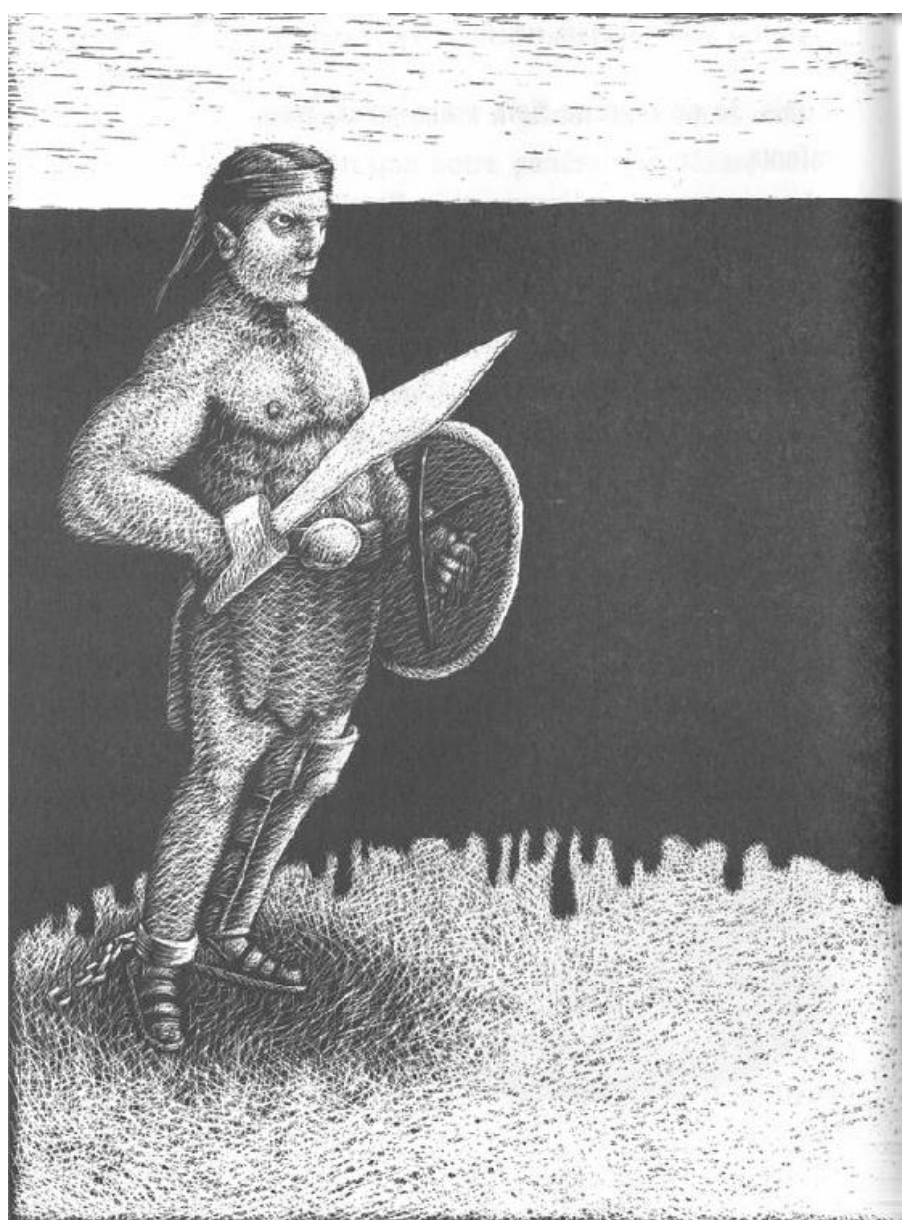
— Quoi, grand-père ?

Le vieil homme avait fermé les yeux.

— Moi, souffla-t-il, j'ai juste eu de quoi faire construire, avec ma prime de démobilisation, cette petite maison où vous vous trouvez réunis. Je ne regrette rien, vous savez, mes enfants...

Le vieux soldat s'interrompit. Et c'est en vain que la famille réunie attendit une ultime confidence sur les lèvres desséchées du vieil homme. Sa poitrine ne se soulevait plus, son visage ridé présentait une mine apaisée. Son récit achevé, Appius Publicola était mort en paix.





VII

LA GRANDE RÉVOLTE DES ESCLAVES

Spartacus, gladiateur (73 AV. J.-C.)

LES QUATRE gladiateurs s'alignent face à la tribune. Le soleil déjà chaud de la fin du printemps s'abat dans l'amphithéâtre. L'épiderme des combattants est luisant de sueur, leur ombre fait une tache bien noire sur le sable de l'arène.

Tous lèvent le bras droit et, d'une seule voix, lancent le salut rituel :
— Ceux qui vont mourir vous saluent !

Dans la tribune, une dizaine de personnes sont rassemblées. Nous ne sommes pas ici dans le majestueux Colisée de Rome, qui peut contenir cinquante mille spectateurs et où il est courant de voir cinq mille gladiateurs s'affronter au cours d'une seule journée. Pour l'heure, il s'agit d'un « combat privé », abrité dans un simple petit cirque aux parois de bois. C'est celui du *lanista*⁽²⁰⁾ Lentulus Batiatus, qui dirige, aux environs de Capoue, la meilleure école de gladiateurs de toute l'Italie.

Ce Batiatus est un homme ventripotent, à la barbe en désordre, à la peau grasse, et qui porte toujours des tuniques tachées destinées à masquer sa richesse. Être marchand de chair humaine, ça rapporte !

Batiatus lève la main, les bagues serties de pierres précieuses qu'il porte à chaque doigt brillent joyeusement sous les feux du soleil. Dans l'arène, les gladiateurs, placés par paire l'un en face de l'autre, fléchissent les genoux. Et commencent à piétiner le sable avec prudence, chacun guettant la faiblesse de son adversaire. Ils se connaissent bien : pendant des mois, ils ont vécu côte à côte dans la caserne du *lanista*, s'entraînant, mangeant, dormant ensemble.

Certes, le premier commandement des gladiateurs est : « Tu n'auras pas d'ami. » Pourtant, il est visible que cette vie commune a émoussé l'agressivité des combattants. Les premières passes manquent d'ardeur, et les spectateurs s'en aperçoivent bien. Là-haut, sous le *velum*, cette grande toile pourpre protégeant les gradins du soleil, les spectateurs commencent à s'agiter, à protester :

— Un peu de nerf !

— Regardez-les, ils combattent comme des coqs trop bien nourris !

— Ou des poules mouillées !

Le noble Romain qui a payé le combat hoche la tête d'un air méprisant. C'est un quadragénaire massif, au visage sanguin, drapé dans une toge brodée d'or. Son nom est Marcus Licinius Crassus. C'est un des hommes les plus riches de Rome. Crassus est venu chez Batiatus avec des dames fardées et pomponnées, installées sur des litières portées par des esclaves. Pour impressionner ses amies, il a exigé que la rencontre soit un combat à mort. Batiatus aurait préféré garder ses gladiateurs vivants. Un bon gladiateur est une denrée précieuse qu'il est dommage de gâcher inutilement. Mais il a été grassement payé, alors...

Crassus a tenu en outre à ce que les duellistes se battent sans armure – pour « qu'on voie mieux couler le sang ».

— J'ai payé assez cher, grogne-t-il en se tournant vers son hôte. Tes gladiateurs retiennent leurs coups. Ils sont trop bons amis. Qu'on leur donne le fouet !

Batiatus soupire, fait un geste autoritaire en direction de l'entraîneur, un Grec borgne qui, dans l'arène, surveille de près les combattants. Son fouet cingle dans l'air, s'abat sur le dos du combattant le plus léthargique, le mirmillon(21) – un Gaulois du nom de Bracos. Le mirmillon sursaute. Son adversaire, le gigantesque Nubien Draba, combat avec les armes du rétiaire, trident et filet. Il en profite pour porter à Bracos un coup de pointes. Le mirmillon a le réflexe de se couvrir le flanc de son bouclier rectangulaire.

Cette fois, c'est bien parti !

Les deux hommes formant l'autre paire semblent de force égale. Ils se mesurent avec des feintes et des bonds de danseurs qui font voler la poussière. Pourtant, Gannicus le Samnite(22), malgré le bouclier oblong qui lui protège le corps des épaules aux chevilles, ne peut éviter un coup latéral qui griffe sa poitrine. Aussitôt, le sang vermeil jaillit. Spectacle apprécié, salué par les cris émoustillés des dames.

Celui qui vient de le blesser est un Thrace(23). L'homme n'a au bras gauche qu'un petit bouclier rond. Mais, de la main droite, il manie avec une redoutable efficacité une longue épée courbe en forme de serpe, la *sica*.

Ce Thrace vient effectivement de Thrace. C'est un homme de taille moyenne mais admirablement proportionné. Ses yeux sont d'un bleu perçant, une longue crinière brune balaie ses épaules musclées striées de fines cicatrices. Son visage est beau, même si un nez cassé lui donne un aspect farouche.

On ne lui connaît qu'un nom : Spartacus.



Spartacus est né dans une région très pauvre de son petit royaume. Fils de berger, il crut échapper à sa misérable condition en s'engageant comme auxiliaire dans l'armée d'occupation romaine. Mais, quand on lui demanda de combattre son propre peuple, il déserta. Repris, il fut réduit en esclavage et connut le sort le plus terrible qu'on puisse réserver à un homme : les mines d'argent à ciel ouvert d'Éthiopie. Sous le fouet des gardiens, sous la morsure du soleil, Spartacus sentit en lui gonfler la haine : haine des Romains, haine de l'esclavage.

Mille fois il aurait dû mourir ! La haine le garda en vie. Et le miracle survint. Un jour arriva aux abords de la mine un Grec monté sur une mule et protégé de la chaleur par un vaste parasol en plumes d'autruche que brandissait un esclave numide. Ce Grec s'appelait Atarxacès et sa mission était d'acheter des esclaves pour l'école de Batiatus. Il palpa les muscles de Spartacus et inspecta ses dents, précisant en riant à l'intention des soldats :

— Un esclave est comme un cheval. C'est à sa dentition qu'on reconnaît sa valeur !

Spartacus fut choisi, avec une dizaine d'autres costauds. À peine arrivés au domaine de Batiatus, les futurs gladiateurs furent réunis dans la cour. Et c'est le *lanista* en personne qui, dressé en haut des marches de sa villa, leur tint ce discours :

— Vous êtes ici pour apprendre à vous battre dans l'arène. Vous serez bien traités, bien soignés, bien nourris. Si vous vous montrez disciplinés et ardents au combat, vous bénéficierez même de la compagnie de femmes. Les meilleurs d'entre vous iront jusqu'à Rome. Et ceux qui survivront pourront, au bout de quelques années, racheter leur liberté, ou devenir des gladiateurs libres et gagner des fortunes !

Et l'entraînement des gladiateurs commença. D'abord avec des épées de bois, ensuite avec de vraies armes. Au début avec des mannequins articulés, puis entre eux. On leur apprit à dispenser la mort rapide (coups au cœur ou à la gorge), la mort lente (au ventre), l'immobilisation de l'adversaire en lui tranchant les jarrets ou le bras.

Cet entraînement, Spartacus s'y adonna avec conscience, comme tous ses compagnons. Et vint ce jour où, à cause de la fantaisie de Crassus, quatre de ces gladiateurs allaient livrer un vrai combat, dont l'issue serait la mort pour deux d'entre eux.

Spartacus feinte, sa sica traverse la hanche du Samnite. Dans la tribune, des glapissements excités se font entendre.

— *Hoc habet*(24) ! murmure Crassus en connaisseur.

Le Samnite s'est effondré. Il grimace, presse la paume sur sa blessure. Sabre pointé, Spartacus rencontre le regard suppliant de son adversaire. Mais que peut-il faire ? Seulement lever les yeux vers la tribune, et attendre le verdict en feignant l'impassibilité.

— Beau combat, s'empresse de balbutier Batiatus. Et si nous l'arrêtons là ? Cet homme s'est bien battu.

— Vraiment ? ironise Crassus. Qu'en pensent ces nobles dames ?

— C'est un lâche ! jette d'un ton méprisant l'une des femmes, la rousse Claudia, tout en suçotant une figue.

— C'est un lourdaud, il ne mérite pas de vivre, renchérit la brune Julia en trempant ses lèvres violettes dans une coupe de vin du Vésuve.

— Alors...

D'un geste brusque, Crassus tend le bras, pouce tourné vers le bas(25). Dans l'arène, Spartacus hésite à peine.

— Désolé pour toi, mais je dois le faire, murmure-t-il.

Et il plonge sa lame dans la gorge du Samnite.

Les spectateurs ont à peine le temps de souffler que le second combat se termine à son tour. Draba a réussi à coiffer le Gaulois Bracos de son filet. Déséquilibré, le mirmillon s'affale sur les reins. Aussitôt, le trident du rétiaire pointe vers sa gorge. Un seul coup d'œil en direction de la tribune suffit au Nubien pour connaître la sentence des pouces. Et les trois dents triangulaires percent la gorge palpitante.

— Eh bien, nobles invités ! glousse Batiatus en frottant sur sa panse des paumes si moites qu'elles maculent sa tunique de traces graiseuses. J'espère que vous êtes satisfaits, maintenant ?

À sa profonde consternation, Crassus, qui vient de consulter sa cour chamarrée, susurre :

— Pas tout à fait, mon cher Batiatus. Puisqu'il nous reste deux bons éléments, nous aimerions voir le rétiaire affronter le Thrace. Pour la finale, comprends-tu ?



— Vous n’y pensez pas ! Mes deux meilleurs gladiateurs ! Vous voulez ma ruine ! pleurniche Batiatus avec, dans la voix, des sanglots si peu convaincants que Crassus ne fait qu’en rire.

— Du tout, l’ami ! Ta fortune, bien au contraire ! Si je te disais que j’ajoute deux cent mille sesterces(26) aux trois cent mille que j’ai déjà payées ?

Comment résister à un tel argument ! Pour se donner une contenance, le *lanista* soupire bruyamment, hausse les épaules, et le combat reprend. Avance, recul, attaque, parade, sifflement du filet lancé d’une main adroite, heurt métallique de la sica contre la fourche du trident. Cependant, aussi aguerri que soit Spartacus, il n’est pas de taille face au géant d’Afrique. Les jambes emmêlées dans le filet, il s’écroule. Il sent les pointes se poser sur son cou. Il ferme les yeux. Il se souvient des paroles de Draba, prononcées quelques jours plus tôt :

« Prie tes dieux, Thrace, que je ne te rencontre pas dans l’arène. Car alors je serai obligé de te tuer. »

Spartacus avait simplement répondu :

« Je ne crois en aucun dieu. »

Maintenant, l’instant fatidique est arrivé pour Spartacus, qui se borne à souffler :

— Fais vite, ami !

Et il attend sa mort. Mais elle ne vient pas. Au loin, des clameurs s’élèvent. Spartacus rouvre les yeux. Draba n’est plus là. Le Nubien est en train de courir vers la loge, brandissant son trident. Déjà plusieurs soldats de la garnison se précipitent. Dans la tribune, des bras s’agitent, les femmes poussent des cris perçants. Draba a atteint le mur de l’arène. Avec une agilité de félin, il commence à l’escalader. C’est à cet instant que le premier *pilum* lancé par un garde lui traverse l’épaule.

Le Nubien sursaute à peine, continue son ascension. Au-dessus de

lui, la panique est totale. Seul Crassus a conservé son calme. Un sourire étire ses lèvres minces quand deux autres javelots, lancés avec précision, viennent embrocher le gladiateur. Draba lâche prise, s'effondre sur le sable avec le choc sourd d'un sac de grains s'écrasant sur le sol.

Spartacus sort de son immobilité. Il voudrait porter secours à celui qui l'a épargné. Mais une douleur cinglante éclate contre sa nuque. C'est l'entraîneur borgne qui l'a assommé.

Spartacus reprend conscience dans l'humidité d'une ergastule, ce cachot où les gladiateurs punis sont mis à l'ombre. Il y passe un mois entier. Dans son esprit, une multitude de questions ne cessent de tourner : pourquoi Draba l'a-t-il épargné ? Pourquoi le Nubien s'est-il sacrifié pour lui ? À sa place, aurait-il fait pareil ?

Dans sa solitude, il bénéficie tout de même d'une présence, qui lui devient de plus en plus douce à mesure que le temps s'écoule : la jeune esclave qui lui apporte son unique repas quotidien. Les premiers jours, ce n'est qu'une silhouette en robe de lin, qui tourne les talons à peine a-t-elle déposé devant la grille une galette de maïs et une cruche d'eau. Peu à peu, ils en viennent à échanger quelques mots.

La jeune fille s'appelle Varinia. C'est une Germaine. Ses cheveux sont blond doré, ses yeux d'un bleu limpide, sa peau pâle est tachée de son. Elle sent bon la lavande. Parfois, le temps de quelques battements de cœur, Spartacus peut retenir dans la sienne, à travers les barreaux, la main de Varinia. Et ils se parlent avec les yeux. De ces échanges silencieux naît un sentiment qui ressemble à l'amour. Mais à quoi sert l'amour, quand on est esclave ?

La bouche contre l'oreille de la jeune fille, Spartacus gronde :

— Nous nous échapperons de cet enfer, Varinia. Et nous vivrons libres !

Et arrive le jour où la grille du cachot s'ouvre enfin. Avec le manche de son fouet, le borgne pousse Spartacus vers le réfectoire. Ses camarades sont là, qui l'acclament. Depuis que Bracos, Gannicus et Draba sont morts à cause du simple caprice d'un noble de passage, les gladiateurs sont devenus rétifs, indisciplinés. Alors que les hommes avancent en file vers la table où ils vont recevoir leur repas du soir – viande de gibier et purée de châtaignes – Crixos, un Gaulois bâti en colosse, glisse à Spartacus :

— Nous attendions avec impatience ta libération. Tu ne crois pas que c'en est assez de servir de chair à mourir pour des Romains qui n'auraient même pas la force de tenir une épée ? Tu ne crois pas qu'il est temps de nous libérer ?

— Cela a été ma seule pensée pendant que je moisissais à l'ombre. Et je n'ai pas oublié Draba ! Il est mort pour moi. Je suis prêt à mourir

à mon tour pour chacun d'entre vous. Cependant, si j'ai le choix, je préférerais vivre !

Le borgne, rendu furieux par ces conciliabules, abat son fouet sur les épaules de Crixos. C'est le geste de trop, le déclic, le signal.

— Sommes-nous des chiens, pour que tu nous fouettes comme des chiens ? hurle Spartacus.

Il se redresse, se jette sur le gardien, le ceinture, l'étrangle avec son propre fouet. Crixos, de ses mains énormes, rompt la nuque d'un second surveillant. Comme un seul homme, tous les gladiateurs se sont retournés contre leurs geôliers. Que peuvent faire une douzaine de brutes armées de fouets et de glaives contre plus de cent fauves brusquement déchaînés ? En un clin d'œil, les gardes ne sont plus que des cadavres.

— Nous sommes libres ! hurle Crixos.

— Pas encore, souffle Spartacus, désignant de la pointe rougie de son épée les grilles ceinturant le réfectoire.

Les soldats ! Alertés par le bruit de la bataille, les voilà qui arrivent en courant. Cinquante légionnaires, que les révoltés voient s'aligner en bon ordre derrière les grilles, casque brillant sous les derniers feux du soleil, *pilum* pointé, boucliers serrés bord à bord pour former une muraille d'acier ininterrompue.

Spartacus sent que ses compagnons hésitent. Crixos lui-même semble prêt à faire volte-face. Il doit réagir, vite.

— Qu'avez-vous ? lance-t-il. Ces soldats vous font peur ? N'oubliez pas que chacun d'entre nous vaut cinq d'entre eux ! N'est-ce pas ce qu'on nous a appris ? Nous allons nous battre ! Nous allons les battre ! Et, je vous le jure, plus aucun Romain n'oubliera les gladiateurs de Capoue !



Spartacus a trouvé les mots qu'il fallait. Un rugissement d'enthousiasme s'élève des gladiateurs. Avec Crixos et

une douzaine d'autres, le Thrace se lance à l'assaut des grilles. Sous le poids de cette grappe humaine, elles s'abattent sur l'avant-garde des légionnaires. Les grilles, dont chaque barreau est prolongé par une pointe acérée, forment une herse redoutable. Les gladiateurs l'empoignent. *En avant !* Bousculés, éentrés, les soldats rompent leurs rangs si bien formés. Ensuite, c'est chacun pour soi, glaive contre glaive. Et, en combat singulier, les gladiateurs sont imbattables.

En quelques minutes, la victoire des insurgés est totale. De la garnison, il ne reste plus que des corps étendus dans leur sang répandu. Mais Spartacus n'est pas satisfait :

— Où est cette crapule de Batiatus ?

Il ne tarde pas à retrouver le gros homme qui tremble de peur, dissimulé sous son bureau. Spartacus le tire par les cheveux et, malgré ses plaintes, lui ouvre la gorge.

— Comme dans l'arène ! crache-t-il.

C'est la seule oraison funèbre du *lanista*.

Maintenant, Spartacus peut laisser libre cours à sa joie. Couvert d'une luisante pellicule de sueur et de sang, il se hisse sur un mur, lève les bras. Autour de lui, le silence se fait.

— Amis ! clame-t-il, ce jour est un grand jour ! Jamais plus nous ne nous battons dans l'arène ! Nous sommes libres ! Nous formons un peuple libre !

Il s'interrompt en sentant sur sa cheville un effleurement aussi léger qu'une aile de papillon. Il baisse les yeux. Varinia est là, qui sourit. Il saute du mur et la serre dans ses bras, à l'étouffer. La tête enfouie dans ses cheveux, il murmure :

— Toi aussi, tu fais partie de ce peuple libre.

Soixante-dix gladiateurs décident de suivre Spartacus. Ceux qui restent, ainsi que la plupart des serviteurs libérés, préfèrent s'enfuir individuellement, dans l'espoir de regagner leur patrie. Le lendemain de la victoire, la petite troupe pénètre dans Capoue, extermine sa garnison, libère les prisonniers du marché aux esclaves. Spartacus se retrouve à la tête de trois cents hommes et femmes. Il décide d'établir leur campement sur les flancs du Vésuve, dont le cône couronné d'un léger panache de fumée s'élève juste au-dessus de la ville. Un endroit menaçant, qui les protégera. Ne dit-on pas qu'il s'agit de la demeure de Pluton, le dieu des Enfers ?

De là, « les gladiateurs de Capoue », comme on les appelle désormais, font de fréquentes incursions dans les *latifundia*, ces immenses propriétés qui s'étendent dans la riche plaine de Campanie. Ils pillent, tuent, libèrent d'autres esclaves. De trois cents, ils deviennent trois mille. Puis trente mille.

Ainsi commence ce qu'on appellera la grande Révolte des esclaves.

C'est le début d'une aventure fabuleuse. Pendant deux ans, Spartacus va faire trembler Rome – la toute-puissante Rome qui a conquis la moitié du monde connu.

Mais ce chef redouté est secrètement écœuré par les pillages et les assassinats. Son souhait le plus cher serait de fuir l'Italie avec sa tendre Varinia, de rentrer chez lui en Thrace ou, qui sait, de fonder en Gaule ou ailleurs une cité d'hommes libres.

Mais Rome ne peut se permettre de laisser s'échapper une armée d'esclaves qui bafouent sa toute-puissance. Elle envoie de nombreuses armées contre Spartacus. Animé d'un génie militaire peu commun, il parvient à en vaincre plusieurs... jusqu'au jour où, en automne 71, il se heurte, dans le sud de l'Italie, aux légions commandées par le consul Marcus Licinius Crassus.

C'est ce même Crassus qui, ironie du sort, avait acheté le combat à mort de Spartacus dans l'arène de Batiatus. Et voilà que les deux hommes se rencontrent à nouveau, chacun à la tête de plus de cinquante mille hommes. Crassus est le plus fort. Au bout d'un affrontement qui dure trois jours, il écrase les troupes rebelles.

Le corps de Spartacus ne sera jamais retrouvé. On dit qu'au moment de succomber, il aurait crié :

« Je reviendrai ! Et je serai des millions... »

C'est à partir de cette mort sans gloire que la légende prend le relais de l'Histoire. Tandis que les sept mille esclaves survivants sont crucifiés par Crassus tout au long de la voie Appienne(27), on commence à murmurer que Spartacus a survécu et qu'il reviendra. Ou que le fils qu'il aurait eu de Varinia, et qui porte son nom, reprendra le flambeau.

Hélas ! On ne revit jamais Spartacus, ni son hypothétique fils. Pourtant, deux mille ans plus tard, on connaît encore le nom de celui qui, au temps où l'esclavage dominait le monde, avait eu un bien beau rêve : vivre libre.





VIII

LES IDES DE MARS

Le complot contre César (44 av. J.-C.)

JULES CÉSAR, ce matin-là, s'est levé du mauvais pied.

Il se sent courbatu, il a mal aux reins et des élancements dans les membres. Son visage, qu'il inspecte dans le miroir de cuivre poli tendu par Numa, le jeune esclave attaché à sa personne, lui paraît plus encore que d'ordinaire strié par les rides de l'âge.

Et ces mèches rebelles qui se hérissent sur ses tempes, ressemblant à des cornes ridicules et soulignant sa calvitie ! Il est vrai que le glorieux César a 56 ans. Sa jeunesse est loin.

Il soupire, rabat ses cheveux du plat de la main, laisse l'adolescent l'aider à passer sa toge. Sans doute devrait-il se faire aménager un lit moelleux, au lieu de s'obstiner à dormir sur une simple planche. Cela, c'est pour conforter son image de consul austère et dur, de général ayant pour devoir de partager l'inconfort de ses légionnaires.

Quelle stupidité ! César a vaincu la Gaule et l'Égypte. Il n'est plus en campagne, maintenant ! Il vit à Rome, dans la luxueuse villa édifiée sur les bords du Tibre, en dehors du centre-ville où s'entasse le peuple. Par la fenêtre, dans la lumière limpide du petit matin, il voit ses jardins bien ordonnés, le grand bassin central, les colonnades de marbre entourant le patio. Tout respire le calme, le luxe, la beauté. Et bien qu'on ne soit qu'aux ides de mars – le quinzième jour du mois –, le temps est idéalement beau. Tout n'est-il pas pour le mieux ?



D'un geste nerveux, Jules César chasse le jeune Numa. Il ressent le besoin de rester seul pour réfléchir. L'heure est grave. Tout à l'heure, il doit se rendre au sénat. Et il va devoir y affronter une assemblée où il compte certes beaucoup d'amis, mais aussi un certain nombre d'ennemis. Il sait d'avance de quoi on va l'accuser : vouloir mettre fin à la République, dissoudre le sénat puis, avec l'aide de ses amis et l'appui de ses fidèles légions, se faire couronner empereur de Rome.

Ces accusations ne sont pas sans fondement.

Certes, en récompense de ses hauts faits d'armes, on l'a nommé consul à vie. Mais ça ne suffit pas au grand César qui, depuis quelques mois, intrigue pour réunir dans ses mains tous les pouvoirs, civils et militaires.

Sur les frontières, il a encore les Parthes(28) à combattre. À l'intérieur même de Rome, la « Ville éternelle » – ainsi nommée depuis la victoire définitive sur Carthage –, il a de nombreux adversaires, qui sont tout simplement des jaloux. Pour hisser Rome plus haut encore sur le chemin de la gloire, il doit en être le seul maître. Ainsi en a-t-il décidé.

— Qu'y a-t-il ? J'ai demandé qu'on ne me dérange pas !

César lève la main pour chasser l'intrus qui vient de pénétrer dans sa chambre. Il rabaisse le bras ; il ne s'agit que de son épouse, Calpurnia. Ce matin, comme tous les autres matins, elle s'est fait maquiller et coiffer comme si elle allait à la fête. Elle porte une robe de soie brodée serrée à la taille par une cordelette d'or. Elle est très belle.

Seulement voilà, César n'est pas plus satisfait de sa vie intime que de sa vie publique.

En soumettant l'Égypte, il a rencontré la reine de ce pays, Cléopâtre, femme d'une grande beauté et d'une exceptionnelle intelligence. Il en est tombé amoureux, a décidé de la maintenir sur son trône comme alliée de Rome et, surtout, lui a fait un enfant, le petit Césarion. Alors Calpurnia ne compte plus beaucoup. Néanmoins, devant sa mine

chagrine et presque apeurée, il se radoucit pour demander :

— Eh bien ? Que veux-tu ?

Calpurnia baisse les yeux, se tord les mains avec fébrilité. Elle murmure :

— Comptes-tu toujours te rendre au sénat, César ?

— Pourquoi cette question ? lance avec humeur le grand homme, qui hausse les épaules. Bien sûr que je vais m'y rendre ! César a-t-il jamais reculé devant l'épreuve ?

— Je... j'hésitais à t'en parler, mais j'ai fait un rêve sinistre, cette nuit. J'ai vu notre maison s'écrouler dans les flammes, tandis que tu étais percé de coups et tombais dans mes bras.

Cette fois, César a un mouvement d'une telle nervosité qu'il accroche avec un pan de sa toge un joli vase étrusque, qui tombe de son piédestal et se fracasse à grand bruit sur le dallage.

— Je te l'avoue, soupire-t-il, j'ai moi aussi fait un rêve étrange. Je me suis vu monter aux cieux, jusqu'au panthéon des dieux, où j'étais accueilli par Jupiter en personne. Certes, un tel honneur me plairait assez. Mais plus tard, plus tard. Je ne suis pas pressé de prendre place parmi les dieux !

— Tu vois bien ! Souviens-toi aussi de l'avertissement de l'haruspice(29) Spurinna : « Méfie-toi des ides de mars. » C'est aujourd'hui, mon époux. Et sais-tu ce qu'on raconte en ville ? Hier, un roitelet(30) aurait été brusquement attaqué et mis en pièces par d'autres oiseaux. Cela se serait passé dans la curie de Pompée(31), là où précisément doit avoir lieu la réunion du sénat ! Je t'en prie, fais venir les devins et ordonne un nouveau sacrifice. Tu dois connaître ce que te réservent les heures à venir.

— Très bien, très bien, grogne César, excédé. Mais qu'ils se dépêchent.

Quelques instants plus tard, les prêtres appelés de toute urgence font la grimace : le foie du poulet sacrifié sur l'autel a vilain aspect, il est pâle et filandreux – ce qui veut dire que les augures ne sont pas favorables. César prend sa mine la plus hautaine : ce ne sont pas les entrailles d'un poulet qui vont le retenir de parler aux sénateurs ! Il fait appeler sa litière, s'étend sur les coussins pourpres, se laisse bercer par le pas de ses quatre robustes porteurs.

Il ne s'est pas retourné, il ne voit donc pas Calpurnia en pleurs devant le portail du domaine.

Pendant que César se fait porter vers le Champ de Mars, où s'élève le bâtiment du sénat, un groupe d'hommes s'est retrouvé dans la villa de l'un d'eux, non loin des berges du Tibre. Ce n'est pas la première fois qu'une telle réunion a lieu. Depuis plusieurs semaines, une conspiration se développe, qui compte de jeunes nobles et certains

membres du sénat. Son but ? Rien moins que l'élimination du consul.

Donner tout le pouvoir à César ? Il n'en est pas question. Ce serait la fin de la République – cette République qui est l'âme de Rome. L'initiateur du complot, propriétaire de la villa près du Tibre et membre du sénat, se nomme Cassius ; son beau-frère est un certain Decimus Brutus, jeune homme pâle et nerveux, fin lettré, que César a nommé gouverneur d'une partie de la Gaule conquise. Un autre lien attache ce jeune homme à César : c'est son fils, qu'il a eu d'une première et passagère union avec une jeune Romaine, bien avant son mariage, et bien avant Cléopâtre.

Mais c'est un fils caché, renié, même si ce soi-disant secret est connu de tout Rome. Et cela, Brutus ne peut le pardonner à son père.

Lors de la précédente réunion des conjurés, il a prononcé cette phrase :



— Nos anciens nous ont appris qu'on ne doit pas supporter un tyran, même s'il s'agit de son propre père.

— Bien dit ! a rugi Cassius. Alors tu le feras ? Tu le tueras ?

— Je le tuerai, a répondu Brutus, plus pâle et plus nerveux que jamais.

— Ce sera donc pour les ides de mars ! a conclu Cassius.

Et les ides de mars sont arrivées. Il ne reste plus aux conjurés qu'à mettre au point les ultimes détails de l'attentat contre César.

À la cinquième heure du jour(32), le consul à vie descend de sa litière devant le théâtre de Pompée, somptueux bâtiment du Champ de Mars, la plus vaste place de Rome. C'est ici que le sénat a pour coutume de se réunir. Il fait toujours aussi beau, une foule insouciant arpente les pavés. Des femmes bavardent, des montreurs d'animaux présentent ours, singes, guépards, à qui on lance des fruits ou des morceaux de viande.

César sourit. Ses inquiétudes se sont dissipées. Que pourrait-il lui

arriver ? Lui qui a conquis les Gaules et l'Égypte – ce que personne avant lui n'avait réussi ! Sa gloire dépasse celle de Scipion l'Africain. On a donné son nom au plus long mois de l'année : juillet, le « mois de Julius ». Et il est toujours populaire. La preuve, on se retourne sur son passage, on l'acclame.

Alors qu'il commence à monter les marches menant à la curie, un homme le bouscule pour lui glisser un billet dans la main. C'est Arthémidor, un Grec qui au départ a fait partie du complot, mais est maintenant effrayé par le projet de ses amis. César, croyant à une supplique(33), glisse le parchemin dans sa manche gauche, sans chercher à le lire.

Sur le parvis du temple, un vieillard se dresse, étend les bras en travers de son chemin. C'est l'haruspice Spurinna, qui prononce gravement :

— Où vas-tu, César ? Ne t'ai-je pas dit de te méfier des ides de mars ?

— Eh bien ? Elles sont arrivées, et je suis toujours là !

— Elles sont arrivées, mais ne sont point passées, César.

César n'écoute pas. Machinalement, il a sorti de sa bourse quelques pièces d'or qu'il fait sauter dans sa main : elles sont gravées de son profil. Encore une preuve de sa puissance, de son invincibilité.

Alors qu'il franchit les colonnes du temple, son regard accroche une statue de bronze doré, plus grande que nature : c'est lui, mince, plus jeune évidemment, et avec tous ses cheveux.

César est fait des matières les plus indestructibles : il est indestructible ! Et voilà que Marc-Antoine(34) – « le fidèle entre tous », comme lui-même aime se nommer – vient à sa rencontre et l'étreint.

— Je t'accompagne, ô César ! Tu auras besoin de moi pour contrer les sénateurs qui te sont hostiles.

Les deux hommes font quelques pas ensemble, mais un jeune chevalier s'approche, prend familièrement le bras de Marc-Antoine, lui souffle à l'oreille qu'il a quelque chose d'urgent dont il doit lui faire part. Cet importun est Domitius, l'un des soixante conjurés. Le jeune général s'écarte sans méfiance – le dernier rempart de César vient de tomber.

Il ne lui reste plus qu'une porte à franchir avant de se retrouver dans la curie, devant les trois cents sénateurs. Soudain, il se voit entouré par tout un groupe agité. Il connaît la plupart des jeunes gens qui le composent. Des républicains, qui ne lui sont pas favorables, mais dont il ne pense pas qu'ils présentent un danger.

— Laissez-moi passer ! jette-t-il avec hauteur.

— Avant que tu ne franchisses cette porte, nous devons te parler, César.

C'est Tillius qui vient de prononcer ces mots, convenus par les

conjurés, et signale que le moment est venu de passer à l'action. Pour appuyer sa demande, Tillius prend César par les épaules. Ce dernier se dégage, une surprise manifeste peinte sur ses traits sévères.

— Quoi ? Vous me feriez violence ?

Mais César n'a pas le temps de s'échapper du cercle qui s'est refermé sur lui. Déjà les poignards et les glaives sortent des plis des toges. C'est un nommé Casca qui, par-derrière, donne le premier coup, lequel ne fait qu'érafler l'épaule du consul.

— Tu oses me frapper, scélérat ? hurle César.

À son tour, le consul sort le stylet d'acier qui lui sert à écrire sur les tablettes de cire en usage au sénat et en porte un coup violent au visage de Casca. Mais il est trop tard. Les armes se baissent, se relèvent, retombent, perçant de toute part la chair de César, qui crie, qui se débat, qui refuse de tomber.

Alors, un jeune homme pâle s'infiltre dans la masse des conjurés, parvient au premier rang des assassins, frappe à son tour, juste sous la gorge de César. C'est Brutus.

César a déjà reçu vingt blessures mortelles ; mais, pour cet homme, qui a reconnu avec stupéfaction son assaillant, c'est le coup fatal. Il murmure :

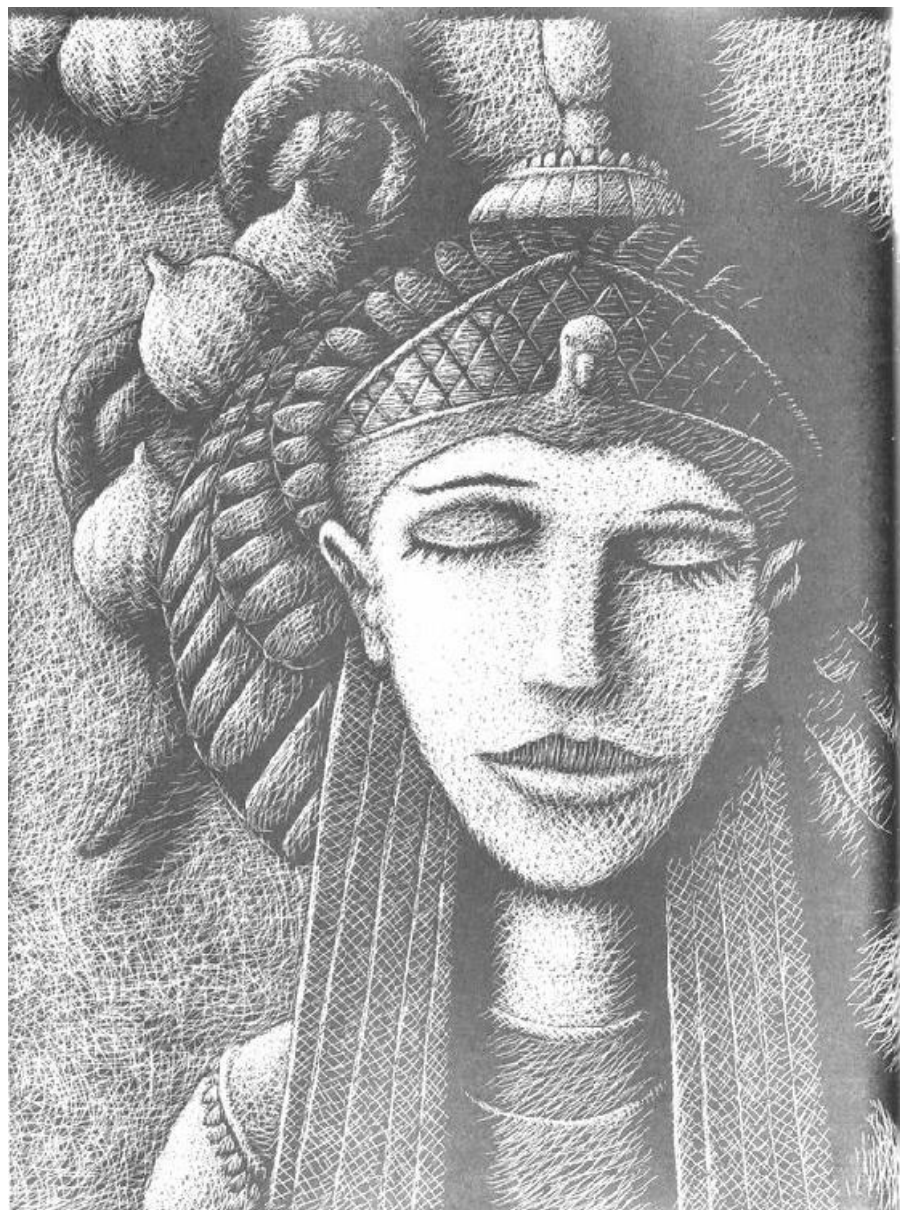
— *Tu quoque, fili*(35) ?

D'un seul coup, tout courage l'abandonne. Il n'a plus qu'à se couvrir le visage avec un pan de sa toge ensanglantée et laisser faire le destin. Les derniers coups trouvent facilement le chemin de son cœur. Celui qui aurait voulu être le premier empereur de Rome s'écroule enfin, percé de vingt-trois blessures.

L'ironie veut que son corps vienne s'affaler contre le socle de la statue de son vieux rival Pompée, qui semble sourire avec une ironie de pierre tandis qu'à ses pieds s'élargit une flaque de sang vermeil.

César a vécu.





IX

DEUX AMANTS CÉLÈBRES

Antoine et Cléopâtre (30 av. J.-C.)

MON CORPS est mollement étendu sur une couche de bois précieux, dans une chambre secrète au centre du mausolée que j'ai fait construire à l'intérieur de mon palais.

Je suis parée de ma robe la plus somptueuse, fine soie pourpre de Chine, écailles d'or et de nacre. Je porte les plus beaux bijoux d'or et d'airain, incrustés de diamants et de perles rares, que les souverains du monde entier m'ont offerts au long de mon règne. Mon front est ceint du diadème des Ptolémée, la dynastie dont je suis la dernière descendante. Je me suis fait farder et maquiller. Mon visage à l'ovale parfait est laqué de crèmes qui lui redonnent le velouté de l'adolescence. Mes paupières closes sont recouvertes d'un khôl mauve saupoudré d'or fin qui étire mes yeux vers les tempes.

Ne suis-je pas belle ? La plus belle femme de l'Antiquité, disait-on.

Mais je ne fais pas un geste. Ma poitrine altière ne se soulève pas. Mes deux servantes, Iras la Grecque et Charmion la Nubienne, se tiennent auprès de moi, allongées de part et d'autre de ma couche. Elles non plus ne bougent pas, malgré le tumulte extérieur des armées ennemies. Elles sont mortes.

Moi aussi, je suis morte. Moi, Cléopâtre Ptolémée, souveraine des royaumes de Haute et Basse-Égypte, moi la « Sirène du Nil », ai préféré me donner la mort, dans ma trente-neuvième année, en ce funeste vingt-neuvième jour du mois d'août, plutôt que céder au déshonneur.

Quelle destinée fut la mienne, pourtant ! En vérité, je ne peux que me féliciter de mon existence, malgré la cruauté des jours ultimes. J'y repense souvent, du haut des cieux éternels, là où passé, présent et avenir se confondent, là où le temps n'existe pas. En la bienheureuse compagnie de la déesse Isis, je dévide sans cesse le fil de ma vie, revoyant même les scènes auxquelles je n'ai pas assisté.

Mais écoutez seulement ce que furent la vie et la mort de Cléopâtre.



J'ai vu le jour à Alexandrie, la plus vaste, la plus riche, la plus merveilleuse cité de l'univers, que bâtit mon lointain ancêtre Ptolémée I^{er} en l'honneur d'Alexandre le Grand(36). À ma naissance, la capitale du royaume d'Égypte comptait sept cent mille habitants et se glorifiait de posséder l'une des Sept Merveilles du monde : un phare de marbre de cent trente mètres de haut, dont on voyait la lumière à quarante milles nautiques à la ronde. De plus, les érudits accouraient de tous les pays pour étudier dans la Grande Bibliothèque, où étaient réunis sept cent mille ouvrages.

Je vous l'ai dit : Alexandrie était en totalité une merveille.

À la mort de mon père Ptolémée XII, je dus, ainsi que le veut une coutume égyptienne vieille de plusieurs milliers d'années, partager le trône avec mon frère, devenu légalement mon époux. Est-il utile de préciser que je ne partageais rien avec ce mari de circonstance – et surtout pas ma couche ! J'avais dix-huit ans, lui dix à peine.

En outre, ce frère-époux était entouré de conseillers qui ne cessaient d'intriguer pour m'éliminer, espérant bien gouverner à leur guise une fois ce gamin sans cervelle installé sur le trône d'Égypte. À tel point que, abordant ma dix-neuvième année, je croyais ne plus pouvoir échapper bien longtemps au poison ou au poignard de mes ennemis.

Cette année-là survint l'événement qui bouleversa mon existence et celle de l'Égypte : César débarqua à Alexandrie.

Vous savez qui était César, n'est-ce pas ?

Premier consul de Rome – cette jeune cité d'Italie dont la puissance ne cessait de grandir –, général vaincu, il avait conquis les Gaules et battu en Syrie les armées de son rival Pompée. C'est alors que, pour refaire ses forces, il était venu jeter l'ancre avec sa flotte dans le port de ma ville.

Dans un premier temps, il fut reçu avec tous les honneurs par les conseillers de mon ignoble frère, qui avait réussi à m'écarter. Mais on

ne se débarrasse pas ainsi de la grande Cléopâtre ! À la nuit tombée, alors que le consul romain travaillait dans les appartements mis à sa disposition dans le palais royal, un homme se fit discrètement annoncer, porteur d'un présent qui ne devait être remis qu'à César en personne, et sans témoin.

Intrigué, le Romain chassa ses gardes et, la main sur la poignée de son épée, fit introduire le messenger. Ce présent était un somptueux tapis d'Orient, que l'envoyé déroula avec précaution aux pieds de César. Lorsque le consul réalisa quelle était la vraie nature du cadeau, son visage ne manifesta pas la moindre surprise. Car j'étais dans le tapis, simplement vêtue d'une robe couleur dos-de-cygne qui m'allait à ravir.

— Je suis Cléopâtre, reine d'Égypte, ai-je annoncé en me redressant. Ne trouves-tu pas indigne de ma royale personne que le seul moyen d'être introduite auprès de toi soit cette ruse – même si elle s'est révélée excellente ?

César éclata de rire et en convint. Je n'avais plus qu'à lui expliquer quelle était ma situation dans mon pays. Il m'écouta la plus grande partie de la nuit, décida de prendre ma défense et, mieux encore, de faire de moi son alliée afin de renforcer sa puissance militaire.

Comment pourrait-on résister à Cléopâtre ? Les plus grands poètes, les plus fins lettrés m'ont célébrée à travers les siècles.

Ainsi me décrivit Plutarque : « Sa langue était comme un instrument de musique à plusieurs registres, qu'elle utilisait aisément dans l'idiome qui lui plaisait. Et sa conversation était si aimable qu'il était impossible d'en éviter la prise... »

Et Dion Cassius(37) : « Elle était splendide à voir et à entendre, capable de conquérir les cœurs les plus réfractaires à l'amour... »

Je n'entrerai pas dans les détails, mais ceux qui m'écoutent auront compris que j'avais su séduire César. N'étais-je pas dans la fraîche et éclatante beauté de mes dix-neuf ans ? Et, si le consul en avait plus de cinquante, si son ventre était replet et si ses cheveux désertaient son crâne, il n'en représentait pas moins la toute-puissance de Rome !

Aussi, après avoir chassé mon frère et ses conseillers, s'installa-t-il dans mon palais de Bruchion. Où il demeura avec moi trois années entières.

Trois années heureuses, même si elles furent interrompues par une courte guerre. Elle fut causée par Achillas, commandant en chef des armées d'Égypte, qui eut le front de me trahir et d'assiéger Alexandrie dans le but de remettre mon petit frère sur le trône. Mais il se heurtait à bien plus fort que lui : César en personne. Il fut vaincu, et ce vermisseau de Ptolémée XIII eut la tête tranchée.

Croyez bien que je ne le pleurai pas ! J'ai par contre versé quelques larmes sur la bibliothèque qui, au cours du siècle, fut incendiée et tous

ses précieux parchemins réduits en cendre. Elle contenait plus de trésors que celle de Syracuse qui, jadis, avait subi le même sort. La victoire peut aussi avoir des fruits amers. Elle possède aussi des fruits sucrés. Je mis au monde un fils : Césarion.

Puis César décida de me faire connaître Rome. J'en ai été enchantée, mais pas dupe : je savais bien que cette longue période d'inactivité avait fini par lasser le consul, qui s'inquiétait également d'être resté si longtemps éloigné de sa capitale. Car cela pouvait lui coûter sa popularité et son pouvoir.

À Rome, je fus accueillie par le peuple enthousiaste. Ma personnalité excitait la curiosité, et plus encore le fait que j'avais conquis l'austère général. Quand je fis mon apparition en plein Champ de Mars, entourée d'un vol de colombes, dressée sur un char doublé d'or représentant le Sphinx et tiré par six cents esclaves, ce fut le délire.

Les mois qui suivirent furent d'une richesse inégalée. Rome est une si belle ville ! Et César nous avait fait élever, à mon fils et moi, une villa splendide dans la campagne proche. Je dois néanmoins reconnaître que ma présence auprès de lui ne tarda pas à susciter ragots et jalousies. On me prêta le dessein de pousser César à se faire nommer empereur, pour devenir moi-même impératrice de Rome.

C'était faux, naturellement ! César n'avait nul besoin de mon influence pour décider de son destin.

Mais vint ce funeste jour des ides de mars, où des comploteurs assassinèrent mon amant. Je n'avais plus qu'à rentrer en Égypte. Et c'est là que, trois ans plus tard, je rencontrai Marc-Antoine.

Marc-Antoine avait été le plus fidèle lieutenant de César. Pourtant, je n'avais jamais eu le loisir de le rencontrer, car il avait passé de nombreuses années en Orient, à combattre les Parthes. À son retour à Rome, après la mort de mon amant, une guerre civile eut lieu entre lui et Octave, successeur désigné de César.

On peut sans mal imaginer Marc-Antoine furieux de n'avoir pas été choisi par le sénat ! Mais les deux rivaux ne pouvaient s'affronter longtemps sur la terre romaine sans mettre la République en danger. Sous la pression du sénat et du peuple, ils durent signer une paix précaire, concrétisée par le partage de l'influence romaine sur le monde. Au consul Octave, l'Italie et l'Europe, au consul Antoine, l'Afrique et l'Orient.

C'était donc pour renouer l'alliance conclue entre mon royaume et César que Marc-Antoine était venu mouiller sa flotte dans le port d'Alexandrie.



Je dois avouer que, dès l'instant où je le vis débarquer dans sa cuirasse d'or, mon cœur se mit à battre plus violemment que tous les tambours de ma fanfare. Antoine ! Un géant, un colosse, gros mangeur, grand buveur, rieur comme un enfant. Et, ce qui ne gâchait rien, beau comme un dieu, ou au moins un demi-dieu. Ne prétendait-il pas descendre d'Hercule ?

Mais inutile de taire plus longtemps la vérité : je suis tombée amoureuse d'Antoine qui, de son côté, m'avait aimée à son premier regard. Lui aussi, oubliant ses rêves de pouvoir et les conflits qui couvaient avec son rival Octave, s'installa à Alexandrie.

Son séjour dura dix ans !

Même si mon amant dut parfois s'absenter pour retourner combattre en Orient, ces années-là furent principalement consacrées à la fête et à l'amour. Je mis au monde des jumeaux, ses enfants, une fille que j'appelai Cléopâtra Séléné (la Lune), un garçon à qui je donnai le nom d'Antoine Hélios (le Soleil).

Tout à cette félicité, j'avais réussi à croire qu'Octave avait oublié Antoine. C'était une grave erreur. Le consul d'Occident n'avait jamais cessé de vouloir étendre son emprise d'un bord à l'autre de la Méditerranée. Nous fûmes informés qu'il faisait voile vers l'Égypte à la tête d'une flotte de quatre cents navires avec soixante mille soldats à bord.

Le deuxième jour du mois de septembre(38), Antoine se porta à sa rencontre. Ses forces, réunissant sa marine, ses légions et les armées d'Égypte, se montaient à cinq cents vaisseaux et soixante-quinze mille guerriers. La rencontre eut lieu à Actium, non loin des côtes grecques. Je la suivis, de loin, à bord de mon navire personnel.

Il faisait très beau, ce jour-là. Le soleil étincelait, la mer était d'un calme serein. Pendant toute une journée, j'eus l'illusion de croire que, grâce à la supériorité du nombre, nous serions vainqueurs. Hélas ! À mesure que les nues s'assombrissaient, je pus voir y monter de noires colonnes de fumée. C'étaient les vaisseaux d'Antoine qui brûlaient.

Mon amant était certes un cavalier émérite, qui n'avait pas son pareil pour mener une charge. Mais ce n'était pas un marin. Et sans doute s'était-il laissé amollir par trop d'années passées à mes côtés dans la douceur d'Alexandrie. Ceci et cela expliquent sans doute sa défaite.

Je n'eus pas le courage d'assister à la débâcle. Sans même savoir si mon amant était mort ou vivant, j'ai ordonné aux rameurs la cadence maximum pour regagner au plus vite ma capitale. Dans les jours qui suivirent, je vis du haut de la tour de mon palais arriver les débris de la flotte. Antoine était vivant. Mais, accablé par la défaite et furieux de ce qu'il devait considérer comme ma désertion, ma trahison peut-être, il refusa de me voir.

Avec le reste de son armée, il fit établir son camp non loin des remparts d'Alexandrie. Mais, devait-on me rapporter, ce n'était plus le même homme. Le valeureux général était devenu solitaire, boudeur, se réfugiant le plus souvent dans l'ivresse.

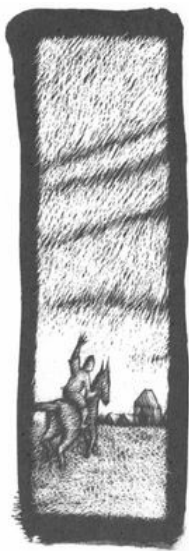
Et c'est alors qu'à l'horizon s'annonça la flotte d'Octave. Le rusé consul avait pris tout son temps pour panser ses blessures et reconstituer ses légions. C'était un vainqueur qui arrivait, et ce vainqueur était mon ennemi.

En prévision de ces jours sombres, j'avais fait élever au centre de mon palais une tour carrée qui devait être mon mausolée. Je m'y fis enfermer avec mes deux servantes les plus fidèles et en fit murer la porte.

Je n'avais plus qu'à attendre que se joue mon destin.

De son côté, Antoine, tout brisé qu'il fut, se lança dans une dernière bataille contre Octave. Elle eut lieu non loin d'Alexandrie, en plein désert. Mais la plupart de ses soldats avaient déserté. On me rapporta qu'il tenta une inutile charge de cavalerie, qui se brisa contre les défenses de son adversaire. Désarmé, Antoine lui proposa un combat singulier. Octave refusa – par peur certainement d'être vaincu par ce géant toujours redoutable – et se réfugia derrière ses lignes.

Que fit l'invincible général de jadis ? Il se terra seul sous sa tente, en plein désert, abandonné de tous, désespéré.



Dès lors ma vie, déjà alourdie par le malheur, s'enfonça dans la tragédie qui allait m'emporter.

Un officier, abusé par des rumeurs, vint à bride abattue rejoindre Antoine pour lui déclarer que je m'étais donné la mort. Certes, il avait pu me haïr. Mais, au fond de lui, il m'aimait toujours. Me survivre dut lui paraître insupportable. Il tendit son épée à l'officier venu lui apporter la fausse nouvelle et l'implora :

— Tue-moi, par pitié !

Horrifié, l'officier refusa. Alors Antoine retourna son arme contre lui et se l'enfonça dans le ventre. Mais, bien que perdant son sang en abondance, il n'était que blessé. À cet instant, Diomède, mon secrétaire, que j'avais envoyé à sa recherche, arriva à son tour pour lui apprendre que j'étais bien vivante. Pressant ses mains contre la plaie ouverte, Antoine supplia :

— Je ne veux pas mourir loin de Cléopâtre ! Aide-moi à la rejoindre.

Diomède et quelques soldats installèrent le blessé dans une charrette et, déjouant l'attention des sentinelles d'Octave, ils parvinrent au pied de la tour où j'étais barricadée.

Comme je ne voulais pas débloquer la porte du mausolée, mes servantes et moi, nous aidant de cordes, sommes parvenues à hisser le pauvre général par une fenêtre. À nouveau nous étions réunis. Hélas ! Antoine se mourait. J'ai déchiré mes vêtements riches et précieux pour en couvrir son corps. J'ai hurlé, j'ai imploré les dieux, je me suis frappé la poitrine, ai labouré mon visage de mes ongles. Ma bouche contre la sienne, j'ai sangloté.

— Antoine, ô Antoine, mon soleil ! Tu te meurs et je vis ! Que les ténèbres me couvrent la face, qu'ils se répandent à jamais sur mon pauvre royaume !

Antoine, serrant mon poignet dans sa main, réclama une coupe de

vin. Il en absorba une gorgée entre ses lèvres exsangues et murmura :

— Ne perds point courage, Cléopâtre, ma bien-aimée. Tu dois tout tenter pour sauver ta vie et ton royaume, pourvu que ce soit sans honte ni déshonneur.

Puis ses yeux se fermèrent et il s'affala sur le côté. À nouveau je hurlai, m'arrachant les cheveux par poignées.

Mais à quoi pouvaient servir ces lamentations ? Une vie que les dieux ont prise, ils ne veulent la rendre. Devais-je mourir à mon tour ? Les dernières paroles d'Antoine demeuraient dans mon esprit. Il me fallait savoir quelles étaient les intentions du vainqueur.

Je fis débloquer les portes et laissai partir mes serviteurs, envoyant l'un d'eux au camp d'Octave, avec un message l'informant que j'étais prête à le recevoir et à écouter ses conditions.

— Iras, Charmion ! ordonnai-je ensuite. Nettoyez tout ce sang, préparez-moi un bain. Ensuite, vous me vêtirez de ma plus belle robe – celle de prêtresse d'Isis. Puis vous me coifferez de ma plus belle perruque et farderez mon visage. C'est en reine d'Égypte que je dois recevoir le nouveau premier consul de Rome.

Peu de temps après, Octave s'annonçait. Je l'attendais, sur un siège que j'avais fait dresser dans l'antichambre du mausolée, ayant retrouvé toute ma superbe. Sans lui laisser le temps de parler, je lui proposai mon alliance, avec pour gage des monceaux d'or et d'objets précieux. J'ai même assorti mon discours de quelques œillades, de quelques sourires enjôleurs.

Octave resta de marbre. Le nouveau maître de Rome n'avait ni la noblesse de César ni la force de Marc-Antoine. C'était un homme frêle et raide, au teint pâle – un vrai gringalet, que j'ai vite jugé calculateur comme un percepteur d'impôts et froid comme une couleuvre.

— Tes offres ne m'intéressent pas, femme, me jeta-t-il au visage. Ton royaume n'existe plus. Il n'est désormais qu'une colonie romaine. En conséquence, tu es ma prisonnière. Je te conseille de te préparer. Dans trois jours, comme preuve vivante de ma victoire, je te ramènerai à Rome.

Puis il tourna les talons et sortit sans me saluer. Il avait osé m'appeler « femme » ! Dans son dos, la porte du mausolée résonna comme un gong funèbre.

C'était bien fini, j'avais joué mes dernières cartes, j'avais perdu. Mais il ne serait pas dit que ma dernière sortie serait sans grandeur.

Après avoir fait placer le corps d'Antoine dans un sarcophage, j'ai écrit une seconde lettre à Octave, lui apprenant que, lorsqu'il la recevrait, je ne serais plus de ce monde. J'ai glissé la lettre aux sentinelles romaines et, à travers la porte, les ai priées d'aller demander à un de mes serviteurs de m'apporter un panier de figues. Ce panier me fut livré, que les soldats laissèrent passer sans se méfier.

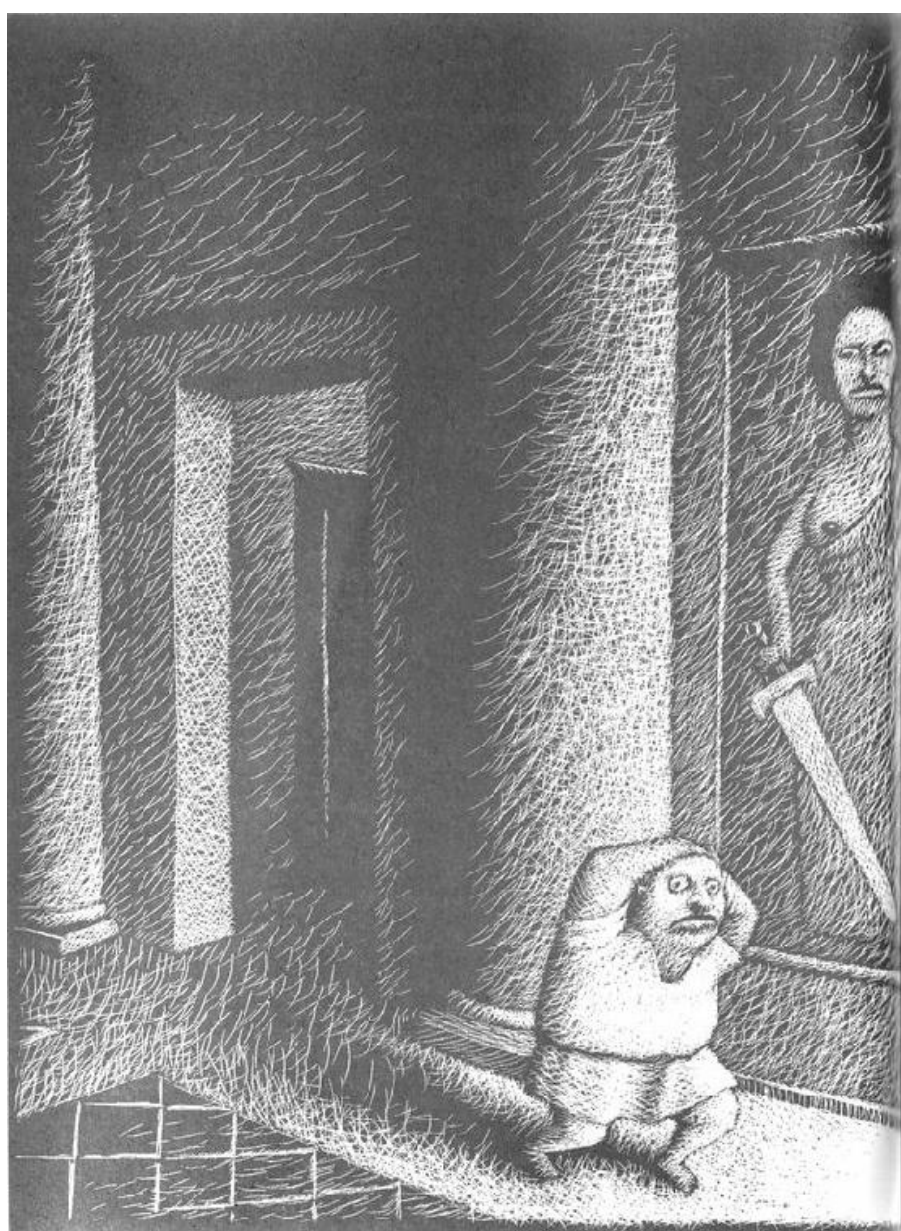
Il s'agissait d'une dernière ruse, prévue depuis plusieurs jours. Au milieu des fruits se cachait un aspic, vipère au mortel venin. Je suis allée m'allonger auprès d'Antoine et ai plongé mes mains dans le panier. À peine ai-je sursauté quand j'ai senti les crocs acérés du reptile s'enfoncer dans mon poignet. La mort est venue à petits pas, mes dernières pensées furent pour Antoine. À mes côtés, me tenant les mains, les fidèles Iras et Charmion, ayant avalé une coupe de poison, me suivaient paisiblement dans le trépas.

C'est ainsi qu'un Octave furieux, ayant fait défoncer la porte après avoir reçu mon message, me trouva apaisée, hors de sa portée pour toujours.

Par la suite, cet homme indigne se fit appeler César Auguste. Sans commettre la faute de se faire couronner empereur, il en accapara tous les pouvoirs. Sur les statues qui le représentent, son visage est empreint de noblesse, sa stature est celle d'un géant. Son règne dura quarante et un ans. On dit que sous Auguste, jamais Rome ne fut si glorieuse, si puissante, si riche.

C'est sans doute vrai, puisque les historiens l'affirment. Mais dites-moi, vous qui m'écoutez... Deux mille ans après, de qui se souvient-on le mieux ? D'Auguste ? Ou de la reine Cléopâtre ?





X

L'EMPEREUR FOU

Le dernier jour de Néron (68)

L'HOMME court à travers son palais grandiose, qu'il a nommé la « Maison d'or ». L'affolement se peint sur ses traits mous, sur son visage affaissé, dans ses petits yeux bleu pâle qui clignent. Les mèches artificiellement blondies de sa chevelure de même que les poils clairsemés de sa barbe sont collés par la sueur. Sur son cou épais, des veines battent. Sous sa riche tunique brodée d'or, son ventre distendu ballotte. Ses jambes maigrettes semblent impuissantes à le porter.

Le voici maintenant qui descend les six marches de marbre menant à son grand salon marin, aux parois couvertes de coquillages et de perles. Il prend pied dans la salle d'eau creusée de quatre bassins de quatre-vingts pieds de long : l'étuve, le bain chaud, le tiède, le froid – tout comme dans les thermes. Ses pieds, chaussés de riches cothurnes(39) laquées d'or et incrustées de pierreries, dérapent sur le bord glissant du bassin. Il hoquette, manque trébucher, doit se retenir à un rideau pourpre qui sépare deux pièces.

Sa voix de fausset retentit, rebondit dans la cavité des coupoles incrustées de mosaïques chamarrées, se perd dans les profondeurs des plafonds à caissons plaqués de bois exotiques.

— À la garde ! Mes sentinelles, mes serviteurs, mes généraux, où êtes-vous ? Qu'on vienne ! Il n'y a donc plus personne pour obéir à mes ordres ? M'a-t-on laissé seul, moi, le plus puissant empereur que la Terre ait porté ?

Mais nul ne répond.

Dans la Maison d'or, il n'y a plus personne.

Le petit homme grassouillet débouche dans les jardins de son immense propriété, qui s'étend entre deux collines de Rome, du Palatin jusqu'à l'Esquilin. Il fait nuit, un petit vent qui vient de la mer fait bruisser les arbres et balaie les feuilles mortes dans les allées.

Au centre des jardins, une statue colossale se dresse. Elle mesure

cent vingt pieds de haut(40). Elle représente, nu comme le dieu Mars revenant du combat, un athlète au regard fier, au profil aquilin, à la moue dédaigneuse.

Cette statue est celle de Néron, empereur de Rome. En dialecte sabin, Néron signifie : fort.

Mais ce terme n'est plus à l'image du petit homme suant de peur qui galope à travers son palais déserté. Car il s'agit bien de l'empereur lui-même – Néron. Quelle différence entre cette statue gigantesque et l'être falot, abandonné de tous, qui appelle à l'aide avec la voix d'un petit garçon qui ne sait pas où est sa mère !

Nous sommes en l'an 68. Néron n'a que trente-deux ans, son règne en est à sa quatorzième année. Qu'a-t-il bien pu se passer, entre son couronnement alors qu'il n'était âgé que de dix-huit ans, et cette soirée ventée du mois de février où il a atteint, sans qu'il le sache encore, le dernier jour de son existence ?

Néron a pourtant bien débuté dans la vie.

Il est le fils d'Agrippine, rare beauté qui était une descendante du grand Auguste, et de l'empereur Claude, à l'époque déjà un vieillard. Claude avait un fils d'une épouse décédée : Britannicus.

Qui allait être empereur à la mort de Claude ? Néron ou Britannicus ? Claude, ce n'était un secret pour personne, préférait le fils de sa chair à son fils adoptif. Mais, à Rome, on n'hésite pas à employer les moyens extrêmes.

Agrippine fit empoisonner son mari, tandis que le jeune Néron, de son côté, faisait assassiner Britannicus par un gladiateur.

Plus rien ne pouvait s'opposer à ce qu'il monte sur le trône ! Et c'est ce qu'il fit.

À cette époque, Néron ressemblait assez à la statue monumentale qu'il ferait plus tard sculpter à sa gloire. C'était un adolescent au physique agréable, bien que déjà un peu empâté, un sportif qui n'aimait rien tant que participer aux courses de char du Colisée, aux rencontres de lutte dans l'amphithéâtre, et même aux combats de gladiateurs – naturellement avec des épées de bois.



En outre, Néron se croyait artiste. Sans posséder de talents véritables (on ricanait dans son dos quand il prenait sa lyre), il chantait, composait des odes, des pièces, des poèmes. En somme, Néron, les premières années de son règne, était plutôt aimable, même s'il n'était pas véritablement aimé. Même par sa mère – surtout par sa mère ! Car la toujours séduisante et plus que jamais redoutable Agrippine n'avait comploté et assassiné pour asseoir son fils sur le trône que dans l'espoir de gouverner à sa place.

Et elle faisait tout pour ça, tout pour troubler, désorienter, agacer le très jeune empereur.

Ainsi, elle avait donné, un jour, l'ordre au tribun de la garde impériale d'adopter cette formule en guise de mot de passe : « Agrippine est la meilleure des mères. » Et lorsque Néron, assis sur son trône impérial, recevait des ambassadeurs ou des princes, elle s'arrangeait toujours pour venir le rejoindre, vêtue d'une robe pourpre, le front ceint d'un diadème royal, et entourée de sa garde d'honneur.

Ce genre de manifestation irritait de façon croissante le jeune empereur. Quand il en faisait la réflexion à sa mère, la terrible Agrippine l'apostrophait ainsi : « Tu me dois tout, mon fils. Puissance, richesse et gloire. Prends garde à ne pas l'oublier ! Sinon, tu vas entendre parler de moi. »

La menace était à peine voilée. Aussi ne restait-il plus à Néron qu'une solution : se débarrasser de sa mère par des méthodes ayant fait de tout temps leurs preuves.

L'occasion se présenta lors des fêtes de Minerve, qui avaient lieu sur le port de Baies. La cérémonie terminée, Néron, qui s'était montré d'une extrême attention envers sa mère, la conduisit lui-même au bateau qu'il avait frété tout exprès pour qu'elle puisse regagner sa villa d'Antium. Le temps était doux, la lune pleine, la mer d'huile. Sans méfiance, Agrippine alla s'étendre dans sa cabine tandis que le vaisseau prenait le large. Elle fut tirée de son assoupissement par d'épouvantables craquements. Les cales du bateau avaient été

chargées de lourdes masses de plomb, qui avaient fini par en crever la quille. Agrippine, bonne nageuse, réussit à regagner la rive. Mais les spadassins de Néron l'attendaient. Elle sut que son sort était scellé. Alors, désignant le ventre qui avait porté son assassin de fils, elle dit simplement :

— Frappez là.

Quand Néron, prévenu que tout était fini, arriva devant son corps, il eut cette phrase :

— Je ne m'étais jamais aperçu avoir une mère aussi belle.

Les méfaits de l'empereur ne s'arrêtèrent pas là. À vingt ans, il avait épousé Octavie, une fille de bonne famille. À vingt et un ans, il remarqua au sein de sa cour une jeune femme d'une beauté remarquable. Elle se nommait Poppée. Néron fit assassiner Octavie pour épouser Poppée. Mais Poppée était une courtisane, qui reprit vite ses anciennes habitudes : regarder d'autres hommes, et même faire un peu plus que les regarder. Néron la tua lui-même, à coups de pied dans le ventre, alors qu'elle était enceinte.

Bien sûr, il restait populaire, à cause des spectacles qu'il donnait aux arènes et au cours desquels ses soldats faisaient pleuvoir sur la foule des gâteaux, des fruits, des confiseries, et parfois des pièces d'or, vidant ainsi le trésor public.

Mais cela ne lui suffisait pas.

« Un empereur tel que moi, aimait-il à dire à ses conseillers, mériterait un palais à sa mesure, plus grand et plus beau que le plus grand et le plus beau des temples grecs. Ce palais devrait se trouver en plein centre de Rome. Mais où le bâtir ? La ville est surpeuplée, on n'y trouve que de vilaines maisons en bois et en brique. Quel dommage ! Quel dommage ! »

Or, dans la soirée du 18 juillet 64, un gigantesque incendie se déclara au cœur de la vieille ville. Il fit rage pendant six jours et sept nuits, couvrant Rome d'un lourd panache de fumée noire. Les bas quartiers de Rome furent entièrement détruits, des milliers de citoyens périrent brûlés ou asphyxiés.

Pendant toute la durée de la catastrophe, Néron demeura au sommet d'une tour sur la colline de l'Esquilin, contemplant le feu en composant sur sa lyre un poème dédié à l'incendie de Troie(41).

— Voilà enfin venue l'occasion de reconstruire une nouvelle Rome d'or et de marbre ! clama l'empereur.

La vérité oblige à dire que la seule bâtisse d'or et de marbre qu'on vit s'élever fut le nouveau palais de Néron – la « Maison d'or ». Et le peuple ne put compter que sur ses seuls bras pour reconstruire la ville.

Même si personne ne sut jamais la vérité, les Romains

commencèrent à murmurer qu'il se pouvait bien que l'empereur lui-même fût à l'origine de l'incendie. Il en était bien capable !

Pour calmer ses sujets, Néron jugea bon de trouver des coupables, afin de les jeter en pâture à la foule. Pourquoi pas les chrétiens – ainsi que se nommaient les membres de cette nouvelle religion venue de Palestine ?

Il les fit arrêter en masse, organisa des jeux somptueux, livra les martyrs aux bêtes fauves.

Voir des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants qui ne se défendaient pas, dévorés par des tigres et des lions, écrasés par des éléphants et éventrés par des taureaux furieux, calma pendant quelques jours le peuple de Rome.

Puis les massacres cédèrent la place aux jeux plus traditionnels. Néron tint à participer lui-même aux courses de chars, comme dans sa jeunesse. Mais il était devenu gros, faible sur ses jambes. Il fit de nombreuses chutes et fut hué. Quand il voulut lutter, il parut si évident que les athlètes le laissaient gagner qu'on le hua plus fort encore. Lorsqu'il se mit à chanter, la foule lui jeta des trognons de pommes et des œufs pourris.

L'empereur jugea alors plus prudent de partir en Grèce, où devaient avoir lieu les jeux d'Olympie. Il y demeura un an et demi, remportant toutes les épreuves.

Mais on sut rapidement qu'il avait acheté ses adversaires, dépensant jusqu'à la dernière pièce le trésor de Rome. Lorsqu'il regagna son palais, à la nuit tombée, Vintilus, préfet de la garde prétorienne, était seul à l'attendre. Avec de bien mauvaises nouvelles.

— Tu es resté trop longtemps absent, César. Le proconsul des Gaules, Julius Vindex, s'est révolté et menace de marcher sur Rome. Et on dit que Galba, proconsul d'Espagne, se prépare à faire de même.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? glapit l'empereur en levant les bras au ciel.



— Tu le sais comme moi. Les soldes n'ont pas été payées depuis des années et les caisses de l'État sont vides. Tu dois

réagir, sinon tu risques de perdre ton trône !

— Mais pourquoi ne suis-je pas apprécié à ma juste valeur ? gémit Néron.

Il se frappa la poitrine puis, se ressaisissant, il ordonna au préfet de convoquer pour le lendemain tous ses généraux. Demeuré seul, il alla s'accouder à l'une des fenêtres de son palais. La nuit bruissait de clameurs. Dans les rues, des torches brillaient. Le peuple semblait être au courant de son retour. Devait-il apparaître au balcon et se faire acclamer ? En écoutant d'une oreille plus attentive les paroles qui montaient de la ville, Néron entendit :

— Assez chanté, César, tu vas danser, maintenant !

— Finies les épreuves de char, c'est à pied que tu vas courir !

Et aussi :

— Vive Vindex ! Vive Galba !

Peureusement, il alla se réfugier dans sa chambre la plus éloignée, derrière un triple rang des prétoriens de sa garde personnelle. Il ne dormit pas de la nuit.

Le lendemain, pour paraître devant ses généraux, il avait revêtu sa plus riche tunique, coiffé sa couronne de laurier dont chaque feuille était d'or et de pierreries.

— J'ai décidé de faire exécuter tous les gouverneurs de province et tous les sénateurs, proclama-t-il. Ainsi, plus personne ne s'opposera à moi. Ensuite, je me rendrai en Gaule et en Espagne. Devant les soldats révoltés, je verserai des pleurs de repentir et je chanterai un hymne à ma propre grandeur que je vais composer sur-le-champ. J'exige que, pour donner plus de lustre à ces expéditions, mes charpentiers entreprennent la construction de deux cents chars recouverts d'or, qui serviront à transporter les décors de mon théâtre.

Néron parla et parla encore, sans prendre garde à l'expression consternée qui assombrissait le visage de ses officiers. Cependant, au bout d'un moment, il dut bien se rendre à l'évidence : son état-major était parti, comme étaient partis tous les soldats de sa garde.

Et il discourait tout seul.

Voilà pourquoi Néron traverse en courant les corridors de son immense palais que tous ont déserté.

Tous ? Pas tout à fait. Il parvient à rejoindre une ombre se glissant derrière des colonnes. Étonné, il reconnaît un officier de sa garde, qui est en train de remplir un baluchon de coupes, de vases et autres objets précieux.

— Toi aussi, tu abandonnes César ? rage Néron en saisissant l'homme par la manche.

— Est-il donc si malheureux de mourir ? ricane le centurion avant de s'enfuir avec son butin.

Le ver qu'il a récité est tiré de l'*Énéide*, ce poème de Virgile(42) qu'autrefois Néron a chanté avant de préférer ses propres compositions. Cette citation l'ébranle. Mourir ? Pourquoi pas, si son heure est venue.

Oui, mais comment mourir ? Le poison ? Il en possède bien une fiole, dissimulée dans un coffret d'or. Mais Néron a fait périr tant de personnes par le poison qu'il n'en connaît que trop bien les terribles effets. Les horribles douleurs dans le ventre, les vomissements. Non, surtout pas le poison !

— Spiculus ! Spiculus ! appelle-t-il. Voudras-tu me porter le coup fatal ?

Spiculus est un gladiateur affranchi avec qui Néron s'exerçait dans l'arène – bien sûr avec des armes émoussées.

Mais Spiculus ne répond pas. Lui aussi l'a abandonné. Alors ? Se jeter dans le Tibre, dont les flots ardoise murmurent juste sous les remparts du palais ? Non, non, cette fin lui rappellerait trop sa mère, Agrippine. Et ces bruits, à l'extérieur, quels sont-ils ? On dirait que des cavaliers approchent.

Haletant, le front couvert de sueur, Néron arrête sa course dans un de ses salons de réception. À ce moment surgit Éphrodite, son fidèle serviteur. Lui au moins n'a pas fui.

— Prends garde, souffle Éphrodite. Le sénat envoie des soldats te chercher. Il paraît que l'on veut te réserver le châtimement des anciens.

— Quel est-il, ce châtimement ? Rappelle-le-moi, s'il te plaît.

— Tu seras dévêtu, ta tête passée dans l'angle d'une fourche, et l'on te fouettera jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Non ! Non, pas ça ! se lamente Néron.

Et le voilà qui s'arrache les cheveux, se roule par terre, se couvre le visage des cendres d'une cassolette à sacrifices qu'il a retirée d'un autel. Enfin, il tire un poignard d'un coffre, en éprouve la pointe du pousse.

— Tu crois que l'heure est venue, vraiment ? tente-t-il encore d'argumenter avec des trémolos dans la voix.

Devant la mine grave d'Éphrodite, il fait pénétrer la lame de quelques centimètres dans sa gorge. Son sang commence à couler. Il grimace. Cela fait vraiment trop mal.

— Aide-moi, gémit-il.

D'un geste vif, l'ancien esclave enfonce le poignard jusqu'à la garde. Néron sursaute, hoquette, s'affale.

— Quel artiste périt en moi ! a-t-il le temps de sangloter.

Puis il cesse de bouger. Cette fois, Néron est bien mort. À cet instant, les soldats envoyés par le sénat font irruption dans le palais. Le centurion qui commande le détachement se penche au-dessus du corps étalé sur le sol. L'officier fait la moue, hausse les épaules.

— Nous arrivons trop tard, grogne-t-il. C'est fini. Mais par les dieux, il est encore plus laid mort que vivant !

Telle fut l'oraison funèbre de Néron, que ses successeurs nommèrent un peu plus tard l'empereur fou.





XI

LE DERNIER JOUR DE POMPÉI

Un récit de Pline le Jeune (24 août 79)

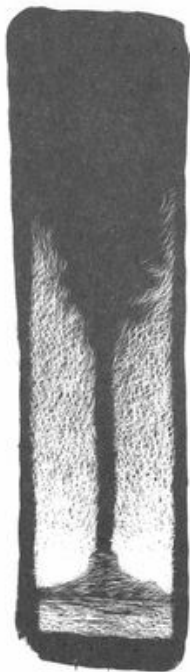
MOI, Plinius Caecilius Secundus, dit Pline le Jeune, j'ai décidé de vous raconter l'expérience la plus terrible, la plus terrifiante de ma vie : l'éruption du Vésuve.

Mais je vais auparavant me présenter plus complètement. J'ai hérité de ce nom, Pline le Jeune, pour qu'on ne me confonde pas avec mon oncle et père par adoption, Gaius Plinius. Gaius est... – pardon – était un homme célèbre, plus célèbre que je ne le serai jamais, même si je peux me flatter d'une certaine réputation comme philosophe et écrivain(43). Ce fut un grand voyageur, un grand savant, à qui on doit une *Histoire naturelle* qui fait date. Les dernières années de sa vie, l'empereur Trajan(44) avait nommé mon oncle amiral en chef de l'escadre de la Méditerranée, un poste envié.

Les événements que je me propose de raconter se déroulèrent principalement le neuvième jour avant les calendes de septembre. Alors, je n'avais qu'à peine dix-huit ans. À l'époque, je me trouvais non loin de Pompéi, en compagnie de mon oncle, à Misène, port où mouillait sa flotte de guerre. Ce fut à l'aube de cette journée funeste que ma mère adoptive, affolée, nous éveilla tous deux, pour nous entraîner sur la terrasse de leur villa.

— Mon époux ! Mon fils ! Regardez ce qui se passe !

Elle désignait, loin vers le sud, la masse conique du Vésuve qui s'élevait dans les brumes du petit matin.



Le Vésuve, je me dois de le préciser, est le seul volcan en activité de la péninsule. Jadis, nos ancêtres imaginaient que cette montagne communiquant avec les feux de la terre était le domaine de Pluton, dieu des Enfers ! Nous autres, Romains de l'Empire, refusons depuis longtemps ce genre de superstitions. Cependant, le spectacle que le Vésuve nous offrait en cette sereine matinée a ébranlé ma jeune âme.

Parfois, le sommet du volcan est couronné d'un paresseux panache de fumée blanche. La plupart du temps, on ne voit rien. Or, en ce début de journée, une lourde nuée gris sombre montait droit aux cieux, s'évasant en altitude comme la couronne d'un pin parasol. Même à une si grande distance – une vingtaine de milles nautiques en suivant la légère courbe de la côte –, je pouvais distinguer une sorte d'irisation de l'atmosphère tout autour du sommet du cône.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je à mon oncle.

— Des cendres ! Une pluie de cendres ! Caecilius, nous assistons au début d'une éruption de grande envergure. Pourvu que...

L'amiral s'interrompt. Je remarquai qu'un pli soucieux partageait son front. Sa main droite fourrageait dans sa barbe fournie. Il sursauta lorsque son épouse tirailla la manche de sa tunique.

— La villa de Pomponiatus et sa famille, nos chers amis, se trouve à Herculaneum, juste en dessous de ce volcan. Crois-tu qu'il y ait un danger ?

Mon oncle remua ses robustes épaules.

— Tu sais comme moi que, voilà dix-sept ans, un grave tremblement de terre a détruit nombre de bâtiments des villes alentour(45). Cette

leçon sévère a rendu prudents les citadins les plus exposés. Je suis certain que, dès les premières fumées et les premières secousses, les gens de Stabies, comme ceux de Pompéi, ont fui leurs maisons pour se mettre à l'abri. Néanmoins...

À nouveau, Gaius Plinius secoua sa carcasse comme un chien mouillé qui s'ébroue.

— Oui ? murmura cette femme douce et timide qui, depuis la mort de mes parents, m'avait pris pour fils.

— Je vais sur-le-champ fréter une galère pour me rendre au plus près des lieux du séisme. Un savant tel que moi ne peut laisser passer une telle occasion.

Je souris. Je reconnaissais bien là mon oncle, toujours prompt à s'enflammer pour ajouter un chapitre à son *Histoire naturelle*. En l'occurrence, le terme « enflammé » était on ne peut plus adéquat. Je ravalai mon sourire lorsque l'amiral se tourna vers moi.

— M'accompagneras-tu, Caecilius ?

Je n'hésitai que le temps d'un battement de cœur avant de hocher vigoureusement la tête.

L'escadre étant au port, à un quart de mille de la villa, nous fûmes prêts en moins d'une heure. L'amiral avait décidé d'embarquer à bord d'une galère liburnienne, ces croiseurs légers à deux rangs de rameurs qu'on emploie d'ordinaire pour chasser les pirates.

Accroché à la rambarde, je dois bien avouer que je n'en menais pas large. Je ne suis pas un marin et, déjà à quelques encablures de la côte, la mer était très agitée. Le panache qui couronnait le volcan s'était élargi, devenant noir comme de l'encre de seiche. Des éclairs crevaient la fumée à intervalles irréguliers. Il ne m'étonnait plus que les anciens eussent pu imaginer la forge d'un dieu au cœur de cette montagne furieuse.

J'entendais les marins hurler. Le rythme du tambour donnant la cadence aux rameurs s'accéléra brusquement. Boum, boum, boum ! La galère, qui s'était écartée vers le large à cause d'une déferlante, était en train de revenir sur la côte.

Je poussai un cri : je venais de ressentir une brûlure piquante au bras. Je me frottai, une poudre noirâtre s'étala sur ma peau. L'air était entièrement obscurci, il pleuvait de la cendre chaude.

Je m'enveloppai le corps et la tête d'une vieille couverture humide ramassée sur le pont. Autour de moi, marins et légionnaires faisaient pareil. Un choc retentit près de moi, suivi d'autres, bien d'autres. C'était maintenant des pierres ponce, des cailloux noirs projetés par le volcan qui s'étaient mis à grêler sur le navire. Cette fois, je dus courir me mettre à l'abri sous l'auvent de la cabine de navigation. En plusieurs endroits, le pont et les bastingages commençaient à fumer. Des marins, courant en tous sens, éteignaient ces débuts d'incendie

avec des seaux d'eau de mer.

Au milieu de cette panique, seul l'amiral avait conservé son sang-froid. Debout à côté de la barre, il gardait les yeux fixés sur la côte qui approchait, presque invisible dans la pluie serrée des cendres. J'entendis le maître d'équipage l'apostropher ainsi :

— Ne devrions-nous pas virer de bord, amiral ?

— Le courage sourit aux audacieux ! répliqua mon oncle. Mets le cap sur l'habitation de Pomponiatius. Nous avons des gens à sauver.

J'admirai son courage. En cet été tragique Gaius Plinius, quoi que toujours très robuste, avait cinquante-six ans – ce qui me semblait un bien grand âge pour affronter une telle aventure. Je le rejoignis tandis que, malgré les vagues houleuses, il dirigeait de main de maître son navire vers le rivage.

Nous accostâmes. Mon oncle, quelques hommes d'équipage et moi-même mirent pied à terre, après avoir pataugé, de l'eau jusqu'à la taille, dans les vagues bondissantes. Sous le ciel de poix, j'eus grand-peine à reconnaître Stabies, petite cité balnéaire où nombre de riches Romains avaient fait construire leur villa. La ville que j'avais connue blanche et rose était maintenant uniformément grise de cendres collantes.



Un homme se précipita dans les bras de l'amiral. C'était son ami Pomponiatius, livide et échevelé. Eparpillées sur la plage, erraient plusieurs dizaines de personnes, hommes, femmes, enfants, portant des baluchons. Les membres de sa famille, ses serviteurs, et certainement les habitants de villas avoisinantes.

— Ah ! Gaius, Gaius... ne cessait de balbutier le vieil homme.

— N'aie crainte, ami, nous sommes là. Tu vas pouvoir embarquer avec tous les tiens en attendant que cette tourmente cesse.

Mon oncle fut interrompu par une violente quinte de toux qui le plia en deux. Je me mis à mon tour à tousser, les poumons en feu. L'air était vicié d'une acidité étrange. « Des gaz issus des entrailles de la terre et crachés par le volcan », pensai-je. Je couvris à nouveau mon

visage avec la couverture que je n'avais pas abandonnée, m'efforçant de ne respirer qu'à toutes petites gorgées.

L'amiral, qui dirigeait les fuyards vers son vaisseau, était demeuré tête nue. Il me parut anormalement pâle. Je l'entendis demander à boire, et un esclave ne tarda pas à lui apporter une gourde. Je n'osai cependant pas lui faire de remarque. En outre, je venais soudain de penser à mon ami Marcilius Galba, que je savais être à Pompéi. La crainte m'envahit.

— Mon oncle ! criai-je dans le grondement qui faisait vibrer l'atmosphère, je voudrais vous demander une faveur. Pendant que vous recueillez ces gens à bord, puis-je tenter de gagner Pompéi ? J'y ai un compagnon et...

Gaius me fit simplement un signe approbateur de la main. Je courus vers un cheval qu'un palefrenier tenait par la bride à peu de distance. La bête, un jeune pur-sang arabe à robe blanc et brun, était effrayée, nerveuse. Je réussis non sans mal à la monter et, bien qu'elle eût tenté à plusieurs reprises de me désarçonner par ses ruades, je sus la dompter. J'étais et suis resté bon cavalier.

Suivant la côte, je commençai à chevaucher vers le sud. Il était loin d'être midi, pourtant l'obscurité était presque semblable à celle de la nuit. Au milieu de cette pénombre, de larges colonnes de feu orange au vif éclat serpentaient droit devant moi entre ciel et terre : la lave, qui était en train de déborder du cratère.

Je talonnai ma monture. J'étais très inquiet mais, bizarrement, toute ma peur s'était envolée. Je ne me doutais pas, pourtant, que le spectacle qui m'attendait serait bien pire que tout ce qu'il m'avait été donné de voir jusqu'à présent.

Au cours de l'histoire de Rome, quatre villes de différente importance s'étaient développées dans la plaine de Campanie, régulièrement espacées autour des flancs du Vésuve : Sorrente, Herculaneum, Stabies et Pompéi. C'est cette dernière qui était la plus prospère, la plus étendue, la plus peuplée – vingt-mille habitants au dernier recensement impérial.

Pompéi comptait un forum, de nombreux temples, un hippodrome, un amphithéâtre, une caserne de gladiateurs. Les paysans cultivaient des vignes jusqu'à mi-hauteur du volcan. Il en résultait un vin fameux car la terre, mêlée à la cendre d'éruptions anciennes, était très riche.

À mesure que j'approchais, de sombres pressentiments m'envahissaient – aussi sombres en vérité que les nuées cendreuses au milieu desquelles je chevauchais. Stabies n'est distante de Pompéi que de cinq milles environ, moins d'une heure au trot de mon cheval rétif. Sur ma route, je croisais de plus en plus de fuyards, certains à pied, d'autre dans des charrettes tirées par des mules. Sur les visages noircis, je ne lisais que le désespoir. Mais au moins, pensais-je, ceux-là

ont pu s'enfuir à temps.

Mon relatif optimisme fut battu en brèche lorsque je vis les premiers cadavres. Il y en eut bientôt des dizaines à joncher la route en bordure de la mer où j'avais de plus en plus de mal à chevaucher, tant la foule était dense. Les corps étaient déjà recouverts de cette cendre qui ne cessait de pleuvoir, à tel point qu'ils ne ressemblaient plus à des humains, seulement à de maladroites sculptures de glaise.

Je me remis à tousser, comprenant du même coup que tous ces gens étaient morts asphyxiés. Du mieux que je pus, j'enveloppai mon visage dans la vieille couverture.

Mon coursier se cabra alors qu'une charrette, essieux brisés, versait devant moi, répandant son contenu d'humains, de meubles et d'objets dérisoires sur le lit cendré. Un peu plus loin, des familles tentaient de fuir par la mer à bord de barques. Mais la méchanceté des flots fit chavirer sous mes yeux plusieurs d'entre elles.

Sous un ciel aussi livide qu'un ventre de serpent, j'atteignis enfin les murailles de la ville. La foule y était si dense en avant des remparts que je préférerai attacher ma monture à un arbre déplumé pour y pénétrer à pied. Sous les semelles de mes cothurnes, je sentais la terre trembler. Une chaleur malade montait de minces crevasses qui s'ouvraient, laissant fuser des jets de vapeur sifflante.

Du sommet du Vésuve, enténébré de volutes cendreuse, des éclairs formidables jaillissaient, non pas de la seule couleur orangée du feu, mais de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Je ne pus m'empêcher de trouver à ce spectacle une sorte de beauté – une beauté terrible mais une beauté quand même...

Une foule gémissante ne cessait de refluer des ruelles où les façades lézardées s'écroulaient les unes après les autres. Où pouvait être mon ami Marcilius, dans cet enfer ? Il habitait chez sa sœur, dans une petite rue pas très loin du forum. Arriverais-je à l'atteindre ? Résolu, je jouai des coudes et franchis la Porte d'Herculanum. Mais à peine avais-je fait quelques pas qu'une secousse plus forte que les autres jeta bas la grande arche du portique qui s'écroula dans mon dos, ensevelissant quelques malheureux de plus.



J'avancais maintenant avec de la cendre jusqu'aux genoux. Malgré la couverture, je ne pouvais respirer sans tousser. Mes yeux larmoyaient, je sentais mon esprit s'obscurcir. Toute une famille me heurta en fuyant. La mère, échevelée, grise de cendre, tenait par la main deux enfants qui sanglotaient. Un esclave levait au-dessus des têtes une planche bien inutile à protéger efficacement ses maîtres de la chute continuelle des pierres. La femme tomba la première, d'épuisement ou de suffocation. Dans un geste puéril, elle serra ses enfants contre elle, ce qui les ensevelit un peu plus dans la cendre. L'esclave et le père tentèrent de leur porter secours, mais à ce moment une façade s'effondra sur eux.

Je m'adossai à un mur qui tenait encore debout. Je ne cessais de pleurer, sans savoir si mes larmes étaient causées par l'épouvante ou l'effet des gaz. Les deux, certainement. Sans doute aurais-je perdu connaissance, avec pour conséquence une mort certaine, si des piqûres brûlantes sur mes bras et mes jambes ne m'avaient tiré de ma torpeur. Je me secouai et parvins à me relever. Du ciel d'encre, une pluie chaude commençait à tomber, qui devenait plus forte d'instant en instant. Sous cette averse, la cendre qui emplissait les rues devenait boue.

Je reculai. Chaque pas dans ce magma réclamait un effort insupportable de tous mes muscles. Marcilius était parvenu à s'enfuir, ou alors il était mort, me dis-je – lâchement sans doute. Mais, dans un cas comme dans l'autre, je ne pouvais rien faire. Alors, je m'enfuis, trébuchant sur des formes molles enfouies sous la boue qui ne cessait de durcir.

Je ne sais comment je réussis à rejoindre mon cheval, qui hennissait et se débattait, heureusement sans avoir pu rompre ses guides. Je

montai en selle, le cravachai et, sous l'averse bouillante et le bombardement des pierres célestes, je commençai à galoper le long de la côte battue par les flots en furie.

Il devait être tard quand j'arrivai en vue de Stabies. Mais, quelle que fût l'heure, la pénombre était toujours celle d'un crépuscule d'hiver. Dans cette quasi-obscurité, la petite ville me parut aussi mal en point que Pompéi. Ici aussi, la lave et les cendres avaient tout recouvert, et je ne voyais que ruines.

Cependant, par ce qui me parut un miracle, la maison de Pomponiatus était toujours debout, séparée du reste de la cité par un large courant de lave durcie qui l'avait épargnée. J'étais persuadé que la propriété avait été évacuée, quand, pénétrant dans la cour intérieure, je me retrouvai nez à nez avec le maître des lieux. Pour se protéger des scories, Pomponiatus avait attaché un oreiller sur son crâne chauve, ce qui me fit sourire, bien que le moment ne fut pas à la gaieté.

— Que faites-vous encore ici ! m'écriai-je en reprenant mon sérieux. J'étais persuadé que tout le monde avait gagné le large sur le bateau de mon oncle...

— Hélas ! la furie des flots nous l'a interdit. Car sans Gaius pour les commander, le capitaine n'a pas voulu prendre la mer. Je ne veux pas t'alarmer, jeune Plinius, mais ton oncle a surpassé ses forces. Il a respiré trop de gaz délétères. Et il est au plus mal...

L'angoisse au cœur, je me fis conduire dans la chambre où reposait l'amiral. Étendu sur un lit, pâle comme un linge, mon père adoptif respirait avec difficulté. Je lui pris les mains. Un court instant, il parut me reconnaître.

— Ah ! mon fils... murmura-t-il.

Puis, à nouveau, seul son rôle opprimé monta dans la pièce.

Toute la nuit, je ne quittai pas le chevet de cet homme que j'aimais plus que quiconque. À plusieurs reprises, il demanda à boire. Dans la lueur blême du matin qui peinait à percer les volutes cendreuses, je m'aperçus que son visage avait pris l'immobilité de la pierre. Ses traits étaient ceux d'un gisant apaisé.

Pline l'Ancien était mort.

Je demurai trois jours à Stabies tandis que, peu à peu, les éléments se calmaient. Les projections de pierres et de cendres cessèrent, les flammes couronnant le volcan s'éteignirent. Seul le panache de fumée vomi par le cratère déchiqueté devait perdurer des semaines encore.

Autour de la montagne maudite, tout n'était désormais que désolation. Combien pouvait-il y avoir de morts ? Des milliers et des milliers – plus que nous ne pourrions jamais compter, car nombre d'entre eux étaient ensevelis sous des mètres de cendre ou de lave

durcie.

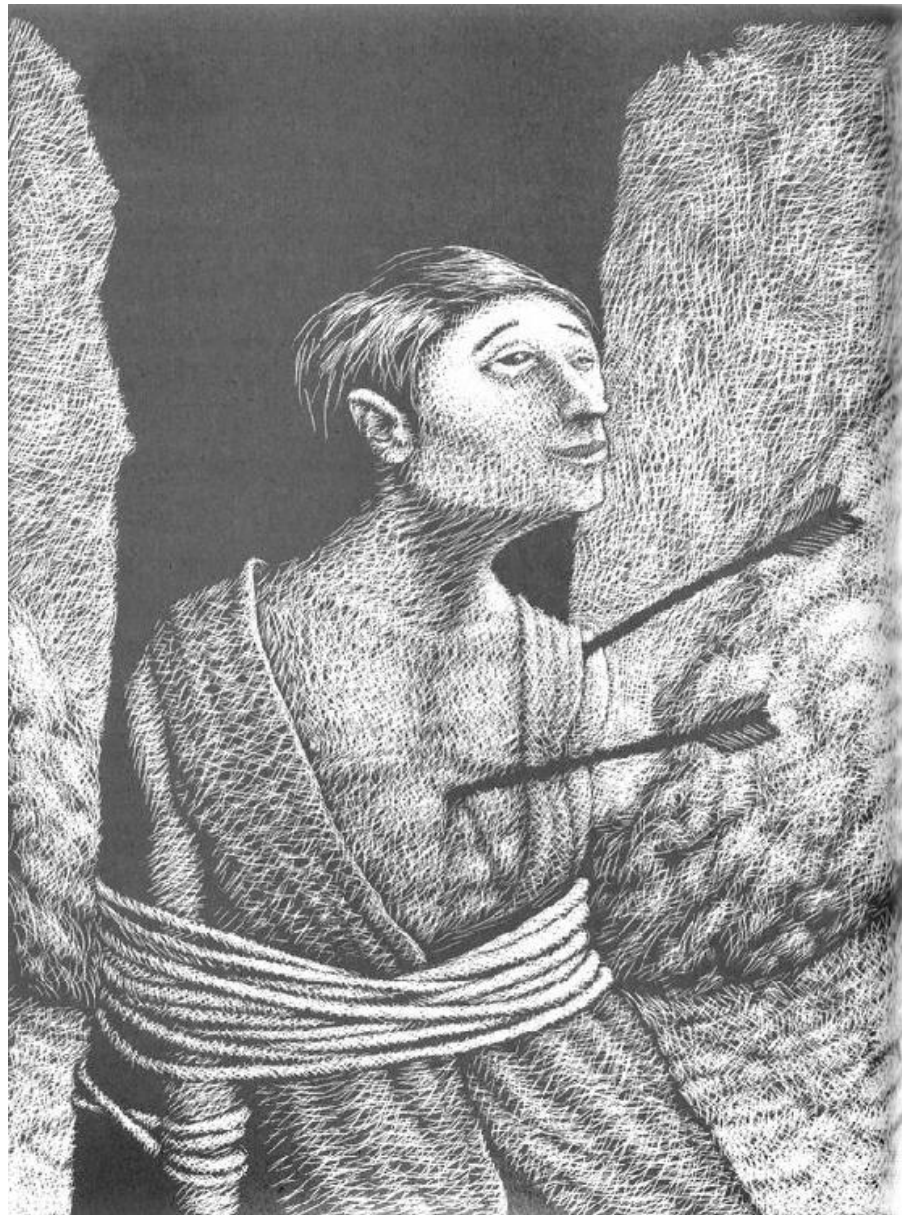
Je mobilisai toute mon énergie pour aider les survivants qui n'avaient pas réussi à s'enfuir. À la fin du troisième jour, la flotte de Misène put enfin aborder, la mer s'étant calmée. C'est donc à bord d'une trirème impériale que le corps de mon oncle fut rapatrié vers Rome, les routes n'étant pas encore assez sûres.

L'empereur Trajan fit organiser des funérailles grandioses pour son amiral. Et puis, petit à petit, on oublia la catastrophe.

Je ne devais retourner sur les lieux de l'éruption qu'au printemps suivant, dans le but de prendre des notes pour un ouvrage relatant ces trois jours d'épouvante(46). Sous un ciel limpide, le Vésuve n'était plus à nouveau qu'un cône de terre presque noir. Sur des miles à la ronde, une marée de lave figée recouvrait ce qui, il n'y avait pas si longtemps, était une campagne riante plantée de vignes et d'oliviers. Les ruines éparpillées de Stabies et d'Herculanum émergeaient de cette croûte...

Longtemps, au pas de mon cheval, j'ai cherché des traces de Pompéi. Je n'en ai trouvé aucune. La ville avait été rayée du décor, aussi complètement que si elle n'avait jamais existé(47).





XII

UN SOLDAT CHRÉTIEN

Le martyre de saint Sébastien (303)

DANS le soir qui s'épaissit, des ombres se glissent, furtives et silencieuses. Toutes ont le visage encapuchonné. Aussi est-il difficile de savoir s'il s'agit d'hommes ou de femmes, de jeunes Romains plutôt que de vieillards, de pauvres artisans ou de marchands aisés...

Chacune de ces ombres, en tout cas, semble bien pressée et peu désireuse de se faire remarquer. On file au ras des murs, on se tasse dans l'encoignure d'un porche ou à l'angle d'un bâtiment, on se retourne tous les dix pas pour s'assurer que l'on n'est pas suivi. Alors, sous le rebord des capuches, étincellent fugitivement des regards inquiets.

Où vont tous ces gens, à l'heure où les boutiques ont fermé leurs volets de bois, cette heure tardive où l'on ne devrait plus rencontrer que des maraudeurs à l'affût d'un mauvais coup et quelques rares patrouilles de soldats ? Ici, les maisons sont basses et les ruelles étroites. On est loin du centre glorieux de Rome, loin du mont Palatin, du Colisée, des somptueux jardins de César étalés au bord du Tibre. Ce quartier est celui de la porte de Caelus, où se trouve la caserne des gladiateurs. Un quartier populeux qui, jadis, brûla totalement lors de l'incendie gigantesque qui avait réduit à néant les deux tiers de la capitale impériale.

Qui avait mis le feu ? Les chrétiens, avait prétendu la rumeur publique. Ce qui s'était soldé, à l'instigation de l'empereur Néron, par la première vague de ce qu'on nommerait vite les persécutions – des innocents par milliers jetés aux lions du cirque, au seul prétexte de leur appartenance à une religion nouvelle et incomprise... Au sujet de laquelle on colportait les pires horreurs : anthropophagie, sacrifices humains, et autres stupidités.

Mais ce n'est pas aux silhouettes pressées qui arpentent le pavé dans les ombres montantes du soir qu'on ferait croire cela. Le robuste charpentier Horatius Nerva, aussi bien que la frêle servante Octavia ou

le tout jeune Corvinus savent que les chrétiens de cette époque lointaine étaient innocents. Que cette religion n'est porteuse que de paix et d'amour, et que le responsable de l'incendie de Rome fut vraisemblablement, dans sa folie, Néron lui-même.

Comment peuvent-ils en être aussi sûrs ? Parce que tous et toutes sont des chrétiens !

Le premier, Nerva, a atteint une porte dissimulée sous un porche, dans l'embrasure de laquelle brille la lueur rassurante d'une torche.

— Venez, mes frères, venez, chuchote une voix.

La porte s'ouvre plus largement. Un homme barbu, vêtu d'une ample étole blanche de simple laine, s'efface pour laisser pénétrer le charpentier, que suivent Octavia, Corvinus, puis d'autres, tels le maître de forge Marsala, la toute vieille Pomponia ou encore Rollo, le gladiateur éthiopien – tous ceux que l'on a vus se glisser dans les ruelles désertes pour gagner ce lieu de rendez-vous secret.

Les uns après les autres, ils descendent maintenant vers ce qui semble être le cœur de la terre, à travers des tunnels bas taillés dans le roc. Éclairé par de rares torches fixées aux parois suintantes, le lieu sent le moisi, l'humus, l'eau croupie.

Nous sommes ici dans les catacombes, ces souterrains creusés patiemment entre les égouts, qui servent aux chrétiens aussi bien de cimetière que de chapelle. C'est là qu'ils se réunissent, qu'ils se cachent.

Car les persécutions ont recommencé. Cette fois, c'est l'empereur Dioclétien, monté sur le trône en 284, qui en est responsable. C'est qu'il se prétend fils de Jupiter – aussi ne peut-il tolérer l'existence d'une religion qui menace le dogme(48) officiel !

Le coup d'envoi des nouvelles persécutions a été donné moins de six mois auparavant, le 23 février 303, pendant la fête des Terminales, célébrant la fin de l'hiver. Ce jour-là, des bandes de soudards à la solde de l'empereur ont assailli et incendié l'église de Nicomède, petite chapelle édifiée en la mémoire d'un martyr.

Ensuite tout est allé très vite. L'empereur a signé des centaines de lois interdisant aux chrétiens la plupart des corps de métier, puis la chasse à l'homme a commencé.

La foule des chrétiens venus de tout le quartier se masse maintenant dans une salle au plafond voûté soutenu par des arceaux de bois. Un pauvre autel de brique surmonté d'une croix occupe le fond de la salle. Maladroitement gravée sur une plaque de granit, se remarque l'image d'un poisson(49).

Les fidèles se sont agenouillés autour de l'autel, à même le sol boueux. Le vieillard en étole de laine blanche étend les bras. Son nom est Simonidès. Il vient de Grèce, où il a livré de ville en village le texte des Evangiles qui racontent la vie de Jésus, prophète crucifié jadis par

les Romains, mais dont l'enseignement n'a cessé de s'étendre à travers le monde.

— Écoutez les paroles de Jésus, fils du Dieu unique, qui a sacrifié pour nous sa vie terrestre, commence le prêtre. Il a dit : ceux qui auront abandonné tous leurs biens matériels auront la vie éternelle. Heureux sont les cœurs purs, car ils verront Dieu...

Le vieil homme s'interrompt. Au fond de la salle, un brouhaha s'élève, fait de pas précipités et de voix chuchotées. Un nouveau venu est apparu, un homme de haute taille qui fend la foule d'un pas décidé. Simonidès a un geste de crainte : entre les pans de la grande cape pourpre qui ceint les épaules de l'arrivant, reluit le bronze d'une cuirasse. Un soldat, ici ?

Le prêtre laisse échapper un soupir de soulagement en reconnaissant le nom qui vole de bouche en bouche.

— Sébastien ! C'est Sébastien de Narbonne !

L'homme ainsi nommé est arrivé devant l'autel.

— Désolé d'interrompre cette cérémonie, Simonidès. Mais je viens d'apprendre par un des nôtres que vous avez été dénoncés. Le préfet Manlius arrive avec toute une cohorte. Fuyez par les souterrains pendant qu'il est encore temps !

Sébastien a parlé haut et fort. Toutes et tous l'ont entendu. Immédiatement, c'est la panique. Nerva, Marsala, Corvinus, Octavia, tous les fidèles se lèvent en désordre, se bousculent pour franchir une étroite ouverture creusée dans la paroi derrière l'autel. En moins d'une minute, la salle s'est vidée. Seul Simonidès hésite.

— Viendras-tu, Sébastien ? Tu ne peux risquer de te faire prendre. Ta présence comme officier au sein de l'armée romaine nous est tellement utile !

— Rassure-toi, je vais encore être utile, prononce l'officier avec un sourire serein. Pour l'instant, file vite rejoindre tes fidèles.

L'officier pousse le prêtre dans l'étroit boyau qui s'enfonce sous terre. Puis, bandant ses muscles, il s'arc-boute contre l'autel. Son front se couvre de sueur, des veines s'impriment en relief bleu sur ses tempes et son cou. Mais Sébastien est fort, et sa force est décuplée par la foi. Le grossier bloc de briques glisse sur le sol, vient s'adosser à la paroi. Ça y est, l'ouverture dans le roc est invisible, nul ne pourra poursuivre les chrétiens.

Sébastien se redresse, balaye d'un revers de bras la sueur qui poisse son visage. Il sourit toujours. C'est un homme de haute taille, au visage rayonnant d'une véritable lumière intérieure. Ses yeux sont très bleus, ses cheveux châtain clair. On murmure que nombre de femmes de la noblesse l'auraient volontiers attiré dans leurs bras. Mais, pour lui, seuls comptent sa foi et ce qu'il estime être son devoir.

Sébastien de Narbonne doit son surnom à la petite ville de Gaule où il est né. À dix-sept ans, il s'est engagé dans la légion, où il s'est rapidement signalé par sa vaillance dans les combats contre les Celtes. Aussi lui a-t-on donné le commandement d'une troupe d'archers marocains, redoutables mercenaires. Comment est-il devenu chrétien ? C'est un mystère.

Certains prétendent que, lors d'un combat en Orient, il fut épargné par un ennemi perse qui aurait pu le tuer, l'homme ayant jeté son épée pour déclarer : « Je suis chrétien, il nous est défendu de donner la mort. »

Ce n'est peut-être qu'une légende. Quoi qu'il en soit, Sébastien devint un officier chrétien. Sous l'empereur d'alors, le tolérant Maximien, ce n'était pas un problème. Puis vint Dioclétien et ses décrets, dont le premier visait à écarter les chrétiens de l'armée. Cependant Sébastien, à cause de ses hauts faits d'armes et de sa popularité, n'en fut pas immédiatement exclu – même si le commandement des archers lui fut retiré.

La prudence aurait voulu qu'il quitte Rome. Au contraire, grâce à sa position privilégiée, il fut à même, quelques mois durant, de prévenir ses frères chaque fois qu'il les savait en danger. Comme cette nuit d'août, dans les catacombes du quartier de Caelus.

Mais voici que des pas rudes résonnent dans les tunnels, accompagnés d'ordres hurlés et du tintement du métal. Une horde de soldats fait irruption dans la salle. Ce sont de robustes mercenaires germains, aux longues tresses et aux moustaches tombantes, qui adorent des divinités guerrières et parmi lesquels on ne risque pas de compter un chrétien. Ils sont commandés par Manlius en personne, le préfet de la garde, homme cruel, dévoué à l'empereur, et qui hait tout particulièrement les adeptes de la nouvelle religion.

— Personne ! Ils se sont encore échappés ! hurle-t-il.

Manlius a un mouvement de recul alors qu'il voit Sébastien sortir de l'ombre où il s'était dissimulé.

— Toi ! Encore toi ! enrage le préfet. Tu as laissé échapper tes amis chrétiens ! Tu as trahi une fois de trop la confiance de l'empereur. Je t'arrête. Saisissez-vous de lui !

Manlius bat prudemment en retraite alors que Sébastien tire son glaive du fourreau. Mais c'est simplement pour le laisser tomber au sol. Et, tandis que de multiples mains s'abattent sur lui, il se contente de murmurer :

— Fais ton devoir, Manlius, puisque tu le crois juste.

Plus tard, dans le palais de l'empereur...



Dioclétien marche de long en large, les mains derrière le dos. Son manteau pourpre traîne sur le sol. C'est un homme de petite taille, au cou de taureau, au front bas, au teint rougeaud. Ses mèches sont emmêlées, sa barbe très noire méticuleusement taillée.

Il interrompt son va-et-vient pour se planter devant le préfet de sa garde prétorienne qui, impassible, attend les directives de son empereur.

— Tu as arrêté ce traître de Sébastien, Manlius. C'est bien, c'est bien ! J'ai toléré bien trop longtemps sa présence dans nos rangs. Mais un problème se pose, maintenant : que faire de lui ? Un procès public ? Sébastien est populaire, et donner de la publicité à son arrestation ne serait pas une bonne chose. Le livrer aux arènes ? Nous risquerions une émeute... Dis-moi que faire, Manlius. Dis-moi !

— Il reste une solution, César Auguste, marmonne le préfet. Nous débarrasser de ce chrétien rapidement, et discrètement.

— Tu as raison, comme toujours, tu as raison, fidèle Manlius. Alors voici mes ordres. L'aube ne va pas tarder à poindre, n'est-ce pas ? Cours donc extraire Sébastien de son cachot et, en prenant soin de ne pas te faire voir de la populace, emmène-le sous bonne garde loin de Rome. Là, je te donne toute latitude pour agir au mieux des intérêts de l'Empire.

L'empereur n'a plus qu'un geste de congédiement à faire. Et Manlius, rajustant son casque, s'en va à grands pas, tandis que sa cape noire volette derrière lui comme une aile de corbeau.

Une longue file d'hommes en armes chemine dans la campagne romaine. Le soleil vient juste d'apparaître au-dessus des collines. Ses rayons d'or pur inondent d'une lumière limpide les prés en pente, les champs cultivés, les bosquets roussis par l'été. C'est une belle, une très belle journée qui s'annonce. D'ici peu, il fera une chaleur de fournaise.

Eux aussi dorés par la lumière, les remparts de la cité impériale et les multiples dômes des palais et des temples sont encore visibles dans

le dos des marcheurs. Tous sont des soldats. Pour moitié, la troupe est formée par les mercenaires germaines qui, la veille, ont investi en vain les catacombes. L'autre moitié est composée de guerriers à l'allure farouche, qui vont torse nu et sont coiffés d'un haut casque de cuir. Leur bras gauche est protégé par un fourreau de fines mailles, un carquois ouvragé, à l'orientale, pend de leur épaule : ce sont les fameux archers marocains, que Sébastien commandait encore il n'y a pas si longtemps.

L'officier chrétien a été dépossédé de sa cuirasse et de son équipement. Il est vêtu d'une simple tunique de laine marron, ses poignets et ses chevilles sont enchaînés. Pourtant, il chemine aussi paisiblement que s'il faisait une promenade d'agrément. Il a ces mots :

— Vous entendez les oiseaux ? Ils chantent avec une belle gaieté, aujourd'hui.

Et encore :

— Vous avez remarqué comme les oliviers sont lourds de fruits, cette année ?

Alors qu'un Germain, fatigué, trébuche à côté de lui, il le retient par le bras et dit calmement :

— Allons, mon ami, courage, nous n'allons plus tarder à arriver au bout du chemin.

Manlius, qui conduit la cohorte, a entendu. Excédé, il donne l'ordre à sa troupe de faire halte et hurle :

— Attachez ce chien au tronc de cet arbre ! Archers, préparez-vous !

Sébastien n'a pas un geste pour se défendre alors que trois Germaines le saisissent, l'adossent au tronc rugueux d'un figuier, y lient son torse et ses membres avec de grosses cordes. Au contraire, il sourit.

— Pendant que vous vous préparez, mes amis, laissez-moi vous raconter la plus belle des histoires : celle de la naissance de notre sauveur... Ce jour-là, Joseph, modeste charpentier d'un petit village de Palestine, leva les yeux vers la voûte du ciel. Il vit que tout y était immobile et silencieux. Une lumière éclatante y étincela, juste à la verticale d'une pauvre étable. Alors, tous les bergers et les paysans de la contrée s'y dirigèrent...

— Tu vas te taire ! vocifère Manlius, le visage écarlate de fureur. Qu'attendez-vous pour faire cesser ces bavardages ? Tirez !

Les archers, qui se sont alignés en maugréant à une vingtaine de pas de Sébastien, hésitent visiblement. Ils se consultent du regard, marmonnent dans leur langue gutturale. C'est leur ancien chef qu'on leur ordonne d'exécuter, un Romain qui a toujours été bon avec eux.

Sébastien, lui, met à profit cet instant de répit pour continuer de raconter son histoire.

— Et c'est à minuit, dans cette étable, que naquit le Roi des Rois. Alors, venue du plus profond des cieux, une voix majestueuse retentit,

qui prononça ces mots : Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté...

Manlius est devenu fou de rage. Il hurle :

— Abattez immédiatement ce chrétien ! Si vous n'obéissez pas, chiens du désert, c'est vous qui serez exécutés !

Alors seulement quelques flèches partent avec mollesse. Certaines se plantent dans le tronc de l'olivier, l'une touche Sébastien à l'épaule, une autre érafle son flanc droit, une troisième s'est fichée dans sa cuisse. Mais aucune de ces blessures n'est profonde. Et le condamné, les yeux toujours levés au ciel, n'a même pas tressailli. Il murmure :

— Le souffle ardent de Dieu dispersera tes actes et tes paroles, Manlius.

— Tu oses encore évoquer ton Dieu ? grince le préfet. Alors pourquoi n'accourt-il pas à ton aide ? La vérité est que tu as peur de mourir !

— J'ai peur pour toi, mon frère. Parce que ni ton pouvoir ni ton épée ne pourront te défendre de la justice de Dieu...

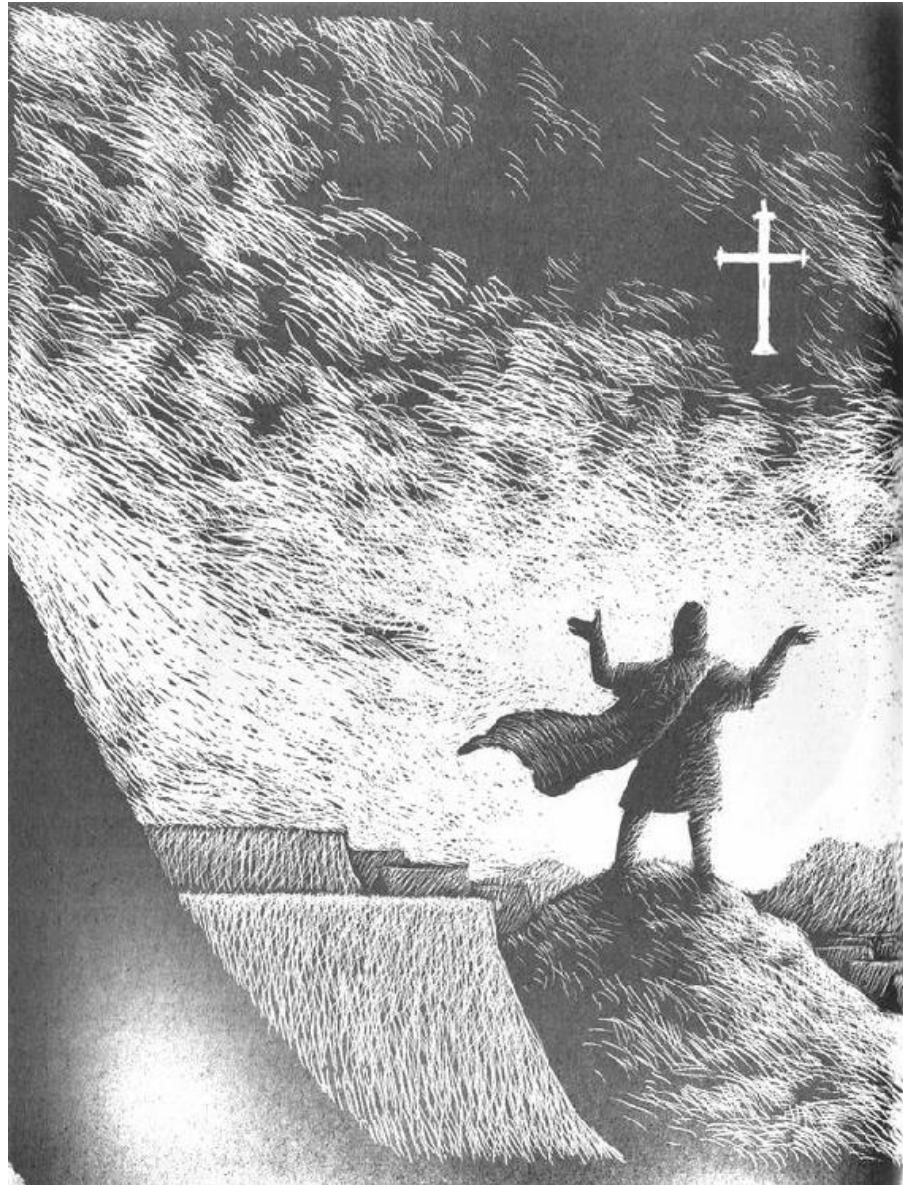
Un hoquet coupe la parole au martyr. Un nouveau trait vient de siffler, s'enfonce au milieu de sa poitrine. Mais il n'a pas été lâché par un archer. C'est Manlius, qui a arraché son arc des mains d'un des Marocains. Et il a tiré, à moins de trois pas.

— Que Dieu pardonne ta violence, Manlius, murmure encore Sébastien.

Puis il ferme les yeux, et sa tête roule sur son épaule. Sans une plainte, Sébastien de Narbonne est mort.

Mais, sur Rome, le christianisme est en marche.





XIII

LE PREMIER EMPEREUR CHRÉTIEN

Le triomphe de Constantin (312)

DANS le crépuscule mauve de ce 27 octobre, un homme est assis sur une chaise pliante, devant une tente de campagne. Sous ses yeux s'étirent les murailles de Rome, la cité millénaire, illuminées de pourpre dans les dernières lueurs du couchant.

L'homme se passe la main sur le front. Ses yeux clairs laissent aisément deviner ses sentiments : un mélange de rêve et de soucis. Son nom est Valerius Flavius Constantin. Général des armées d'Orient, premier consul, il a défait un à un tous les rivaux qui se sont dressés sur son chemin de gloire.

En cette année 312, Constantin est âgé d'une trentaine d'années. Il n'est pas très grand, a les yeux bleus et des cheveux bruns qui commencent déjà à grisonner. Ses goûts sont simples, à l'image d'un autre grand général mort quatre siècles plus tôt, qu'il n'a jamais cessé d'admirer et dont il a étudié sans relâche les écrits : Jules César. Comme César, Constantin porte une cuirasse de bronze et non d'or, partage la vie de campement de ses troupes, couche sur une simple paille, mange les mêmes rations, à base de galettes de blé et de viande séchée.

Cette simplicité ne contrarie nullement son ambition – encore un trait emprunté à César. Constantin vient de vaincre l'empereur Sévère, qui n'a régné qu'un an. Pour s'asseoir sur le trône, il doit encore se défaire du dernier des prétendants, Maxence.

Contrairement à Constantin qui est d'ascendance pauvre, s'est engagé à dix-sept ans et a fait toute sa carrière dans l'armée, Maxence n'est pas un vrai guerrier. C'est un noble corrompu, qui dilapide l'argent de l'Empire.

Seulement Maxence s'est retranché derrière les solides remparts de Rome avec cent mille soldats. Lui, Constantin, qui est venu d'Orient à marches forcées, n'a que quarante mille légionnaires sous ses ordres.

Qu'il lui serait doux, pourtant, de pénétrer dans la ville, au son

triomphal des tambours et des buccins ! Mais comment faire, sans occasionner des pertes trop nombreuses à son armée ?

Un pas dans son dos tire le consul de ses rêveries. C'est Flavinius, le plus valeureux de ses généraux. Un jour, Constantin lui a demandé :

— Tu y crois, toi, à cet empereur chrétien qui veut amener la paix et l'égalité sur terre ?

Flavinius avait répondu :

— Jésus-Christ n'est pas un empereur. Seulement un homme, même s'il est fils de Dieu. Quant à instaurer paix et égalité, c'est aux hommes de le faire...

Ce discours avait fait soupçonner à Constantin que Flavinius pouvait être chrétien. Mais, comme il s'agissait de son plus fidèle compagnon, il n'était pas question pour lui de le dénoncer ou de s'en séparer. D'ailleurs, depuis la mort de l'empereur Dioclétien, les persécutions avaient peu à peu cessé. Et même si les chrétiens n'avaient pas été rétablis dans leurs droits de citoyens, au moins les laissait-on plus ou moins en paix...

— Je te vois bien soucieux, Valerius Flavius, murmure le général en s'asseyant sans façon au côté de son consul. Craindrais-tu la bataille qui s'annonce ?

— Je ne la crains point. Je pense seulement à ceux qui vont mourir. Dis-moi, Flavinius, si je demandais au Dieu des chrétiens de m'accorder la victoire, daignerait-il m'écouter ?

Constantin croit surprendre un sourire ironique flotter sur le visage barbu du général.

— On n'obtient rien sans rien, sais-tu ? Tu devrais toi-même offrir quelque chose à Dieu.

Constantin hoche la tête, puis ne tarde pas à se retirer sous sa tente. Il a besoin de méditer.

Ce consul prétendant au trône n'est pas spécialement un homme pieux. Comme tous ses concitoyens, il fait régulièrement ses offrandes aux dieux, plus pour se plier à la coutume que parce qu'il éprouve une grande foi en Jupiter et en la multitude des autres dieux de Rome.

En réalité, il s'intéresse depuis longtemps à cette étrange religion venue d'Orient, qui attire chaque année plus d'adeptes. Les paroles de Flavinius l'ont troublé. Longuement, la tête dans les mains, Constantin réfléchit, tandis que du campement étalé sur la plaine montent des chocs métalliques. Ses légionnaires, pour la plupart de robustes Bretons et de non moins robustes Germains, aiguisent leurs glaives et renforcent leurs boucliers. Alors que l'aube d'un jour qu'il sait décisif rosit la campagne automnale, sa décision est prise.

Constantin sort dans l'air vif. Il lève les bras au ciel, proclame d'une voix forte :

— Ô ! Dieu des chrétiens ! Si tu me donnes la victoire, je te jure d'accorder dans tout l'Empire la totale liberté de culte à tes adeptes, et de dresser dans tout Rome des autels à ta gloire.

Quelques officiers, dont Flavinius, passent une tête étonnée par l'ouverture des tentes voisines. Qu'arrive-t-il à Constantin ? Leur chef a son visage levé vers le ciel. Une profonde stupéfaction marque ses traits.

Les officiers tournent leur regard vers le point du ciel que fixe Constantin. Mais ils n'aperçoivent rien d'autre que les nuées qui se bousculent au-dessus des collines dans le vent frais du matin. Qu'a pu voir Constantin, que leurs yeux ne distinguent pas ?



À nouveau, la voix du futur empereur tonne.

— Que chaque soldat peigne sur son bouclier la croix du Christ !

Les officiers font passer l'ordre, et l'armée entière obéit. Avec une perplexité méfiante chez les mercenaires aux croyances diverses, avec une secrète fierté chez les rares chrétiens qui servent dans les légions.

Les officiers, eux, se bornent à hausser les épaules dans le dos de leur chef. Mais le temps n'est plus aux interrogations. Constantin a donné l'ordre à ses troupes de faire marche vers le lieu qu'il a choisi pour la bataille : Saxa-Rubra, une petite bourgade située à une vingtaine de kilomètres au nord de Rome, sur les bords du Tibre.

Peu méfiant et confiant dans la supériorité numérique de son armée, Maxence a envoyé sa cavalerie au-devant de Constantin : autant écraser son adversaire en rase campagne que risquer un siège, a-t-il pensé. Fatale méprise...

La lourde cavalerie de Maxence est certes impressionnante, caparaçonnée à la mode orientale des Parthes, hommes et chevaux couverts de la tête aux pieds d'une lourde cuirasse d'écailles. Mais, précisément, elle est trop lourde, trop peu mobile pour les agiles petits groupes de Bretons et de Germains qui réussissent à éviter les charges, et se glissent sous le ventre des chevaux pour leur couper les jarrets.

Les cavaliers de Maxence, harcelés par les archers et les frondeurs

qui achèvent le travail des fantassins, commencent à se débâter dans le milieu de l'après-midi. Une partie s'enfuit, laissant des milliers de cadavres et de blessés enchevêtrés qui, alourdis par leurs armures, roulent dans les eaux rougies du Tibre. Parmi les morts, entre les piles du pont Milvius qu'il a en vain tenté de franchir pour gagner Rome, on découvrira le corps de Maxence, ignominieusement frappé dans le dos.

Au soir de cette victoire, Constantin, épuisé mais heureux, se trouve en compagnie de son fidèle Flavinius.

— Eh bien, nous y voilà, j'ai réussi, murmure-t-il.

Et il ajoute, avec dans la voix un curieux mélange de respect et d'ironie :

— Pour la plus grande gloire du Christ.

Les traits de Flavinius affichent une mimique étonnée. Constantin soutient un court instant le regard de son compagnon, puis éclate de rire.

— Allons, mon vaillant général, tu peux bien me l'avouer, maintenant, tu es chrétien, n'est-ce pas ?

— Je le suis, en effet.

— Mais je croyais que le premier commandement de votre religion était : tu ne tueras point !

Le rude général baisse les yeux, plein de confusion ; avant de répondre, il prend le temps de dénouer les lacets des protège-joues de son casque et de passer la main sur son crâne chauve luisant de sueur.

— Cela est vrai. Mais le Christ a dit également : Qui vit par l'épée périra par l'épée. Maxence a fait tuer beaucoup de mes frères dans l'arène. Il était nécessaire qu'il périsse. Et toi, tu vas le remplacer, César Auguste. Nul ne s'en plaindra, car tu es un homme juste et bon.

— Si je suis celui que tu prétends, alors prie ton Dieu que je le reste lorsque mon front sera ceint de la couronne de laurier.

Le général hoche la tête avec gravité. Il fait mine de tourner les talons, se ravise, danse d'un pied sur l'autre. On sent qu'il hésite à formuler la demande qui lui brûle les lèvres. Enfin il se lance :

— J'ai à mon tour une question à te poser, Constantin. Qu'as-tu vu dans le ciel, ce matin ?

Le visage du futur empereur s'emplit d'une béatitude rêveuse.

— Je vais te dire ce que j'ai vu, Flavinius. Au sein des nuées m'est apparue une gigantesque croix d'or portant gravés ces mots : « *In hoc signo vinces*(50) ». J'ai à cet instant compris que ton Dieu... que Dieu me parlait, et qu'il m'accorderait la victoire. C'est alors que j'ai décidé de combattre sous son emblème.

Constantin attend le lendemain matin pour pénétrer dans la Ville éternelle, à la tête de ses troupes et sous les acclamations de la foule.

Une fois n'étant pas coutume, les gens les plus modestes – petits artisans, serviteurs, mendiants, et même de nombreux esclaves – se tiennent au premier rang et applaudissent plus fort que les autres. Car beaucoup parmi eux sont chrétiens. Et, déjà, le bruit court que Rome, pour la première fois de son histoire, aura un empereur partageant leur foi – un empereur chrétien.

Constantin saura tenir ses promesses. Dès le lendemain de son couronnement, il se rend au sénat pour y déclarer :

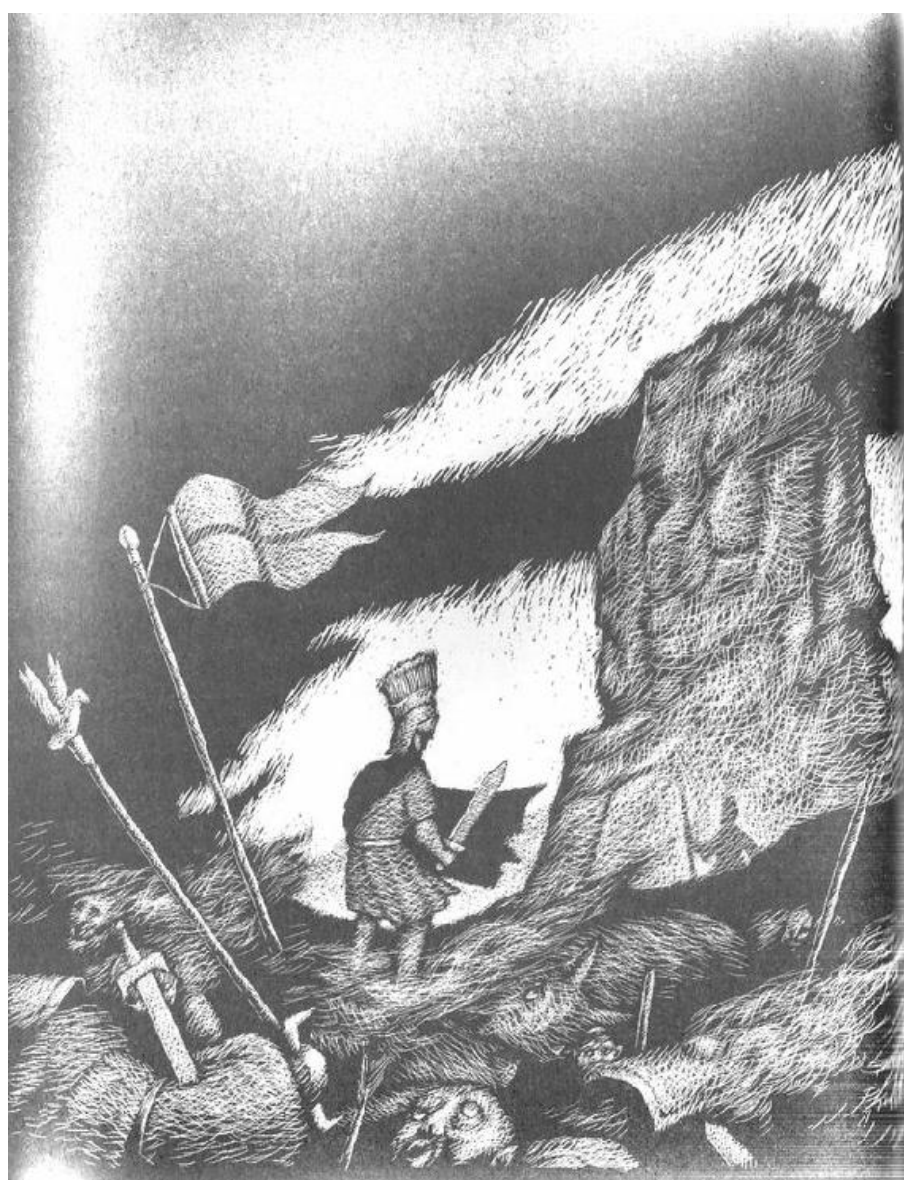
— À partir de ce jour, les citoyens de Rome bénéficieront d'une totale liberté de culte, y compris les adeptes de la religion chrétienne !

Car le nouvel empereur, en diplomate avisé, ne veut pas dresser chrétiens et jupitériens les uns contre les autres.

Dès lors, les chrétiens vécurent en paix dans tout l'Empire. À Rome, des églises de plus en plus nombreuses prirent peu à peu la place des temples. Constantin fit même interdire définitivement les combats de gladiateurs, contraires au fameux commandement de Dieu : « Tu ne tueras point. » On ne l'appela plus bientôt que Constantin le Grand. Son règne dura plus de trente ans. Certes, il y eut encore des guerres.

Mais, aux yeux de l'histoire, Constantin serait à tout jamais considéré comme le dernier grand empereur de Rome.





XIV

LA BATAILLE DES CHAMPS CATALAUNIKES

Le Dernier des Romains affronte le Fléau de Dieu (451)

QUELQUE part sur la rive du Danube, une vaste ville bruyante s'étale sur la plaine. Une ville ? Plutôt un campement : de grossières maisons en bois, des tentes de cuir, des chariots bâchés. Ce semblant de ville est la capitale guerrière de Régula, roi des « peuples de la steppe », autrement dit des Huns.

Dans un endroit reculé, à l'abri d'un enclos, deux jeunes gens s'exercent à des jeux d'adresse, qui sont aussi le jeu des armes : fouet, javelot, fronde.

Ces jeunes gens, âgés de vingt ans au plus, sont dissemblables en tous points. L'un a le visage large et plat, sans beauté, de longs cheveux noirs gras, la peau cuivrée ; il est vêtu d'une casaque de cuir et de bottes cloutées. Il se montre agité, excité, parle haut, rit fort. Le second a le teint plus clair, des cheveux blonds et bouclés ; c'est un beau garçon, qui ne porte qu'une tunique de lin et des sandales à la romaine. Il paraît calme, sérieux, presque hautain.

En cet instant, il soupèse un javelot emmanché d'une pointe d'os, vise, détend le bras. La pointe vient se ficher dans le moyeu d'une roue de chariot.

— Pas mal, Romain ! grince son compagnon. À moi, maintenant. Regarde, et prends-en de la graine !

Et il projette un javelot, qui se plante à l'endroit même où le trait précédent s'est encastré, le délogeant de sa cible. Le lanceur éclate de rire. Celui qu'il a appelé « Romain » se contente de sourire.

— Pas mal, Hun ! Tu m'as conseillé d'en prendre de la graine ? N'oublie pas ce que font les graines : elles poussent. Nous essayons le fouet, maintenant ?

Il décroche le sien de sa ceinture, la lanière de cuir claque dans l'air. Un cabochon de verre posé en haut d'un piquet vole, roule au sol. Le Hun grimace, arrache le fouet de la main du Romain, le fait claquer à son tour en direction d'une fleur jaune enracinée au sommet de la

palissade. Mais il a agi avec trop de hâte, et seuls quelques pétales tournoient dans l'air.

Le Hun pousse un juron guttural.

— Tu feras mieux la prochaine fois, murmure le Romain non sans ironie. Rappelle-toi ce que je t'ai dit : les graines poussent.

Fouet brandi, le Hun fait quelques pas rapides en direction de son concurrent. On pourrait croire qu'il va le frapper. Mais il se retient, éclate de rire.

— Plaisante, Romain, plaisante, tant qu'il est encore temps ! Tu vois ce fouet ? Un jour, il fera trembler le monde. Et ce jour viendra quand j'aurai succédé à Régula, quand je serai roi ! Alors tous les peuples que je trouverai sur mon chemin mordront la poussière devant mes chevaux. Les Alains, les Goths, les Saxons...

Le jeune exalté s'interrompt un bref instant avant de conclure, yeux luisants :

— Enfin, ce sera le tour de tes frères romains !

Le jeune homme blond ne s'est pas départi de son impassibilité. Avec le plus grand calme, il répond :

— Ce jour-là, tu me trouveras devant toi, Attila.

Le nom a claqué avec autant de violence qu'un coup de fouet. Attila hausse les épaules, ricane. Il ne croit visiblement pas aux menaces de son compagnon romain... qui est aussi son prisonnier.

Ce prisonnier se nomme Aetius. Élevé dans un casernement, sur les marges orientales de l'Empire, Aetius est devenu l'un des plus jeunes officiers de l'armée romaine. Et, s'il se retrouve en ce jour l'hôte un peu spécial d'un camp barbare, c'est tout simplement parce qu'il a été désigné comme otage, à la suite d'obscures tractations entre les Huns et les Romains d'Orient, qui ont fait de Byzance(51) leur nouvelle capitale, dont les fastes dépassent ceux de Rome.

Pourquoi Attila s'est-il pris d'une véritable sympathie, teintée bien sûr de rivalité, pour ce fier ennemi de son âge ? C'est un des mystères de la destinée. En tout cas, les voilà tous deux face à face, se mesurant du regard. Ils savent qu'ils sont de force, de bravoure, d'intelligence égales. Ils savent aussi que leur prochain affrontement se déroulera sur un tout autre terrain.

Effectivement, c'est leur dernière joute amicale.

À la suite de nouveaux accords de paix entre Romains d'Orient et Huns, Aetius ne tarde pas à être nommé chef d'une cavalerie de soixante mille mercenaires huns ! Il quitte ainsi le camp d'Attila, à la tête de cette horde immense de guerriers des plaines qui lui resteront fidèles même dix ans plus tard quand la paix entre Byzance et Attila sera rompue. Et que les Huns déferleront sur l'immense Empire romain.

Dix ans plus tard, en Gaule romaine...

Orléans résistait depuis cinq semaines, quand une première brèche fut ouverte dans la muraille ouest. Tandis que des assauts continuels étaient conduits contre les trois autres côtés du quadrilatère des remparts, un petit groupe de Barbares audacieux – mais ne l'étaient-ils pas tous ? – avait creusé sous les fondations. L'eau des douves s'y était infiltrée, achevant de miner les fortifications.



— Les Barbares ! Les Barbares ! hurla une sentinelle avant de s'écrouler, une flèche en travers de la gorge.

Ce cri était bien inutile : déjà les assaillants s'engouffraient dans la cité, se répandaient dans les ruelles, investissaient les maisons dont beaucoup avaient déjà été à moitié incendiées par les tirs des engins de guerre projetant des balles de paille ou de chiffons enflammés.

Bien sûr, les citoyens se battaient avec courage, au corps à corps. Mais comment résister à ces hordes de guerriers sans pitié qui, année après année, fondaient sur la Gaule romaine comme autant de taons au dard meurtrier s'acharnant sur un paisible troupeau ?

Tout en eux était terrifiant. Leur visage plat, couleur de cuivre, leurs longues moustaches tombantes enduites de graisse, leur casque hérissé d'une couronne de poil de yak, leur habitude de chevaucher torse nu, comme s'ils se croyaient invulnérables. Et les cris horribles qu'ils poussaient en montant à l'assaut ! Et leurs petits chevaux noirs aux yeux fous, qui semblaient aussi féroces qu'eux ! Et leur adresse au javelot, qui manquait rarement son but ! Et leurs épées recourbées, tranchantes comme des rasoirs, qui faisaient voler les têtes ! Et cette tactique manière de capturer leurs prisonniers avec des filets lancés du haut de leur coursier !

Décidément, les Huns pouvaient aussi bien être des créatures vomies par l'enfer. Car ces Barbares qui, vague après vague, déferlaient à travers un pays déjà éprouvé par deux siècles d'invasions sporadiques, étaient des Huns. Depuis leur royaume, situé dans les plaines de

Hongrie, ils ne cessaient de s'étendre sur le monde comme un fleuve en crue. Vers l'est, ils avaient poussé jusqu'en Inde ; à l'ouest, après avoir conquis la Germanie et refoulé les Wisigoths, ils se répandaient désormais en Gaule, tuant, violant, pillant, incendiant...

Six cent mille cavaliers, prétendait-on !

Déjà Colmar, Strasbourg, Besançon, Toul, Arras, Reims étaient tombées. À l'exception de Lutèce(52), épargnée disait-on grâce aux prières d'une jeune nonne du nom de Geneviève – un véritable miracle ! –, personne ne semblait pouvoir résister aux Huns et à leur chef, Attila, qu'on avait surnommé « le Fléau de Dieu ».

Rien ne différenciait Attila de ses guerriers : vêtu de peau de bêtes, le torse luisant de graisse, cavalier intrépide, combattant insurpassable, il chevauchait toujours à la tête de ses hordes. Il avait coutume de dire : « Là où paissent mes chevaux, l'herbe ne repoussera pas. »

Déjà, entouré par une troupe de cavaliers vociférant, aux lances dressées, Attila avait franchi les remparts écroulés et s'apprêtait à s'enfoncer au cœur de la cité.

— Nous sommes perdus, murmura Flavius Gasca, le préfet de la ville, qui s'était barricadé dans son palais avec quelques hommes encore valides.

— Non, Flavius ! Regarde !

Celui qui l'interpellait ainsi était Corvinus, capitaine de la garde. Gasca courut à la fenêtre où son second se penchait, bras tendu.

Au loin sur la plaine, illuminée de manière surnaturelle par les rayons du vif soleil de printemps, des milliers et des milliers de casques, de boucliers, de cuirasses étincelaient. Toute une armée, qui paraissait aussi nombreuse que celle d'Attila – plus nombreuse peut-être.

Tandis que les deux défenseurs, bouche bée et n'en croyant pas leurs yeux, s'étreignaient devant ce spectacle incroyable, l'armée des sauveurs emplissait l'horizon, avançant droit vers la ville.

— Aetius ! souffla le préfet.

Aetius chevauchait en tête de sa cavalerie. Ce n'était plus le svelte adolescent qui, dix ans plus tôt, était captif au camp d'Attila. Aetius était devenu un homme aux muscles puissants, dont les yeux noirs contrastaient avec les cheveux blonds, maintenant coupés court. Il était équipé de la même façon que des générations de généraux romains avant lui : casque à cimier, cuirasse de bronze rehaussée d'or, longue cape pourpre voletant dans le vent. Il montait un cheval blanc richement harnaché. Son état-major brandissait les aigles impériales et, fait plus récent, qui remontait au règne de Constantin, le *labarum*(53) portant les initiales et la croix du Christ.

— Par là, par là, et par là ! ordonna Aetius en levant son bâton de

commandement.



Il désignait les groupes de cavaliers hunniques qui tournaient autour des murailles d'Orléans, et dont certains se regroupaient déjà pour faire face à ce nouvel adversaire.

La cavalerie d'Aetius s'ébranla, se dispersant en petites cohortes d'une centaine d'hommes.

Contrairement à leur chef, ces soldats ne portaient pas les lourdes cuirasses de métal des légions de jadis, mais des casaques de cuir, des peaux de bêtes, des casques ornés de cornes d'auroch. Et leurs armes favorites étaient le javelot, la fronde, le sabre courbe. En somme, ils ressemblaient beaucoup à ceux qu'ils s'apprêtaient à combattre.

Et pour cause : l'armée d'Aetius n'était pas composée de Romains mais de Barbares – Scythes, Goths, Germains, Armoricains, Alains, Francs... et même des Huns ! Une armée disparate, engagée ici et là sur les frontières en vidant les caisses de l'Empire chancelant. Car Rome n'avait plus assez d'hommes pour défendre son territoire. Et, pour combattre les Barbares, il n'y avait d'autre solution qu'engager d'autres Barbares.

Les troupes lancées par Aetius avaient commencé à tailler en pièces les masses compactes des Huns, désarçonnant les cavaliers, transperçant les torsos nus, prenant du champ pour revenir aussitôt à l'attaque.

Désorientés, les assiégeants ne tardèrent pas à reculer, tandis que ceux qui avaient pénétré dans la ville refluaient en désordre à travers les éboulis de la muraille abattue, tentant de percer l'encerclement ennemi. Pour une fois, les farouches conquérants avaient à affronter des adversaires à leur mesure. Non pas les garnisons romaines amollies par la bonne chère, dont on disait que leur coupe de vin pesait plus lourd que leur glaive, mais des guerriers employant la même tactique que la leur, et qui savaient se battre.

Aetius lui aussi savait se battre. Il l'avait prouvé contre les Perses, les Francs, les Saxons. Quelques années plus tôt, il avait été nommé général de la cavalerie romaine par le jeune empereur Valentinien, réfugié à Ravenne(54), et qu'on disait incapable de gouverner. Lorsque les Huns avaient déferlé sur la Gaule romaine, Aetius se trouvait au nord de la Germanie. Prévenu par un envoyé de l'empereur, il avait réuni en un temps record soixante légions. Et, traversant une bonne partie de l'Europe du nord au sud à marche forcée, il s'était porté au-devant des Huns.

Ce moment, le général l'attendait depuis longtemps. Et il était arrivé !

Aetius plissa les paupières. Là-bas, ce cavalier dont même la distance ne dissimulait pas la haute taille et la prestance, n'était-ce pas... ?

À la surprise de ses officiers, Aetius, piquant des deux, s'élança dans le galop accéléré de son blanc destrier. On l'entendit hurler :

— Attila ! Je t'avais prévenu qu'un jour tu me trouverais devant toi !

Mais son adversaire était trop loin. Après un galop éperdu, le général dut se résoudre à tirer sur les guides de son destrier écumant. La bête piaffa, se cabra. Au bout de la plaine, celui qu'Aetius avait reconnu comme étant Attila en personne faisait retraite à bride abattue. Et toute son armée avec lui. Bientôt, dans les lueurs orangées du soir, il n'y eut plus à l'horizon qu'un dense barrage de poussière soulevée par les sabots innombrables.

— Tu n'iras pas loin, je le sais, murmura pour lui-même Aetius. Tu vas m'attendre derrière ces collines, en pensant que je me lancerai immédiatement à ta poursuite, pour tomber droit dans le piège que tu me prépares. Tu me sous-estimes. Ou alors... aurais-tu oublié nos jeux d'autrefois ?

Le général eut un sourire sans joie. Ses officiers l'avaient rejoint, ainsi que les rois barbares servant sous ses ordres. Le bouillant Théodoric, chef des Wisigoths, vint coller sa monture flanc à flanc contre celle d'Aetius. Comme la plupart de ses guerriers, c'était un géant dont les cheveux blonds, tressés en deux nattes, voletaient avec panache dans son dos quand il cavalait.



— Qu’attendons-nous ?! vociféra Théodoric en brandissant sa lourde épée de bronze qu’un Romain de l’époque aurait eu du mal à manier. Il faut les talonner !

— Tout doux, Majesté. Que fait Attila, en ce moment même ? Il répartit sa cavalerie derrière les collines. Et derrière sa cavalerie, il fait assembler ses chariots en une barrière ininterrompue. Si nous chargeons en masse, nous risquons de briser notre élan contre ses défenses. Laissons donc les Huns nous attendre. Quand ils constateront que nous ne bougeons pas, ils poursuivront leur route vers le nord. En continuant à piller, donc en dispersant leurs troupes. Il est plus sage de les suivre à distance, et de n’attaquer que lorsque toutes les chances seront de notre côté.

Aetius surprit une lueur d’admiration dans l’œil bleu de Théodoric ; puis il tourna bride pour rejoindre Orléans.

Les Huns se conduisirent très exactement comme l’avait prévu Aetius. Ils firent route vers le nord-est, repassèrent la Seine et, de guerre lasse, mirent le siège devant Châlons. La ville résista. Les troupes d’Attila se répandirent par groupes dans cette région riche en cultures appelée champs Catalauniques(55). C’était le moment qu’attendait Aetius.

L’aube se levait à peine. L’horizon vers les quatre points cardinaux était colmaté de brume. Un calme surnaturel planait sur le monde. Aetius avait fait entourer de tissu les sabots des chevaux de son avant-garde. Quelque part devant lui s’étendait l’immense campement des Huns. Si proche qu’on pouvait entendre des bruits ténus s’en élever, marteaux sur le fer des épées, chants d’ivrognes.

Le général leva le bras. Le jour qui peinait à se dégager de la nuit serait une dure journée. Sur ces quelques arpents de terre gauloise noyés de brume, le sort de l’Empire romain tout entier allait se jouer. Et c’est lui, Aetius, qui allait lancer les dés. Il baissa le bras, le nuage

cristallin de son souffle se condensa devant sa bouche. Puis le grondement assourdi des chevaux emplît l'atmosphère humide de l'automne.

Le général avait pris le commandement de l'aile droite, avec ses fidèles huns. Il avait confié l'aile gauche à Théodoric et à ses Wisigoths. Le centre était tenu par les légions de Ravenne, les Francs, les Alains, et encore quelques autres armées mercenaires, qui formaient une ligne discontinue. C'était une tactique dûment préméditée.

Réveillés par le tonnerre de la charge, les Huns se précipitèrent en désordre droit devant eux, percèrent sans mal le ventre mou de l'armée d'Aetius. Sûrs d'une victoire qui, pour eux, était naturelle puisqu'ils avaient toujours été invaincus, les Huns s'aperçurent trop tard qu'ils étaient pris en tenaille par les cavaleries de Théodoric et d'Aetius.



Le choc fut gigantesque et, au milieu des brumes qui se délayaient sous les premiers feux du soleil, la paisible plaine champenoise retentit dès lors du fracas des armes, du hennissement des chevaux affolés, du râle des mourants, des cris des blessés.

Lorsque l'astre du jour fut haut dans le ciel, on se battait encore. Lorsque les ombres mauves du soir étendirent leurs bras crochus, on se battait toujours. Lorsque la nuit couvrit de son manteau miséricordieux les rivières de sang qui serpentaient sur la terre, les combats n'avaient pas cessé.

Après le heurt des groupes compacts de cavalerie, les armées antagonistes s'étaient mêlées, s'interpénétrant étroitement. On se battit à pied, au corps à corps, en duels singuliers, sabre contre poignard, lance brisée contre caillou, à mains nues. Le moindre chemin creux, la plus petite butte, le plus mince ruisseau servirent de terrain d'affrontement.

Les Huns avaient perdu la première manche, toujours décisive ;

maintenant ils reculaient, laissant sur le terrain beaucoup plus de morts que les troupes d'Aetius. Dressé sur son cheval, le général suivait la configuration géographique du combat et pouvait donner les ordres nécessaires. À plusieurs reprises, il hurla par-dessus le tumulte :

— Où es-tu, Attila ? Viens me rejoindre ! Nous avons une dernière partie à jouer ensemble.

Mais jamais il ne fut capable de repérer son adversaire. Une seule fois, il entendit la voix rocailleuse bien reconnaissable clamer au loin :

— À Rome, Aetius ! Nous nous retrouverons à Rome !

Et le rire sarcastique d'Attila s'éleva au milieu de l'orage d'acier. Puis une nouvelle péripétie du combat en éteignit les échos. Au cœur de la nuit tombée, Théodoric entraîna ses cavaliers dans une vallée encaissée où avaient reflué les restes de l'armée hunnite.

— Je les poursuivrai s'il le faut jusqu'aux rives du Danube, jusqu'aux steppes de Mongolie ! clama le roi des Wisigoths.

Ce furent les dernières paroles de son allié qu'entendit Aetius. Un peu plus tard dans la nuit, on découvrit le corps de Théodoric percé de vingt coups, au milieu de plusieurs centaines de ses soldats, tombés dans une embuscade prévisible.

Au loin, un cercle de flammes s'élevait. C'étaient les chariots d'Attila, auxquels il avait fait mettre le feu pour protéger ses arrières.

— Nous chargeons ? interrogea Arcadius, le principal lieutenant d'Aetius.

Une fois encore, le général choisit la prudence.

— Nos troupes sont épuisées. Pourquoi risquer de nouveaux morts alors que nous avons gagné la bataille ? Nous aviserons demain matin.

Mais, le lendemain matin, quand un pâle soleil se décida à diluer le brouillard, le campement d'Attila était désert. À la faveur de la trêve nocturne, les Huns étaient partis. Sur les champs rougis, des milliers et des milliers de corps enlacés s'épalaient, sur lesquels les premiers corbeaux venaient donner du bec.

De mémoire d'historien, les champs Catalauniques furent le lieu de la plus gigantesque bataille de toute l'Antiquité. On prétendit qu'un million d'hommes y prirent part et que trois cent mille soldats y trouvèrent la mort.

Il n'empêche que le général Aetius y gagna son pari : sauver l'Empire. Il y gagna aussi un surnom : le « Dernier Romain ». Ce qui est à la fois exact et non dénué d'ironie, si l'on se souvient que l'armée victorieuse qu'il commandait était pour la plus grande partie constituée de Barbares.

En outre, dès l'année suivante, Attila revenait à la tête de nouvelles troupes, toujours assoiffé de conquêtes. Cependant, il épargna Rome, à qui il s'était lié par un nouveau autant qu'éphémère traité. Ainsi,

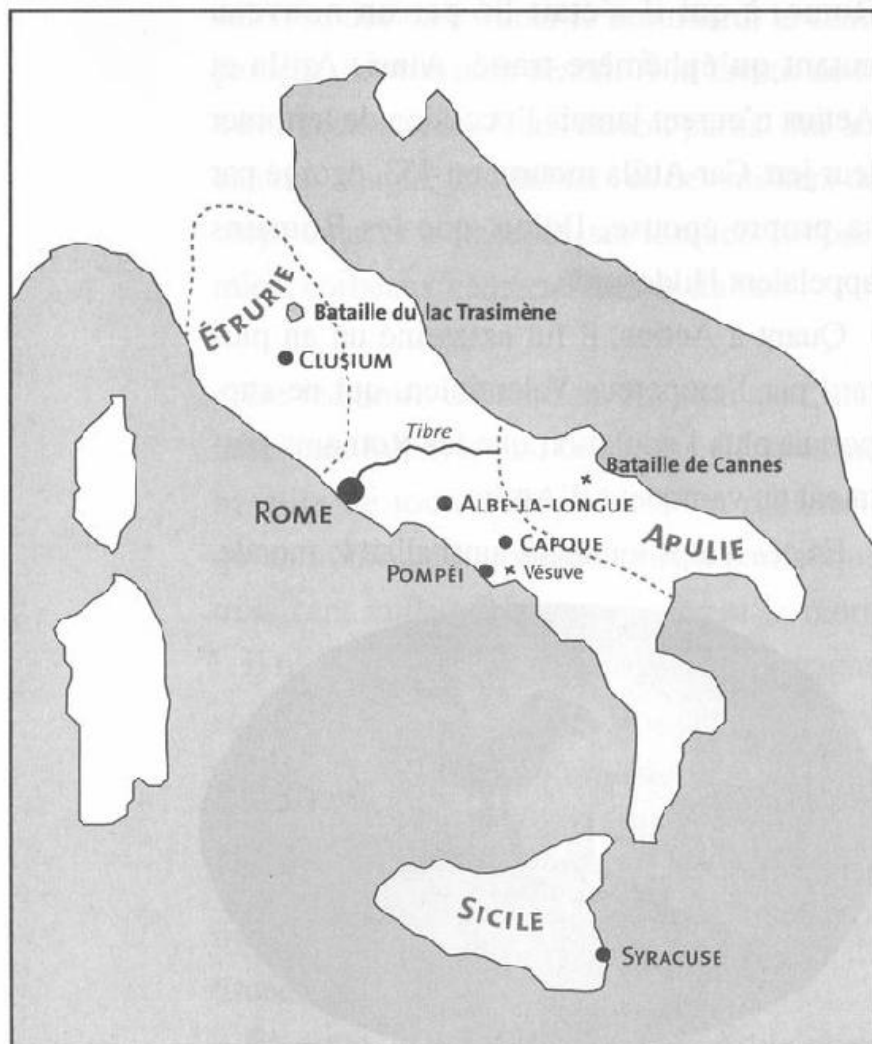
Attila et Aetius n'eurent jamais l'occasion de terminer leur jeu. Car Attila mourut en 453, égorgé par sa propre épouse, Ildico, que les Romains appelaient Hildegarde.

Quant à Aetius, il fut assassiné un an plus tard par l'empereur Valentinien, qui ne supportait plus l'adulation que les Romains portaient au vainqueur d'Attila.

En ces temps lointains, ainsi allait le monde.



L'ITALIE ROMAINE À LA NAISSANCE DE ROME



POSTFACE

Pourquoi Rome ?

EN EFFET, pourquoi Rome ?

Ou, plus exactement : pourquoi ai-je choisi de raconter, à travers la figure de quelques personnages hauts en couleur, l'histoire de la Rome antique ?

Pour deux raisons : Rome a été la plus puissante, la plus brillante, et surtout la plus durable de toutes les civilisations de l'Antiquité (elle a duré mille ans). Et pourtant, elle a disparu, d'une manière qui, vue de notre époque, peut sembler très soudaine. Mais cette disparition n'a pas été totale, puisque la civilisation romaine nous a laissé ses traces – des traces innombrables sous la forme de monuments, d'écrits, et aussi d'une langue, le latin, qui est à la base du français que nous parlons au XXI^e siècle.

C'est à cause de ces faits que Rome nous fascine, et me fascine – à l'égal des dinosaures.

Si l'on veut bien y réfléchir, le sort de Rome est très comparable à celui de ces impressionnants animaux de l'ère secondaire. Les dinosaures ont régné sur terre un temps extrêmement long – environ deux cents millions d'années –, plus longtemps qu'aucune autre créature vivante. Et eux aussi ont disparu en un temps très bref, il y a soixante-cinq millions d'années. Mais, tout comme Rome, en nous laissant leurs traces innombrables : ces squelettes enfouis, qui ont permis aux savants de les reconstituer, de nous faire connaître leur vie, et aux cinéastes comme Spielberg de nous faire rêver (et de nous faire peur) avec des films tels que *Jurassic Park*. Ainsi, on sait tout ou presque tout des dinosaures, même si jamais on n'en rencontrera, dans aucun recoin de notre planète.

De la même façon, on connaît tout ou presque tout de Rome et des Romains, même si l'Italie actuelle n'a aucune ressemblance avec l'Empire romain, même si les Italiens d'aujourd'hui seraient incapables de comprendre un Romain s'exprimant en latin. Et cela, grâce aux ruines qui, comme les os des dinosaures, ont vaincu le temps et nous permettent de visiter, à Tipasa en Algérie, à Baalbek au Liban, et à

Rome même bien sûr, le décor où vivaient les citoyens romains. Mais aussi grâce à l'organisation de leur société, qui nous a servi de modèle : le « code Napoléon », sur lequel reposent la plupart de nos lois, est copié sur les lois byzantines qui, elles-mêmes, découlent des lois romaines. Par la langue enfin, puisqu'une bonne partie des mots que nous employons ont, pour parler savamment, une « racine » latine (« travail », ou « labeur », vient du latin *labor* – ce n'est qu'un exemple parmi des milliers).

Pourquoi alors cet Empire qui couvrait l'Europe, ainsi qu'une partie de l'Afrique et du Moyen-Orient s'est-il effondré ? Parce que ce géant avait les pieds fragiles. Comme les dinosaures, ces autres géants féroces, qu'un changement de climat a suffi à faire disparaître jusqu'au dernier.

Rome était fragile car elle vivait sur l'assurance de sa propre force, sur la puissance de son armée, sur l'exploitation des territoires conquis et la répression de leurs peuples, mais sans véritable cohésion sociale. À Rome, il y avait plus d'esclaves (certains grands domaines en comptaient jusqu'à trois mille) que de citoyens libres. Alors s'abattit sur elle, à partir du I^{er} siècle de notre ère, un grand « changement climatique » appelé la chrétienté. La religion chrétienne, issue de l'enseignement d'un certain Jésus-Christ, proclamait que chaque homme devait vivre libre et égal. Et Rome s'effondra à cause de ce gigantesque changement social – au moins autant qu'à cause des invasions barbares –, les « Barbares » n'étant d'ailleurs ni plus ni moins civilisés, ni plus ni moins cruels que les Romains eux-mêmes. La preuve en est que Clovis (461-511), premier roi à jeter les bases du futur royaume de France, était, aux yeux des Romains, un « Barbare ».

D'une certaine façon, l'histoire de Rome nous donne une sérieuse leçon d'humilité. À ce sujet, il est utile de rappeler ici ces mots d'un écrivain français, Paul Valéry : *Nous autres, civilisations, savons maintenant que nous sommes mortelles.*

Comme étaient mortels les dinosaures et les Romains, tout ce qui vit et a vécu, tout ce qui s'est élevé pour inévitablement retomber. Mais, heureusement, peut-on survivre dans les mémoires. La légende est faite pour cela, l'Histoire aussi car elles, au moins, demeurent. Qui n'a jamais entendu parler du diplodocus et du tyrannosaure ? Qui ignore l'existence de César, de Spartacus, de Néron ?

Ces récits des grands héros de Rome – légendaires comme Romulus et Remus, réels comme l'esclave révolté Spartacus, Jules César le conquérant des Gaules, ou encore Néron, l'empereur fou –, j'ai eu envie de les raconter pour raviver les souvenirs en faisant revivre ces grandes figures. En Scope et en couleurs, comme au cinéma ! Pour enseigner en distrayant, pour faire rêver surtout.

Et en n'oubliant pas qu'en nous, toutes petites brindilles dans la

longue chaîne de la vie sur Terre, nous possédons quelques cellules de dinosaures. Et quelques neurones de Romains.

BRÈVE CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE DE ROME

CETTE chronologie est succincte, et ne recense pas tous les rois, consuls, empereurs et autres grands personnages qui se sont succédé à Rome en plus de mille ans. Elle veut simplement donner au lecteur une idée claire de cette histoire foisonnante. Pour plus de clarté encore, les périodes ou événements traités dans ce livre sont en caractères gras.

AVANT JÉSUS-CHRIST

753. Fondation mythique de Rome par Romulus et Remus.

749. Guerre entre Romains et Sabins (épisode de l'enlèvement des Sabines), royauté partagée entre le Romain Romulus et le Sabin Titus Tatius.

509. Rome élimine définitivement les rois étrusques (hauts faits de Mucius Scaevola et Horatius Cocles) et proclame la République.

485. Premières invasions : Coriolan défait les Volsques.

390. Invasions gauloises, sac de Rome par Brennus (épisode des « oies du Capitole »).

343-291. Guerres samnites, à la fin desquelles Rome étend son territoire sur la quasi-totalité de l'Italie actuelle.

280. Premières invasions venues de l'autre bord de la Méditerranée : Pyrrhus, roi d'Épire, franchit les Alpes avec des éléphants.

264-241. Première guerre punique : Rome contre Carthage.

218-202. Deuxième guerre punique, où Scipion l'Africain défait Hannibal (siège et destruction de Syracuse).

149-146. Troisième guerre punique : Carthage est détruite. Après d'autres victoires en Macédoine, en Perse, etc., Rome s'étend désormais sur les deux tiers du bassin méditerranéen.

125. Début de la conquête de la Gaule.

89-63. Guerres incessantes contre Mithridate, roi des Parthes,

finallement vaincu par le consul Pompée.

73-71. Grande révolte des esclaves. Spartacus est vaincu par les consuls Crassus et Pompée.

60. Pour la première fois, Rome est dirigée par un triumvirat de consuls se partageant l'Empire : César, Pompée, Crassus.

59-51. César conquiert la Gaule.

48-44. César seul survivant du triumvirat. Il soumet l'Égypte (et Cléopâtre...). Est assassiné en 44.

43-30. Nouveau triumvirat. Marc-Antoine en Égypte avec Cléopâtre ; mort de ceux-ci en 30.

27 av. J.-C.-14 ap. J.-C. Octave reçoit le surnom d'Auguste. Il met en place un système monarchique. Son règne dure quarante et un ans, c'est le plus long de l'histoire romaine.

An 0. Naissance hypothétique de Jésus-Christ.

APRÈS JÉSUS-CHRIST

14-37. Règne de Tibère. Mort supposée de Jésus-Christ en 33.

54-68. Règne de Néron. Premières persécutions contre les chrétiens. Incendie de Rome en 64.

79. Pompéi et trois autres cités sont ensevelies sous les laves du Vésuve.

97-117. Règne de Trajan, et apogée des conquêtes territoriales et de la puissance de Rome.

117-138. Règne d'Hadrien, grand constructeur, qui fait élever de gigantesques murailles sur les frontières menacées.

171-180. Règne de Marc-Aurèle. Guerres en Germanie. Renouveau des invasions contre Rome.

235-284. Troubles intérieurs, succession rapide des empereurs, invasions multiples : l'Empire commence à craquer de toutes parts, et se divise nettement entre l'Empire d'Occident, dont la capitale reste Rome, et l'Empire d'Orient, dont la nouvelle capitale est Byzance.

312-337. Victoire de Constantin (le premier « empereur chrétien ») sur Maxence. Fin des persécutions. Transfert de la capitale à Byzance, en Asie Mineure.

401. Début des ultimes grandes invasions barbares : Rome est prise et mise à sac en 410 par les Goths d'Alaric.

451. Ultime sursaut, victoire éphémère d'Aetius sur Attila aux champs Catalauniques près de Troyes.

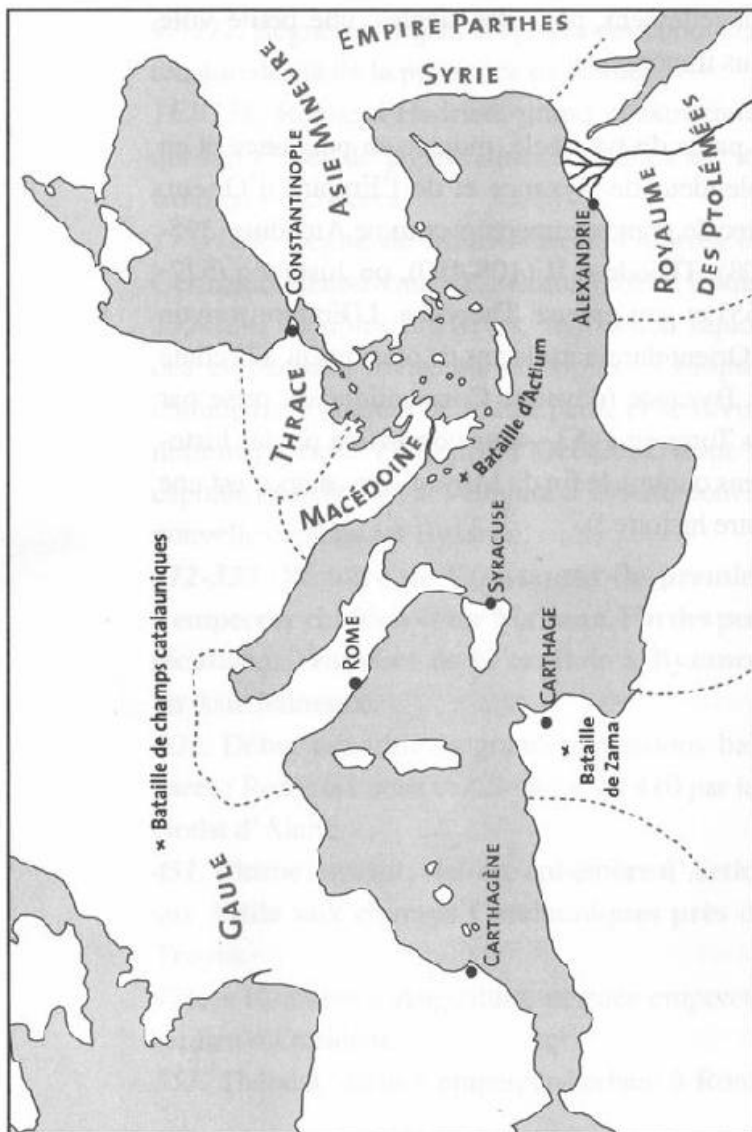
476. « Romulus » Augustule, dernier empereur romain d'Occident.

553. Théodat, dernier empereur barbare à Rome qui redevient, pour

des siècles, une petite ville sans importance.

À partir du IV^e siècle, montée en puissance et en splendeur de Byzance et de l'Empire d'Orient, avec de grands empereurs comme Arcadius (395-408), Théodose II (408-450), ou Justinien (527-565) et son épouse Théodora. L'Empire romain d'Orient durera mille ans de plus, jusqu'à la chute de Byzance (devenue Constantinople), prise par les Turcs en 1453 – date considérée par les historiens comme la fin du Moyen Âge (mais c'est une autre histoire !).

EMPIRE ROMAIN À L'ÉPOQUE D'AUGUSTE (aux environs de 15 av. J.-C.)



BIBLIOGRAPHIE

Il existe des milliers d'ouvrages traitant de l'histoire romaine. La courte liste qui suit ne se veut donc pas le reflet des meilleures ou des plus importantes études sur le sujet. Il s'agit simplement des livres dont je me suis servi pour écrire cette histoire de quelques-uns des héros romains.

Contes et Légendes de la naissance de Rome, par Laura Orvieto, Fernand Nathan, 1933 ; Pocket Junior, 1994.

Récits tirés de l'histoire de Rome, par Jean Defrasne, Fernand Nathan, 1958.

Histoire du monde, tome 1 : *L'Animal vertical*, par Jean Duché, Flammarion, 1958.

La Civilisation romaine, par Pierre Grimal, Arthaud, 1960.

Histoire universelle, par Carl Grimberg et Georges-H. Dumont, tome 2 : *La Grèce et les origines de la puissance romaine* ; tome 3 : *Rome, l'Antiquité en Asie orientale, les grandes invasions*, Marabout (Belgique), 1963.

Cruauté et civilisation : les jeux romains, par Roland Auguet, Flammarion, 1970.

Histoire de Rome, par Indro Montanelli, Livre de Poche, 1964.

Vies des 12 Césars, de Suétone (traduction et notes par Pierre Grimal), Livre de Poche, 1973.

Au temps des légionnaires romains, texte de Pierre Miquel, illustrations d'Yvon Le Gall, « La vie privée des hommes », Hachette, 1980.

Atlas du monde romain, par T. Cornell et J. Matthews, Fernand Nathan, 1982.

Jésus, le dieu inattendu, par Gérard Bessière, « Découvertes », Gallimard, 1993.

Cléopâtre, vie et mort d'un pharaon, par Edith Flammarion, « Découvertes », Gallimard, 1993.

Premiers chrétiens, premiers martyrs, par Pierre-Marie Beaude, « Découvertes », Gallimard, 1993.

Edward Gibbon : *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, tome 1 : *Rome (de 95 à 582)* ; tome 2 : *Byzance (de 455 à 1500)* ;

présentation de Michel Barjon, « Bouquins », Robert Laffont, 1995.

À ces ouvrages historiques, je tiens à ajouter, pour la « couleur locale » :

- quatre romans :

Fabiola, par le cardinal Wiseman, Pocket, 1982.

Ben Hur, par Lewis Wallas, Pocket, 1993.

Quo vadis ?, par Henryk Sienkiewicz, Hachette, 1996.

Spartacus, par Howard Fast, L'Atalante, 1999.

- les séries de bandes dessinées et de documentaires dessinés de Jacques Martin : *Alix*, *Orion*, *Les Voyages d'Alix*, *Les Voyages d'Orion* (Casterman, Orix, Dargaud, une quarantaine d'albums de 1949 à aujourd'hui).

- quelques films incontournables :

Le Signe de la croix, de Cecil B. DeMille (États-Unis, 1930).

Fabiola, d'Alexandre Blasetti (Italie, 1946).

La Tunique, d'Henry Koster (États-Unis, 1953).

Jules César, de Joseph L. Mankiewicz (États-Unis, 1953).

Ben-Hur, de William Wyler (États-Unis, 1959).

Spartacus, de Stanley Kubrick (États-Unis, 1960).

Cléopâtre, de Joseph L. Mankiewicz (États-Unis, 1963).

Gladiator, de Ridley Scott (États-Unis, 2000).

-
- 1 Les optimates : les « meilleurs ».
 - 2 Buccins : longues trompettes de guerre.
 - 3 Les Étrusques : peuple dont le royaume occupait tout le nord de l'Italie actuelle, de Bologne à Capoue, et dont l'origine remonte à des colons grecs.
 - 4 L'Ombrie était un des multiples petits royaumes établis sur les frontières de Rome, et alliée de l'Étrurie.
 - 5 Cocles : le borgne, en latin.
 - 6 D'après Tite-Live, *Histoire romaine*.
 - 7 Scaevola : le gaucher, en latin.
 - 8 En tortue : fameuse tactique de guerre des légionnaires regroupés en carré, et se protégeant les flancs et la tête par un rempart de boucliers.
 - 9 Dictateur : celui qui dicte les lois.
 - 10 Plébéiens : appartenant à la plèbe, c'est-à-dire au peuple.
 - 11 Dieux Lares : divinités mineures censées protéger les maisons, et dont chaque Romain possédait les représentations, sur un petit autel familial.
 - 12 Date calculée à partir de la fondation officielle de Rome (753 av. J.-C.). L'an 534 de Rome correspond donc à 219 av. J.-C.
 - 13 Carthage : ancienne colonie phénicienne établie en Afrique du Nord, sur un territoire compris entre le Maroc et la Libye actuels, elle était la grande rivale maritime de Rome.
 - 14 Pilum (pluriel : *pila*) : courte lance à long fer de section carrée, qui peut aussi servir de javelot.
 - 15 Cannes : petite ville d'Apulie située au sud de Rome.
 - 16 Numides : habitants de la Numidie – aujourd'hui l'Algérie. Les Numides étaient enrôlés comme mercenaires aussi bien par les Carthaginois que par les Romains.
 - 17 Le Péloponnèse : la Grèce.
 - 18 Archimède : considéré comme le plus grand savant de l'Antiquité. On lui doit le théorème qui porte son nom : « Tout corps plongé dans l'eau.. »
 - 19 202 av. J.-C.
 - 20 Lanista : maître d'une école de gladiateurs.
 - 21 Le mirmillon – ou Gaulois – était une catégorie très courante de gladiateurs, combattant avec un bouclier ovale et une large épée.
 - 22 On donnait souvent aux différentes catégories de gladiateurs les noms des peuplades dont ils portaient les armes : les « Samnites » au grand bouclier et au glaive court, les « Thraces » avec leur *sica*.
 - 23 La Thrace était un petit royaume situé au nord de la Grèce, en bordure de la mer Égée, à l'emplacement occupé aujourd'hui par la Bulgarie.
 - 24 *Hoc habet* : en latin : « Il en tient ! » (formule traditionnelle)
 - 25 L'issue des combats de gladiateurs appartenait aux spectateurs – mais en premier lieu à l'empereur ou aux nobles. Le pouce tourné vers le haut signifiait la grâce, vers le bas que le vaincu devait être achevé.
 - 26 Sesterce : monnaie la plus courante de l'époque. On peut hasarder qu'une sesterce du temps de Spartacus équivaut à un franc ou un franc cinquante actuels.
 - 27 La voie Appienne : célèbre route romaine joignant Rome à Capoue.
 - 28 Les Parthes : peuple d'Asie souvent en guerre contre Rome. Le royaume parthe occupait à peu près l'espace de l'Irak actuel.
 - 29 Haruspice : devin.
 - 30 Roitelet : oiseau de la famille des passereaux. Mais aussi « petit roi » – d'où l'intention satirique.
 - 31 Pompée : consul célèbre, et autrefois principal rival de César. Vaincu deux

ans plus tôt par son adversaire, il a été décapité, et ensuite couvert d'honneurs.

32 Onze heures du matin – car les Romains calculaient l'heure à partir du lever du soleil.

33 Réclamation écrite que les Romains avaient coutume de donner aux sénateurs et aux consuls.

34 Marc-Antoine : général fougueux, meilleur ami et soutien de César.

35 *Tu quoque, fili ?* : « Toi aussi, mon fils ? » – la phrase la plus célèbre de toute l'histoire de la Rome antique.

36 Alexandre le Grand : général grec qui, à la tête de 30 000 soldats, conquiert l'immense empire perse, entre 336 et 323 av. J.-C. Il mourut à 33 ans, après avoir posé les premières pierres d'Alexandrie. Aujourd'hui, il ne reste, hélas, rien de cette ville mythique, à part de rares descriptions.

37 Plutarque et Don Cassius : Poètes grecs qui célébrèrent Cléopâtre dans leurs écrits mais bien longtemps après sa mort, et sans l'avoir connue !

38 De l'an 30 av. J.-C.

39 Cothurnes : sandales à lanières portées par les nobles romains.

40 Environ 40 mètres.

41 Troie : cité d'Asie Mineure conquise par les Grecs après un long siège. Ces événements sont racontés par Homère dans *L'Iliade*, vaste poème écrit 600 ans av. J.-C.

42 Virgile : le plus grand poète latin, qui vécut un siècle avant Néron.

43 Pline le Jeune (61-114) est surtout connu pour sa correspondance avec l'empereur Trajan, dont il fut un haut fonctionnaire.

44 Trajan : un des plus grands empereurs romains (97-117), connu pour ses conquêtes et la réorganisation de l'armée.

45 En 62.

46 Pline le Jeune a effectivement fait un récit détaillé de l'éruption du Vésuve. L'histoire que vous venez de lire s'en inspire largement.

47 C'est si vrai que, pendant tout le Moyen Âge, même le nom de la ville fut oublié. La redécouverte de Pompéi, grâce aux premières fouilles, n'eut lieu qu'au XVIII^e siècle.

48 Dogme : croyance.

49 Poisson : symbole de reconnaissance des chrétiens, venant du mot grec signifiant poisson, dont les initiales se traduisent par : Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur.

50 *In hoc signo vinces* : « Sous ce signe, tu auras la victoire. »

51 Byzance : aujourd'hui Istanbul.

52 Lutèce : nom primitif de la ville de Paris.

53 *Labarum* : étendard, en latin.

54 Depuis un siècle, les empereurs romains d'Occident siégeaient de plus en plus souvent à Ravenne, ville située en bordure de l'Adriatique, et supposée moins exposée que Rome.

55 Les champs Catalauniques : aujourd'hui la Champagne.